

**Et toi, tu as eu une
famille ?**

Clegg, Bill

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A woman with her hair in a bun is sitting on a bed, looking out a window. The room has green walls and a window with blue and white vertical blinds. The view outside shows a building and a sky.

bill
Clegg

**Et toi,
tu as eu
une famille ?**

roman

RENTRÉE *nrf* LITTÉRAIRE

du
monde
entier

Gallimard

Du monde entier

BILL CLEGG

ET TOI, TU AS EU
UNE FAMILLE ?

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sylvie Schneider*

nrf

GALLIMARD

À Van, et pour nos familles

Tu aurais dû
l'entendre,
sa voix inoubliable, irrésistible, sa voix
était un jardin imaginaire saturé d'effluves.

Et toi, tu as eu une famille ?
Ils ferment les yeux.
Voilà comment je sais
que nous sommes là,
en son sein,
elle est bruit et fumée
flottant entre la salle à manger
plongée dans la pénombre et la cuisine lumineuse.
Nous sommes là en raison de ma faim,
bientôt nous prendrons un repas en commun,
et la faim est exquise.

Song and Dance, Alan Shapiro

SILAS

Des sirènes le réveillent. Nombreuses, assourdissantes, très proches. Des klaxons dans la foulée : brefs grognements coléreux, comparables aux coups de sifflet qui annoncent un temps mort dans les matchs de basket auxquels il assiste au lycée en tant que spectateur, il ne joue pas. Bien que son portable affiche 6:11, on est réveillé et on parle au rez-de-chaussée. À en juger par l'intonation de la voix matinale de sa mère, enrouée, dominant celles de son père et de sa sœur, il est arrivé quelque chose.

Avant de repousser ses couvertures, il attrape son sac à dos jaune sous le lit. Il en sort un petit bang rouge, cadeau pour ses quinze ans de son ami Ethan, le mois précédent, ainsi qu'un sachet de cannabis qu'il a fumé en moins d'une semaine, essentiellement à son boulot consistant à désherber plates-bandes et patios pour de riches New-Yorkais. Il choisit une tête de plante bien verte dans le petit tupperware gris où il cache sa réserve, la coupe soigneusement en deux et tasse la plus grosse moitié dans le culot en métal. Il prend la bouteille d'eau sur sa table de chevet, en verse un peu dans le bang qu'il allume. Tout en inhalant, il remarque la volute de fumée qui se dirige vers sa bouche, s'épaissit dans le tube rouge et se tortille lentement à la manière d'un drap sous l'eau. Une fois la tête de plante presque réduite en cendres, il enlève la tige du bang et relâche la fumée dans ses poumons. L'eau gargouille à la base de la pipe de sorte qu'il prend soin d'inspirer doucement pour que ça fasse moins de bruit. Il ouvre la fenêtre, écarte la moustiquaire, se penche, exhale d'un trait en un souffle languissant.

La fumée flotte devant lui, se mêle au vent, s'évapore. L'air frais caresse son visage et son cou, tandis qu'il attend l'effet magique de l'herbe. Il suit du regard la longue traînée de condensation d'un avion dans le ciel bleu clair, diapré de rose, jusqu'à ce qu'elle s'estompe

derrière le toit du garage. D'après les espaces entre les sillons qui s'effilochent, l'avion a dû survoler la région avant l'aube. Vers où ? se demande Silas, la drogue commençant à agir sur ses pensées.

Au-dessous de lui, quatre freux costauds se posent sans grâce sur la pelouse. Ils sautillent, avancent, replient leurs ailes sur leur gros poitrail. Ils ont la taille de chats domestiques, constate Silas en observant leurs mouvements vifs et machinaux. Au bout d'un moment, ils s'immobilisent sans raison apparente. Il ne voit pas leurs yeux, pourtant il les sent rivés sur lui. Il les fixe à son tour. À leur façon d'incliner la tête de droite à gauche, on les croirait en train d'assimiler ce qu'ils voient. Le vent ébouriffe leurs plumes par l'arrière et ils s'envolent après avoir fait quelques bonds. Une fois en l'air, ils paraissent encore plus gros, au point que Silas en vient à se demander s'il ne s'agit pas de faucons ou de vautours. Puis, comme si le son était rétabli, des oiseaux d'espèces différentes s'égosillent, couinent, gazouillent de tous côtés. Pris au dépourvu, Silas se cogne la nuque contre le haut de la fenêtre. Il se masse et se penche davantage. Une sirène qui contraste avec les autres — plus stridente, plus angoissante — hurle au loin. Il tente de repérer les freux qui se sont volatilisés dans la complexité du ciel matinal. À leur place, dans les stries et spirales, il détecte des formes familières : une colossale paire de seins gonflés, des lunettes papillon, un oiseau flamboyant aux ailes immenses. L'instant d'après il ne voit que ce qui existe : une épaisse fumée noire de suie s'élevant derrière le toit. Il lui semble tout d'abord que c'est sa maison qui est en feu mais, après avoir mieux regardé, il se rend compte que la fumée vient de derrière les arbres de l'autre côté de la propriété. Enfin, une puanteur lourde parvient à ses narines — celle d'autres matériaux que du bois en train de brûler. Le goût lui tapisse la bouche, se mélangeant quand il inspire à celui de la fumée de cannabis toujours sur sa langue et dans sa gorge. Les oiseaux sont de plus en plus bruyants. Ils piaillent, braillent des sons comparables à des mots. *Va ! Toi ! Va !* a-t-il l'impression d'entendre, sachant que c'est impossible. Il cligne des yeux pour essayer d'intégrer chaque élément : la fumée, l'odeur, les oiseaux, les sirènes, le superbe ciel. Rêve-t-il ? Est-ce un cauchemar ? Un effet de l'herbe ? C'est Tess de la ferme en haut de la route qui la lui a fournie ; en général, elle est plutôt douce, pas comme les têtes hallucinogènes pour lesquelles ses potes et lui se tapent une heure et demie de baignade jusqu'à Yonkers,

dans le sud de l'État. Si seulement il faisait un cauchemar ou délirait ! Mais il est réveillé et c'est la réalité qu'il a sous les yeux.

Au niveau du rideau d'arbres, de l'autre côté de la maison, la fumée monte dans le ciel comme la pollution d'une cheminée de BD. Elle n'arrête pas de former des panaches qui s'amenuisent. Puis un effroyable nuage, plus gros, surgit de la même source invisible. Dense, charbonneux, aux bords frangés d'argent. Il s'élargit, vire au gris-vert, avant de se dissoudre en un long filet tendu dans le ciel tel un horrible doigt.

Silas s'écarte de la fenêtre. Toujours vêtu du short et du tee-shirt de la veille, il met ses vieilles baskets New Balance gris et blanc, celles qu'il porte pour son boulot de jardinage ou pour empiler du bois de chauffage avec son père. Un regard au miroir fixé au-dessus de la commode lui renvoie le reflet d'yeux rosâtres, un peu exorbités, et de pupilles dilatées. Ses cheveux d'un blond foncé, pas lavés depuis des jours, sont gras, aplatis à certains endroits, hérissés à d'autres. Après s'être appliqué du déodorant sous les aisselles, il se coiffe de son bonnet de ski Mohawk Mountain, en velours côtelé noir. Il avale d'un trait ce qui reste d'eau dans la bouteille et enfourne plusieurs chewing-gums à la cannelle Big Red. Il attrape son sac à dos jaune où il fourre le bang, le briquet, le petit tupperware. Il se frotte les yeux avec les poings, prend une profonde inspiration, exhale et s'approche de la porte de sa chambre.

Alors qu'il effleure la poignée du pouce et de l'index, les souvenirs de la soirée de la veille lui reviennent en mémoire — le lieu où il se trouvait et les événements. Il recule. Il retrace les mouvements qu'il a faits avant de s'endormir. Il repasse tout en revue, une première fois et une seconde, pour s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un rêve. Il songe à s'envoyer un autre hit avant de sortir, renonce. Immobile, il se parle tout bas. *Je vais bien. Tout va bien. Il n'est rien arrivé.*

Au rez-de-chaussée, l'iPhone de sa mère retentit avec l'innocence d'un appareil désuet. Dès qu'elle répond, à la troisième sonnerie, le silence s'abat dans la maison. On n'entend plus que les sirènes infatigables, les coups de klaxon exaspérés et le lointain bourdonnement de pales d'hélicoptère brassant l'air. Son père l'appelle de la cuisine. Silas s'écarte de la porte.

JUNE

Elle partira. Dans son break Subaru, elle roulera sur les routes secondaires sinueuses, semées d'ornières, jusqu'à ce qu'elle trouve une autoroute et se dirige vers l'ouest. Elle continuera aussi longtemps et aussi loin que possible sans passeport, puisque le sien n'existe plus. De même que tout ce qui était dans la maison, son permis de conduire a disparu ; elle ne pense pas en avoir besoin à moins que l'on ne l'arrête pour excès de vitesse. Quoi qu'elle n'ait pas prévu son départ pour ce matin-là, une fois réveillée et douchée, après avoir lentement enfilé son jean et la marinière en coton à rayures bleues et blanches qu'elle porte depuis des semaines, elle sait qu'il est temps.

Elle lave et essuie la tasse ébréchée, le bol en céramique et la vieille cuillère en argent dont elle se sert depuis son arrivée dans cette maison prêtée ; elle soupèse chaque objet avant de le ranger avec précaution dans le placard ou le tiroir. Rien à emballer. Rien à organiser. Rien à préparer. Tout ce qu'elle possède se trouve sur son dos, sans oublier la veste en lin qu'elle portait dix-huit soirs auparavant lorsqu'elle s'est précipitée hors de la maison. Elle essaie de se rappeler pourquoi elle l'a mise tandis qu'elle glisse lentement les bras dans les manches usées. Faisait-il froid dans la cuisine ? L'a-t-elle ôtée du perroquet surchargé disposé près de la porte de la véranda, en veillant à ne réveiller personne à l'étage avant de se ruer dans le champ ? Ça lui est sorti de l'esprit. Elle fait défiler les événements de cette nuit-là, examine une fois de plus chaque étape avec l'attention d'une légiste, se force à arrêter.

Qu'elle ait sa carte bancaire et ses clés de voiture relève de la chance — elles étaient dans les poches de sa veste —, ce n'est pas pour autant qu'elle s'estime vernie. Personne ne la considère comme telle. Il n'empêche que ces passagers clandestins de sa vie antérieure vont lui permettre de quitter la ville, son unique désir. Il ne s'agit pas de

nervosité, ni de l'envie d'être ailleurs, mais d'une prise de conscience brutale que son temps ici est révolu. *D'accord*, soupire-t-elle, comme si elle capitulait après une dispute interminable et stérile. Par la fenêtre, elle regarde les lis orange et rouge, derrière la maison qui ne lui appartient pas. Elle appuie ses mains au bord de l'évier. Au sous-sol, le sèche-linge où elle a mis des draps mouillés une heure auparavant signale par un long bêlement pénible qu'il a rempli sa mission. La porcelaine est fraîche sous ses paumes. Le silence qui règne à présent dans la maison déserte est assourdissant. Une douleur lancinante fuse de nouveau, vrille sa poitrine, la cisaille lentement. Les lis oscillent sous le vent du matin.

Elle n'a pas pleuré. Ni ce jour-là, ni lors des obsèques, ni après. Elle a très peu parlé, les mots lui ont manqué lorsqu'ils étaient nécessaires, si bien qu'elle n'était capable que d'incliner ou secouer la tête, de chasser les inquiets et les curieux de la même façon que des moucheron en maraude. Le capitaine des pompiers et l'officier de police ont davantage répondu aux questions qu'ils n'en ont posé — la vieille cuisinière, une fuite de gaz au cours de la nuit qui aurait rempli, tel un liquide, le rez-de-chaussée, l'étincelle d'un interrupteur ou d'un briquet bien qu'on n'en ait trouvé aucun, l'explosion, le feu instantané et dévorant. Ils ne lui ont pas demandé pourquoi elle était la seule dehors à cinq heures quarante-cinq du matin. En revanche, lorsque le policier a voulu savoir si Luke, son compagnon, avait des raisons de faire du mal à sa famille ou à elle, June s'est levée et a quitté l'église où une cellule de crise improvisée avait été mise en place. Ce jour-là, sa fille Lolly aurait dû se marier dans cette église située de l'autre côté de la route, à deux pas de la maison. Les invités, arrivés avant treize heures pour assister à un mariage, avaient trouvé un parking bondé de voitures de police et de pompiers, d'ambulances, de camionnettes de journalistes. Elle se souvient qu'elle s'est dirigée vers son amie Liz, qui attendait dans sa voiture. Elle se souvient que les conversations se sont interrompues, les gens se sont à moitié écartés pour la laisser passer. Elle a entendu qu'on l'appelait, avec timidité, gêne, mais elle ne s'est pas arrêtée, ni retournée. Tandis qu'elle gagnait le fond du parking, elle a eu l'impression d'être intouchable. Ce n'était suscité ni par le mépris ni par la peur, mais par l'obscénité de son deuil. Le fait qu'il soit au-delà de toute consolation, son effroyable intégralité — tout le monde avait péri — réduisait au

silence même les plus accoutumés aux désastres. Elle a senti le poids des regards sur elle lorsqu'elle a ouvert la portière pour monter dans la voiture. Du coin de l'œil, elle a aperçu une femme qui s'approchait d'elle en levant les mains. Une fois assise, elle a reconnu, derrière le pare-brise, la mère de Luke, Lydia — forte poitrine, chemisier de couleur vive, cheveux châtons relevés en un chignon lâche. C'était la deuxième fois qu'elle la voyait ce jour-là et, comme la première fois, malgré son envie quasi irrésistible de la rejoindre, elle a été incapable de lui faire face. *Vas-y*, c'est la seule injonction qu'elle a pu lancer à Liz, qui, au volant, était aussi pétrifiée et muette que les autres.

La police ne l'a plus jamais interrogée sur les événements de cette nuit-là et du lendemain matin. Les amis ont cessé de lui poser les mêmes questions banales — est-ce qu'elle allait bien, avait-elle besoin de quoi que ce soit — auxquelles elle ne répondait pas. Un lambeau de sourire, un regard vide, la tête qu'elle détournait, autant d'éléments propres à décourager fût-ce les plus obstinés. Une présentatrice des nouvelles du matin avait été particulièrement insistante. *Les gens s'intéressent à la façon dont vous survivez*, avait dit, devant le funérarium, cette femme qui travaillait à la télé depuis les années soixante-dix mais n'avait pas un pli ni une ride sur le visage. *Personne n'a survécu*, avait-elle rétorqué, avant d'ajouter calmement *Arrêtez*, et la journaliste avait obtempéré. Tous ceux qui étaient venus pour le mariage de Lolly ont fini par s'en aller, les questions par cesser et, à cinquante-deux ans, elle s'est retrouvée seule pour la première fois de sa vie. Pendant la première semaine, elle a refusé de pleurer, de s'effondrer, d'amorcer d'une façon ou d'une autre le processus susceptible de l'aider à regagner ce monde nouveau et désormais vide, ou à *tourner la page*, ainsi que la pressait quelqu'un dans un gentil petit mot sans signature accompagnant une des centaines de couronnes mortuaires.

Sitôt sa veste boutonnée, elle referme et verrouille les fenêtres du cottage qu'une peintre qu'elle représentait naguère lui a prêté. *Il est à toi aussi longtemps que tu en auras besoin*, avait déclaré Maxine, lui parlant dans le portable de Liz ce jour-là. Maxine habitait Minneapolis, où elle était lors de la catastrophe. Qu'elle ait si vite été au courant et qu'elle ait compris ce qu'il lui fallait, voilà qui reste un mystère pour June. Certains êtres réapparaissent par magie dans ces moments atroces et savent exactement quoi faire, quel vide combler,

en avait-elle conclu. Le cottage se trouvait de l'autre côté de Wells, la bourgade du comté de Litchfield, dans le Connecticut, où était sa maison, où elle avait passé le week-end pendant dix-neuf ans et vivait à plein temps depuis trois. Le petit cottage poussiéreux de Maxine est suffisamment excentré, suffisamment insolite pour que les semaines soient supportables. Que quoi que ce soit puisse l'être lui paraît de plus en plus consternant. Comment se fait-il que je sois là ? Pourquoi ? Autant de questions qu'elle s'autorise, alors qu'elle en occulte d'autres. Il est moins risqué de se poser celles auxquelles elle n'a pas de réponse.

June a refusé et d'aller à l'hôpital de la ville et de prendre les calmants ou régulateurs d'humeur que quelques personnes de son entourage voulaient lui faire prescrire par un médecin. Il n'y a rien à réguler, pense-t-elle. Rien n'exige mon équilibre. Dans le cottage, elle dormait jusqu'à plus de midi et, une fois réveillée, passait du lit à une chaise à la table de la cuisine au canapé et de nouveau au lit. Elle est restée là, endurant une minute, la suivante, celle d'après.

Elle éteint la lumière de la cuisine, ferme la porte d'entrée et place la clé sous le pot de géranium posé au hasard sur le bord du perron. Elle se dirige vers sa voiture, non sans réticence, consciente de faire sans doute les derniers pas de sa vie ici, ce qui en subsiste. Elle tend l'oreille, à l'affût des oiseaux. Qu'espère-t-elle entendre ? Des adieux ? Des imprécations ? Pour l'heure, les oiseaux, qui voient tout, sont silencieux. Sous la haute canopée des robiniers qui s'étirent entre le cottage et l'allée où est garée sa voiture, il y a peu de bruit hormis le faible bourdonnement de cigales affaiblies, sorties quelques semaines plus tôt de leur sommeil de dix-sept ans pour s'accoupler, remplir le monde de leur cymbalisation électrique et mourir. Leur soudaine apparition avait semblé de bon augure la semaine précédant le mariage de Lolly, lorsqu'on ne parlait que de ça dans les actualités au ralenti du début de l'été. Leur dernier souffle semble à présent aussi approprié que leur arrivée.

June dévale les dernières marches, ouvre la portière côté conducteur d'un coup sec puis la claque. Elle tripote le trousseau sans arriver à trouver la bonne clé. Elle examine les quatre comme si elles l'avaient toutes trahie : celle du Subaru, celle de la porte d'entrée de sa maison, celle du camion de Luke et une vieille du dernier appartement loué à New York. Non sans difficulté, elle les retire de

l'anneau — sauf celle de la voiture —, les balance dans le porte-gobelet près de son siège. June met le contact et, alors que le moteur vrombit, prend conscience une fois de plus que, loin de trébucher dans un cauchemar aberrant, elle est bien réveillée, au cœur de la réalité. *C'est la réalité*, se dit-elle avec une sombre stupeur, effleurant le volant de ses doigts.

En marche arrière, elle sort de l'allée, change de vitesse, roule lentement sur la piste étroite puis s'engage sur la Route 4. Elle fait le plein à une station de Cornwall et continue jusqu'à la Route 7, avec ses pentes, ses virages, ses talus herbeux et escarpés. À un endroit désert, elle attrape les trois clés dans le porte-gobelet, ouvre la vitre côté passager et, d'un mouvement rapide, les jette. Elle remonte la vitre, appuie davantage sur le champignon, dépasse deux faons tachetés qui s'ébattaient sur leurs pattes maladroites à plusieurs mètres de leur mère. Depuis qu'elle fait le trajet entre le Connecticut et Manhattan, des douzaines de cerfs paissent au bord de cette portion de route, indifférents aux voitures filant à côté d'eux. Combien de fois l'un d'eux a-t-il foncé dans la circulation, se demande-t-elle, imaginant toutes celles où elle l'avait échappé belle, sans compter les innombrables accidents auxquels échappent ceux qui empruntent cette route, qui accélèrent en remerciant Dieu et poussant un soupir de soulagement. June songe aux malheureux qui n'ont pas eu cette chance, aux épouvantables catastrophes que ces animaux superbes et idiots ont dû provoquer. Le pied au plancher, elle dépasse la limitation de vitesse... 80, 90, 100... — le break vibre et elle réfléchit au nombre de personnes qui ont péri ici, à leurs corps extirpés de la tôle tordue, aux restes carbonisés changés en objets n'ayant plus rien d'humain. Ses paumes deviennent moites sur le volant, elle les essuie, l'une après l'autre, sur son jean. Elle a beau se sentir boudinée et à l'étroit dans sa veste légère, il n'est pas question de s'arrêter pour l'enlever. Comme elle croise un autre groupe — une biche et un jeune mâle avec leur faon aux pattes semblables à des échasses —, elle se représente l'épave : bris de verre, pneus fumants, survivants en train d'identifier des corps. Le souffle court et précipité, elle étouffe dans ses vêtements. Au sud du village de Kent, la route est droite, bordée de part et d'autre de champs de maïs aux sillons rapprochés. Le break roule à presque 110, de sorte que les vitres tremblent dans leurs rainures. June imagine — elle aurait préféré être incapable de convoquer tant de

détails — une débauche de rubalises jaunes, les gyrophares des voitures de police et des camions de pompiers, les étincelles et la fumée des fusées éclairantes, une file d'ambulances devant laquelle se tiennent des aides-soignants, impuissants.

Elle se représente les survivants hébétés qui titubent sans but. Elle les cerne, les harcèle de questions. Qui conduisait ? Qui a regardé ailleurs au mauvais moment ? Qui a tripoté la radio au lieu de faire attention ? Qui s'est penché pour chercher un bonbon à la menthe ou un briquet dans son sac et, de ce fait, a tout perdu ? Combien s'en sont sortis sans un bleu, ni une égratignure ? Parmi ces chanceux toujours en vie, qui était au beau milieu d'une dispute juste avant le choc ? Qui se chamaillait avec un bien-aimé ? Assez longtemps pour décocher les mots qui feraient le plus mal, que vous connaissiez uniquement parce que l'autre vous avait fait confiance. Des mots aussi cinglants que profondément blessants, causant des dégâts auxquels seul le temps remédierait, sauf qu'il n'y en avait plus. *Ces gens*, marmonne-t-elle, d'un ton entre l'injure et la consolation. Elle les voit se traîner sur l'accotement, pliés en deux, seuls.

La transpiration imbibes ses vêtements, ses mains tremblent sur le volant. Une voiture arrivant en sens inverse lui fait un appel de phares, ce qui lui rappelle qu'une contravention pour excès de vitesse mettrait un terme à sa fuite. Elle n'a ni carte d'identité, ni carte de sécurité sociale, ni extrait de naissance — le minimum pour obtenir un nouveau permis de conduire. Elle ralentit à 80, laisse un pick-up vert la dépasser. Le conducteur a-t-il vu l'appel de phares ? À en juger par sa vitesse, elle en doute. Nous ne prêtons pas assez attention à ce qui le mérite jusqu'à ce qu'il soit trop tard, pense-t-elle, regardant la camionnette disparaître derrière le virage.

Elle baisse la vitre de son côté : l'air entre, glace sa peau moite, agite sa petite queue-de-cheval — cela fait des semaines qu'elle n'a pas lavé ses cheveux blonds striés d'argent. Sur sa droite, le fleuve Housatonic serpente en lisière de la route inégale et le soleil de la mi-journée étincelle, diffracté par les courants paresseux. June se détend, plus en raison de la turbulence de l'air que de sa fraîcheur. Elle ouvre la fenêtre côté passager et, ravie des bourrasques, celles de l'arrière. Le vent s'engouffre avec violence dans l'habitacle. Un souvenir de l'enfance de Lolly lui revient en mémoire. Elle avait piqué une crise quand une de ses amies avait secoué son ardoise magique et que la

mystérieuse poudre de l'intérieur avait effacé ce qu'elle y avait soigneusement gribouillé. Elle se rappelle ses hurlements — stridents, violents, indignés —, son refus d'être consolée ou touchée. Une année s'écoulerait avant que Lolly ne réinvite cette copine. Si petite qu'elle fût, sa fille avait la rancune tenace.

June ferme les yeux. La voiture ballottée par le vent prend la forme d'un croquis sur ardoise magique, avançant à toute allure jusqu'à ce que les rafales l'oblitérent. Elle entend ce bruit si particulier de la poudre d'aluminium sur le plastique et le métal et, l'espace d'un moment, cela marche. Sa tête se vide. Les accidents de la route imaginés, les coupables qui s'apitoient sur leur sort disparaissent. Même Lolly — visage ruisselant de larmes, convulsé de fureur — se volatilise.

June se cale sur son siège, ralentit juste au-dessous de la limitation de vitesse. Elle passe devant un point de vente de producteur, un CVS¹ assez neuf qui a remplacé un vidéoclub, des kilomètres de murs de pierre écroulés et une maison blanche poussiéreuse avec la même enseigne rose depuis aussi loin que remontent ses souvenirs, où CRISTAUX est marqué au pochoir, en bleu clair, sous l'inscription en lettres noires : VENTE DE MINÉRAUX. Voilà ce qu'elle voyait depuis des années au cours de ce trajet — chaque élément ponctuant la distance entre les deux vies qui lui avaient paru si longtemps en constituer une. Elle essaie de convoquer à nouveau l'ardoise magique — cette fois pour effacer de sa mémoire les grisantes évasions de New York du vendredi après-midi et les retours du dimanche, toujours trop tôt, avec Lolly sur le siège arrière et Adam au volant, conduisant toujours trop vite, tandis que, se tournant vers l'un puis vers l'autre, June parlait des professeurs et conseillers de l'école, du film à regarder plus tard, du menu du dîner. Ces trajets en voiture défilaient : c'était la partie la moins compliquée de leur existence. Le souvenir lui coupe le souffle, la transperce d'une douleur qui la surprend car elle ne se rappelle jamais cette époque avec plaisir. Si seulement cela avait été aussi simple : leur trio dans une voiture, rentrant à la maison.

Le fleuve se dérobe au regard, elle ralentit jusqu'à 30 kilomètres à l'heure à l'approche des huit cents mètres où tous ceux qui empruntent régulièrement cette route savent qu'il y a un radar. Elle passe de Kent à New Milford et roule devant le McDonald's qu'elle a longtemps considéré comme la frontière officieuse entre la campagne

et la banlieue. Dans le parking, des enfants sortent d'une camionnette à la manière de clowns d'une roulotte puis s'immobilisent, nerveux, devant une rangée de motos sophistiquées garées en face. Derrière eux, un jeune homme court accompagné d'un vigoureux labrador couleur chocolat qui règle parfaitement son pas sur le sien. Ils traversent devant une vieille station d'essence, condamnée et déserte, dont les pompes ont été enlevées. June se rappelle s'y être arrêtée deux ou trois fois au fil des années, en revanche elle a oublié qu'elle avait fermé. Des mauvaises herbes ont poussé dans les fissures de son parking ; le labrador tourne autour d'une touffe de pissenlits et finit par lever la patte. À quelques mètres de lui, son maître sautille sur place sans s'impatienter.

June ralentit et s'arrête au rouge, derrière un autre break Subaru, vert foncé celui-ci, plus neuf, apparemment rempli d'adolescents. Elle évite de les regarder, se concentre plutôt sur la plaque d'immatriculation du Connecticut et les autocollants du ferry de Nantucket qui se détachent de la lunette arrière. La sirène de midi retentit dans une caserne de pompiers du voisinage. Basse et faible au début, tel un cor, elle monte peu à peu en un hurlement tellement strident que June se bouche les oreilles avec les manches en lin de sa veste. Alors que le feu passe enfin au vert, elle remonte toutes les vitres. Le chauffeur de car derrière June klaxonne — une fois, poliment —, elle lève le pied du frein jusqu'à ce que la voiture avance.

La sirène s'interrompt. À l'intérieur de la voiture, l'air est de nouveau immobile. June est passée des dizaines de fois, sans jamais y entrer, devant les restaurants, boutiques de vêtements et supermarchés qui défilent à présent. Des panneaux OUVERT sont accrochés aux vitrines. En haut de la façade d'un concessionnaire Cadillac, des guirlandes de drapeaux minuscules et multicolores claquent au vent. Dans le rétroviseur, elle regarde tout rapetisser.

1. Chaîne américaine de produits pharmaceutiques. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

EDITH

Ils voulaient des marguerites dans des pots à confiture. Des marguerites du coin dans une cinquantaine de bocaux qu'ils gardaient depuis leurs fiançailles. Cela me semblait puéril étant donné que June Reid ne serrait pas vraiment les cordons de la bourse pour le mariage de sa fille. Mais qui étais-je pour avoir un avis ? À dire vrai, mettre des marguerites dans des pots à confiture relève davantage du n'importe quoi que de la composition florale. N'empêche qu'un boulot reste un boulot, et les affaires ne courant pas les rues dans le secteur des fleurs, on accepte ce qu'on trouve.

Les bocaux, rangés dans des cartons, étaient entreposés dans l'appentis en pierre contigu à la cuisine de June. Ce matin-là, j'étais censée apporter les marguerites et les disposer sur les tables de la tente montée à l'arrière de la maison, dès que les nappes et le couvert seraient mis. Je les avais cueillies la veille dans le champ qui en regorge derrière chez ma sœur. Les marguerites, je n'en ai jamais raffolé — je les considère plus comme des herbes lumineuses que comme des fleurs. Je me fiche qu'elles ne vaillent rien, simplement elles ne correspondent pas à un mariage. Des roses, des lis, des chrysanthèmes, voire des tulipes ou du lilas pour peu qu'on ne s'attache pas à l'élégance — en aucun cas des marguerites.

Le jour où ils se sont pointés dans la boutique s'est gravé dans ma mémoire. La rosée dégouttait de leurs mains entrelacées. Elle ressemblait à sa mère, en mieux roulée. Autant que je m'en souviene, June a une silhouette plus masculine. Lui, il était vraiment très beau, comme peuvent l'être, j'imagine, les étudiants BCBG.

Leur jeunesse, voilà ce qui m'a le plus frappée. J'ignorais qu'on se mariait encore aussi jeune. Du moins les rejetons de familles aisées. Les filles du coin sans projet et en cloque, c'est une chose, mais une diplômée de Vassar¹ qui bosse dans un magazine à New York et un

étudiant en droit de Columbia ne sont pas le genre à se précipiter bon gré mal gré à l'autel. En tout cas, ils étaient mignons ensemble et la vieille fille aigrie que je suis n'a pas seulement été égratignée parce qu'ils respiraient la chance et l'amour, mais surprise. On voit rarement une tendresse pareille ici. Les couples, même jeunes, sont exténués par deux boulots, la scolarité de leur progéniture, les obligations familiales, les dettes. Quant aux plus âgés, les traites en retard, les bonbonnes de gaz à remplir, les fils et filles qui sèchent les cours, bousillent des bagnoles et se bagarrent au Tap les épuisent, sans compter le rôle de campagnard jovial qu'ils sont tenus de jouer le week-end pour les New-Yorkais gâtés et exigeants, des inconnus pour lesquels ils consomment ce qui leur reste de patience et de civilité, de sorte qu'ils n'en ont plus pour leur conjoint. Ces citadins prennent ce qu'il y a de mieux — maisons, vues, nourriture et, oui, fleurs —, ainsi que le meilleur de nous-mêmes. Ils déboulent à la fin de la semaine, non sans avoir donné leurs ordres par SMS ou téléphone depuis le train ou leur voiture — allées à dégager, bois à empiler, pelouses à tondre, gouttières à nettoyer, enfants à garder, victuailles à acheter, ménage de la maison à faire, oreillers à tapoter. Pour certains, il faut même installer l'arbre de Noël après Thanksgiving et l'enlever après le Nouvel An. Jamais ils ne mettent les mains dans le cambouis comme nous, ni n'assument la moindre responsabilité. Nous ne les supportons pas alors qu'ils assurent notre subsistance. Un pacte précaire qui fonctionne pour l'essentiel. De temps à autre, toutefois, quelques dérapages se produisent. Par exemple Cindy Showalter, une serveuse de l'Owl Inn, a craché à la gueule d'une vieille femme qui avait marmonné une insulte lorsque Cindy n'avait pas compris quel fromage elle voulait. *Qui a entendu parler d'un fromage Explorer ??* m'a-t-elle demandé à l'église. Plus tard, j'ai cherché sur Internet et j'ai trouvé ce fromage qu'on n'a, j'en suis sûre, jamais servi ici. Ou encore l'incendie de la grange de Holly Farm au cours duquel trois chevaux ont péri. Bien que personne n'ait fourni les preuves, nous savons tous que Mac Ellis, l'ancien gardien, l'a allumé après que Noreen Schiff l'avait viré parce qu'il gonflait les factures. La comptable de New York avait fini par le découvrir alors qu'il le faisait manifestement depuis des années. Le bruit a couru et, même s'il n'a jamais été arrêté, il a perdu plusieurs boulots. Dans cette ville, un énorme ressentiment couve derrière les sourires, les *quel plaisir de vous voir* ou *aucun problème, je ne demande*

pas mieux de faire ça. De sorte que si quelqu'un franchit la ligne rouge, il y a malaise.

June Reid l'avait franchie, cette ligne, quand elle s'était mise avec Luke Morey. Pour beaucoup de gens, notamment les gamines qui le portaient aux nues depuis toujours. Un beau mec, je vous l'accorde. Rien de surprenant puisque, en son temps, le père de Lydia était superbe, et que les hommes trouvaient Lydia séduisante. N'empêche que Luke faisait surtout de l'effet parce qu'il ne ressemblait à personne dans le coin. On aurait dit une orchidée sauvage dans un pré de fauche. Personne ne connaissait l'identité de son père, mais qu'il soit noir ne faisait aucun doute. Il n'y en avait pratiquement aucun en ville, ce qui en dit long sur elle : le vieux couple de Cornwall, décédé à présent, des savants de Boston à la retraite — elle était noire, lui blanc ; Seth, le fils adoptif du proviseur, est noir, mais il n'avait que six ou sept ans à la naissance de Luke. Notre ville était ainsi à l'époque, personne ne la jugeait honnête sauf dans des cas révélateurs tel celui de Lydia, lorsqu'elle avait eu son bébé. Bien que ça remonte à quelque trois décennies, rien — dans ce domaine à tout le moins — n'a changé. Davantage de propriétaires de résidences secondaires, moins de familles du cru ; elles ont tour à tour vendu leurs fermes, leurs terres, leurs baraques à des gens qui y passent, l'un dans l'autre, quelques semaines par an. Le samedi et le dimanche, huit à quinze jours l'été. En vérité, la plupart des maisons sont vides. Équipées de trucs de sécurité clignotants, nettoyées de fond en comble, bourrées de beaux meubles, elles sont inhabitées. Il y a quelques mois, j'ai roulé en voiture dans South Main Street au milieu de la semaine, à vingt et une heures, après avoir dîné chez ma sœur : aucune lumière. Grâce à la lune, je voyais les cheminées et les lucarnes, mais l'une après l'autre, jusqu'à la place, noir complet. Ce soir-là, l'idée m'est venue — elle ne m'a plus quittée — que nous ne vivons plus dans une ville, une véritable ville en tout cas. Nous vivons dans un musée de luxe, ouvert seulement le week-end, dont nous sommes les gardiens.

Des familles de la région possédaient la plupart des vieilles demeures de Wells. Je devrais le savoir puisque j'ai grandi dans l'une d'elles. D'accord, il s'agissait du presbytère de St. David dont mon père a été le pasteur pendant plus de trente ans à ceci près que, à l'époque, cette fonction donnait droit à une maison de sept pièces, avec quatre cheminées, une grange à l'arrière. Le pasteur actuel — une femme qui

s'appelle Jesse, vous y croyez, vous ? — partage son temps entre trois églises et habite un appartement à Litchfield. L'Église loue le presbytère à un jeune couple avec enfants qui vient, eh oui, vous l'avez deviné, le week-end. Ils n'ont évidemment jamais, pas une seule fois à ma connaissance, mis les pieds à St. David. Rien de surprenant vu que nous ne sommes plus que quinze à y aller le dimanche matin. De même que les maisons de la place, la vieille église est désertée sauf quelques heures le week-end. Cela fait des lustres que mon père est mort, peu après avoir pris sa retraite, je continue malgré tout à fréquenter l'église le dimanche. J'ai gardé ses clés, alors j'y entre tôt pour décorer l'autel avec les fleurs que je n'ai pas vendues qui, sinon, finiraient à la poubelle. Personne ne distingue les pétales fanés depuis les bancs.

Les anciens de St. David seraient sans doute choqués d'apprendre que ça fait un bail que j'ai laissé tomber Dieu, dès l'instant où ma mère a eu Alzheimer, maladie qui l'a peu à peu engloutie — la façon la plus lente et la plus cruelle de tirer sa révérence. Cela a commencé quand j'étais au lycée et elle est morte une semaine après mes quarante ans. Méconnaissable à ce moment-là et depuis longtemps. En rogne, atroce, elle dépendait complètement de moi. Ma sœur est allée en fac, moi je suis restée m'occuper de ma mère parce que mon père, par orgueil et mesquinerie, refusait d'engager qui que ce soit pour le faire. Je n'avais pas besoin d'aide, la question n'est pas là, mais ce n'est pas facile de trouver un copain, encore moins un mari, quand on exerce le métier d'infirmière bénévole, de service vingt-quatre heures sur vingt-quatre, chez ses parents. Non que je perde mon temps à regretter que les choses ne se soient pas passées autrement, ou à prétendre que ç'aurait été le cas si j'avais prié avec plus de ferveur. Je suis seule sans le soutien de Dieu ni mari depuis longtemps maintenant.

La plupart des gens avec qui j'ai grandi ont déménagé à Torrington, à moins qu'ils n'aient franchi la frontière de l'État, jusqu'à Millerton ou Amenia, des villes en passe de devenir chères elles aussi. Certains se terrent dans les coins et recoins de la nôtre, comme moi. Ou Lydia Morey, encore qu'il soit difficile d'imaginer pourquoi. C'est le dernier membre de sa famille dans la région, et je ne parle pas des Morey. Je n'en reviens pas qu'elle ait gardé ce patronyme. Elle est une Hannafin et elle le sait. Vu l'impossibilité de deviner ce qu'elle pense,

sa décision de continuer à s'appeler Morey n'a rien de plus surprenant que son choix de rester dans les parages après avoir pondu ce fils noir. À la naissance de Luke, tout le monde a compris qu'Earl Morey, le mari de Lydia, roux et au visage criblé de taches de rousseur, n'était pas le père. Le soir même, il a emballé les affaires de Lydia et lui a interdit de revenir au domicile conjugal. Elle est passée tout droit du lit de la maternité au canapé de sa mère qui les a hébergés un moment, sans masquer sa répugnance. Caissière à la banque, elle racontait à qui voulait bien l'écouter au drive-in qu'elle était persuadée que sa fille, une barge, était tombée sous l'emprise de sectes, de Noirs ou d'on ne sait quoi. Tout le monde a pris le parti d'Earl, issu d'une vieille famille de la région, si bien que Lydia a été mise au ban autant qu'on peut l'être dans une ville de quinze cents habitants, dont la moitié n'y vit que très peu.

Au fil du temps, la plupart des gens se sont calmés. On aimait Luke, surtout parce qu'il avait battu un record de natation de l'État au lycée et qu'on parlait de lui à mi-voix pour les Jeux olympiques. Lydia, elle, est restée solitaire à part quelques choix malheureux rayon mecs. Pour lui rendre justice, ils ne se bousculent pas au portillon ici et la pauvre femme, si jolie qu'elle soit, a fait de son mieux. Avec un choix aussi restreint, un type comme Luke Morey — une fois qu'il s'est enfin acheté une conduite — est devenu un trophée de foire pour les femmes de la ville. Il avait sans conteste la couleur de peau de son père, qui qu'il soit, mais les yeux verts, écartés, et les pommettes hautes de sa mère. Par-dessus le marché, un mètre quatre-vingt-cinq et une entreprise paysagiste prospère, de quoi faire tourner les têtes. Ça a toujours été le cas, mais jamais autant que quand il a fait de la taule quelques mois après le lycée et, plus tard, quand il s'est mis avec June Reid, une New-Yorkaise de vingt ans son aînée. Ce garçon défraie la chronique depuis sa naissance. Ça va continuer étant donné les événements, la façon dont il a disparu et le nombre de gens qu'il a emmenés avec lui.

Lorsque je suis allée livrer les marguerites chez June Reid ce matin-là et que j'ai vu l'état cauchemardesque de sa propriété — la fumée, la vieille maison de pierre détruite par le feu, la tente vide —, je ne me suis pas arrêtée. J'ai poursuivi ma route sans réfléchir jusque chez ma sœur. Nous avons bu plein de tasses du thé à la menthe qu'elle venait de cueillir dans son jardin. On l'avait déjà prévenue par

un coup de fil — qui ? je l'ignore —, et elle m'a raconté ce qui s'était passé. Ils avaient tous péri : le jeune couple, l'ex-mari de June, ainsi que Luke Morey, le maudit. Nous sommes restées longtemps assises à regarder la vapeur monter des tasses en porcelaine vert clair de notre mère. Après quoi, je suis sortie par la porte de service donnant sur le champ derrière sa maison. Pendant des heures, ne sachant que faire, où aller, j'ai erré dans les hautes herbes et ces abominables marguerites, allant et venant de la lisière du bois à la route, touchant de mes vieilles mains ridées ces infortunées fleurettes lumineuses. J'ai fini par rentrer. J'ai passé la nuit chez ma sœur. Celle du lendemain aussi.

Les marguerites n'ont pas atterri à la poubelle. Chacune d'elles a été utilisée. Si aucune n'a vu l'intérieur d'un bocal, elles ont toutes trouvé une place dans plus d'une centaine de couronnes mortuaires. Même quand personne n'en demandait — la plupart du temps, soyons honnêtes —, j'ai trouvé un moyen de les fourguer. On ne m'a jamais traitée de petite nature, mais face à une catastrophe comme celle qui a eu lieu ce matin-là chez June Reid, on se sent la personne la plus insignifiante, la plus démunie du monde. On a l'impression que ce qu'on pourrait faire ne servirait à rien. Ne sert à rien. Alors si on trouve par hasard quelque chose à faire, on le fait. Et moi j'ai fait ça.

1. Université privée fondée en 1861, située dans l'État de New York.

LYDIA

Elle ne s'est pas aperçue de leur arrivée. Elle ignore à quel moment précis elles se sont installées près de la fenêtre, à deux tables de celle où elle buvait lentement sa tasse de café froid, mais il y a un certain temps qu'elles ont passé commande et on leur a servi du thé. Elles sont derrière elle, aussi ne les voit-elle pas, sauf que d'après leur rire empreint de politesse, elle devine qu'elles boivent du thé, non du café, et qu'elles attendent qu'on leur apporte des soupes, des salades, non des hamburgers-frites, ni du pain de viande. Elle n'identifie pas ces mères, ces filles, ces épouses, pourtant elle les connaît. Le plus clair de sa vie, elle a fait le ménage dans leur maison, accompagné leurs enfants à la gare ou à une soirée pyjama, arraché les mauvaises herbes de leur trottoir. Elle les a entendues se tracasser à propos du réchauffement de la planète, du taux de mercure dans le thon, des pesticides qui empoisonnent la laitue où elles plantent leur fourchette, qu'elles touchent à peine. Elle a assisté de près à leur surprise aussi puérile que sincère devant chaque aubaine et chaque réussite. La prime inattendue de fin d'année d'un mari, le nouveau break garé dans l'allée décoré de rubans pour fêter leur anniversaire, Noël ou la fête des mères. Le plus insupportable, c'est de les entendre se vanter de leurs enfants — l'acceptation avant l'heure dans des écoles ultrasélectives, les offres d'emploi de cabinets d'avocats prestigieux, les promotions et récompenses, les fiançailles à des êtres séduisants issus de familles heureuses, les noces.

À présent, elles parlent d'un mariage. La braillarde, celle qui commence la moindre phrase par *Bon. Bon, vous n'allez pas le croire. Bon, Carol, devine quoi. Bon, moi jamais. Bon, tu imagines.* BON, ÉCOUTEZ, semble-t-elle ordonner chaque fois qu'elle prend la parole. Comme si sa voix, de deux ou trois décibels au-dessus des tintements et bavardages du restaurant, ne retenait pas déjà l'attention. Sa fille se

marie à Nantucket. À en juger par son ton vibrant, Lydia devine que c'est le sujet préféré de cette femme. *Grâce soit rendue à l'organisatrice de mariage, autoritaire comme pas deux, mais un sens du détail extraordinaire. Elle a même prêté main-forte pour le voyage de noces, un cadeau des parents du futur marié. Un mois en Asie. À mon avis, c'est trop — cela fait penser à un très gros prix de jeu télévisé offert après une cérémonie qui, si elle s'annonce parfaite, n'aura malgré tout rien d'exceptionnel. Ils viennent du New Jersey. Une grande famille italienne,* précise-t-elle, et au cas où on ne l'aurait pas comprise : *Sans éducation.*

C'est un voyage interminable, insiste-t-elle. Sa voix évoque un haussement de sourcils. *L'Inde, le Vietnam, la Thaïlande.* Chaque nom de pays roule sur sa langue comme celui d'une marque de vêtements de luxe, dont Lydia voit des pubs dans les épais magazines de mode que ces femmes laissent traîner dans la salle de bains à la manière de serviettes qui n'ont servi qu'une fois.

Tandis que la femme continue de décrire la famille du futur marié — la société de limousine qu'elle a créée en 1950, son accent, son catholicisme —, Lydia regarde par la fenêtre l'unique motel de la ville, le Betsy. Depuis qu'elle vit ici, c'est-à-dire toujours, la peinture blanche de l'enseigne en bois est craquelée et écaillée. Du fait de sa taille, on dirait qu'elle signale une auberge coloniale majestueuse au lieu du motel de vingt et une chambres, en brique blanche, de plain-pied, situé au bout d'une allée, dissimulé par les arbres qui la bordent. Le Betsy n'a rien de grandiose, hormis peut-être la petite plaque ovale de chaque porte, peinte en turquoise, entourée de doré, où figure le numéro de la chambre. La mère du propriétaire, qui se prenait pour une artiste, les avait offertes à son fils Tommy quand il avait ouvert le motel à la fin des années soixante. Une histoire qu'il a racontée à Lydia un soir, au Tap, quelque temps après la vente de son établissement. Lydia y avait nettoyé les chambres pendant six ou sept ans avant que les nouveaux propriétaires ne recrutent des Mexicains, qui franchissaient à pied la frontière de l'État à Amenia ou Millerton. Lorsqu'elle travaillait pour Tommy, ni l'un ni l'autre ne se faisaient beaucoup de confidences, mais il était devenu bavard depuis qu'ils se cuitaient dans le même bar. *Je détestais cette couleur bleue,* a-t-il éructé au bout de nombreux verres, l'air d'un ado de soixante-cinq ans — cheveux gris, taches de vieillesse, voix éraillée, yeux bleus pétillants, paumé. Vêtu de la même chemise blanche et du même pantalon de

toile qu'elle se souvient l'avoir vu porter à l'église dans son enfance. *Elle recouvrait tout de ce bleu et insistait pour que j'accroche ses toiles ridicules dans les chambres. Elle a même peint des fleurs sur certains lits. J'ai donné son nom à l'établissement dans l'espoir que ça la pousserait à desserrer un peu les cordons de la bourse. Peine perdue. J'étais censé vivre des gains sauf qu'il n'y en a jamais eu. Personne ne vient à Wells pour séjourner dans un motel.*

C'était de notoriété publique que Betsy Ball avait épousé l'héritier d'une fortune acquise grâce au trafic d'alcool et qu'il la lui avait léguée. Tommy avait habité avec sa mère presque toute sa vie, couchant dans la même chambre depuis son enfance, dans la même maison. Lydia se demandait s'il avait changé de chambre, déménagé dans une autre partie de cette demeure en brique de South Main Street après la mort de sa mère. À part quatre ans de fac en Pennsylvanie, suivis d'un séjour à New York, Tommy Ball n'avait pas bougé de la ville. Personne ne se souvenait qu'il soit sorti avec qui que ce soit ; il ne s'était jamais marié. Betsy Ball voyait tous les jours son fils qui la haïssait. Tommy avait beau la haïr, elle n'était pas seule. Même quand la bibliothèque municipale, à qui elle avait fini par laisser beaucoup d'argent, avait donné une réception pour ses cent ans, son fils était arrivé avec elle et était reparti avec elle. Veuve, sourde, elle portait sans doute des couches, avait oublié son nom, mais elle n'était pas rentrée seule ce soir-là.

Seule et chez elle, voilà où Lydia a passé la majeure partie des six derniers mois depuis le décès de Luke. Elle se rend au coffee-shop après le déjeuner pour faire une pause, la télévision étant devenue une sorte de boulot à plein temps. Si les talk-shows du matin commencent sans elle, Lydia ne se sent pas à la hauteur, comme si elle avait manqué à son minable devoir quotidien. Des shows du genre de celui de Phil Donahue montrant des gens ordinaires confrontés à des problèmes extraordinaires, il n'y en a plus beaucoup. Les émissions sont plus ciblées désormais : médicales, culinaires ou exclusivement consacrées à des célébrités, qui paraissent parfois être de la famille — tels des cousins dont on évoque les activités dans des cartes de vœux, qu'on aperçoit à des cérémonies de remise de diplôme, baptêmes ou mariages. Cela reconforte Lydia que les mêmes personnages apparaissent sur les canapés et sièges d'honneur au fil des ans. Ils vieillissent, elle vieillit, l'animateur vieillit. L'espace d'un instant, il lui

semble qu'ils sont tous logés à la même enseigne.

Bon, vous saviez que le traiteur n'a pas été payé ? Lydia croit tout d'abord que la braillarde parle toujours du mariage de sa fille à Nantucket, mais elle a changé de temps de conjugaison, abordé un autre sujet, un autre mariage. Lequel ? Cela devient vite évident.

Lydia cherche la serveuse dans la salle, la blonde enceinte qui s'appelle Amy et qui, elle en est certaine, travaillait à la supérette. Tous les jours, elle a l'intention de le lui demander mais les mots lui manquent sitôt qu'elle a commandé son café. Ces derniers temps, Amy le lui apporte d'emblée, ce qui les dispense l'une et l'autre d'avoir à prendre la parole.

La plupart des clients du déjeuner sont partis. Lydia pivote légèrement, veille à ne pas se retourner pour se dérober aux regards de la braillarde et des autres femmes. Bien qu'elle ne les ait pas encore identifiées, elle ne tient pas à être reconnue étant donné le sujet de leur conversation. Elle ne songe qu'à s'en aller le plus vite et le plus discrètement possible. De nouveau, elle lance un regard vers la cuisine dans l'espoir d'apercevoir Amy pour lui réclamer l'addition d'un signe. En vain. Coincée, elle n'a d'autre choix que d'entendre cette femme qui, apparemment, ne reprend même pas une brève respiration entre ses mots.

Je ne crois pas que la tente a brûlé. En revanche, le grand chêne derrière la maison s'est embrasé. On n'a toujours pas coupé ce qui en reste. Il se dresse, noirci, affreux, comme une abominable décoration de Halloween. Bon, vous imaginez ?

Mon frère travaillait pour Luke Morey... intervient une autre femme, plus jeune. *Avec des copains, il était chez June la veille du jour où c'est arrivé — à tondre la pelouse, ramasser du bois, désherber les parterres... Silas refuse toujours d'en parler. Il n'a que quinze ans. Les policiers l'ont interrogé, le capitaine des pompiers aussi. Il ne sait rien. C'était le troisième été qu'il bossait pour Luke.*

Lydia croyait qu'on ne tenait plus ce genre de propos. Même s'il n'en était rien, elle ne se trouvait d'ordinaire pas assez près pour les entendre. La plupart des gens changeaient de sujet ou se taisaient dès qu'ils l'apercevaient. Elle s'était habituée aux conversations brusquement interrompues, aux regards fuyants des gens qu'elle croisait à la pharmacie, à la supérette, voire ici, au coffee-shop. Cette fois, les femmes ne la voient pas.

Amy se repose sûrement — elle est au cinquième mois de grossesse et il y a manifestement eu du monde à l'heure du déjeuner. Lydia se rappelle avoir fait le ménage jusqu'au neuvième mois et être retournée travailler alors que Luke n'avait que deux semaines. Elle n'avait pas le choix. Earl l'avait flanquée dehors sans un sou, ce que personne ne lui reprochait. Le père biologique de Luke ne savait pas qu'il existait, d'ailleurs il ne le saurait jamais, et sa mère vivotait tout juste sur le salaire que lui versait la banque. D'aussi loin que remontent ses souvenirs, Lydia et sa mère avaient été livrées à elles-mêmes. Son père était mort d'un infarctus peu après sa naissance, ne laissant que des dettes. Un prêt en souffrance à la banque et des traites sur le camion avec lequel il dégageait les allées l'hiver. *Il n'y a pas de plan d'épargne retraite quand on gagne sa vie en vendant du bois de chauffage et en déneigeant*, expliquait la mère de Lydia lorsque, assise à la table de sa cuisine, elle réglait les factures en fumant. *Il travaillait dur*, tel était le début de l'unique autre commentaire qu'elle faisait sur Patrick Hannafin qui, à en juger par les rares photos que Lydia avait vues, était à l'origine de ses cheveux châtain foncé et de ses pommettes saillantes. Sur chaque cliché, il était beau, élancé, sérieux. *Il travaillait dur*, disait Natalie Hannafin à propos de son défunt mari, *sauf que l'argent lui brûlait les doigts*. Sa famille était implantée à Wells depuis le début du XIX^e. À une époque, elle comptait autant de membres que les Morey mais la maladie, la bougeotte, la naissance de plus de filles que de garçons l'avaient, au fil du temps, réduite comme peau de chagrin, de sorte que Lydia était maintenant la dernière des Hannafin.

La mère de Lydia n'en avait pas moins insisté pour qu'elle et Luke gardent le nom d'Earl après le divorce. Une attitude agressive d'autant plus absurde que cette famille non seulement prenait son patronyme au sérieux mais ne supportait pas davantage la provocation que l'adultère. Lydia se doutait que sa mère nourrissait l'infime espoir qu'Earl change d'avis, pardonne à sa fille et accepte de la récupérer avec son fils. Cela avait été sa seule exigence à l'époque. N'ayant aucun autre endroit où se réfugier au sortir de l'hôpital que son appartement, Lydia avait accepté. Elle avait dormi sur le canapé de sa mère pendant six mois et, comme l'argent manquait pour une baby-sitter, elle emmenait Luke au Betsy et dans les maisons où elle faisait le ménage, l'installant dans son siège auto sur les plans de travail, les banquettes sous les fenêtres ou les lits. La mère de Lydia répétait

qu'une guerre n'aurait pas sorti l'enfant de son sommeil de plomb.

La braillarde remet le sujet sur le tapis avec un luxe de détails. Les mêmes faits atroces que les journaux et les chaînes d'information ont ressassés des mois durant. Une fuite de gaz, une explosion, quatre morts, un jeune couple qui devait se marier ce jour-là, la catastrophe s'est produite sous les yeux de la mère de la future mariée dehors sur la pelouse, son ex-mari dormait à l'étage et son amant était dans la cuisine. *Un ancien taulard*, prend-elle soin de préciser. *Noir, non que ce soit important*, conclut-elle à voix basse.

Mon Dieu, dit calmement une des femmes. *Quel cauchemar*, marmonne une autre, secouant lentement la tête, imagine Lydia, et croisant les bras.

La quatrième finit par s'exprimer. Ce doit être la seule à ne pas être du coin et c'est sûrement à son intention que les autres font ce récit circonstancié. *Comment se remet-on d'un tel drame ? Comment ne serait-ce qu'amorcer le travail de deuil ?*

Lydia pose les mains sur ses genoux et ferme les yeux lorsque la braillarde la ramène.

C'est impossible, voilà tout. Elle ne s'est pas remise. Bon, voir disparaître ceux que vous aimez, vous vous figurez ça ? Vous avez déjà entendu parler d'une chose pareille ?

Lydia n'a aucun moyen de les interrompre. Réduite à l'impuissance, elle ne peut pas les obliger à se taire, à la boucler. Elles ressemblent aux taons qui, l'été, lui tournent autour de la tête quand elle se promène dans le parc de la ville. Ils foncent, vibronnent, bourdonnent et plongent, restant à sa hauteur qu'elle ralentisse ou accélère le pas.

Apparemment, elle a quitté la ville. Pour l'Ouest, ou le Sud, ou ailleurs. Elle a disparu après les obsèques.

Un silence tombe et se prolonge. Il y a le tintement de la vaisselle du déjeuner qu'on lave et range dans la cuisine. Il y a le bip lointain d'un camion de livraison qui fait marche arrière.

On a mené une enquête, ajoute la femme. Même si sa voix n'est pas familière, elle doit être originaire de Wells ou des environs puisqu'elle assume le rôle de conteuse. *Malgré l'absence de preuves tangibles, il semble que ce soit ce jeune Noir qu'elle fréquentait. Excusez-moi, c'était un gamin qui en un sens lui faisait du bien, n'empêche, regardez ce qui est arrivé.*

Tu penses vraiment que c'était sa faute ? demande la plus jeune, non sans nervosité. Elle se taisait depuis qu'elle avait évoqué son frère. D'après Silas, Luke était un bon patron. Notre mère n'était pas de son avis mais mon frère l'aimait bien.

Bon... ben voyons... d'ailleurs je pense que personne n'en doute. Il était dans la cuisine. Tous les autres dormaient. Par-dessus le marché, il a fait de la prison. Pour usage et trafic de drogue, tout le tremblement. Cocaïne, crack, amphétamines ou quelque chose dans ce goût-là. Un drôle de couple. Elle dirigeait des galeries d'art à New York et je crois qu'elle a déménagé ici pour de bon. Sûrement pour être avec lui.

Comment une telle femme en vient à se maquier avec un petit voyou comme lui ? lance la quatrième, comme si elle donnait la réplique.

À ton avis ?

BON, ÉCOUTEZ, a crié Lydia. Des mots qui ne sont même pas les siens. Le raclement de sa chaise sur le sol lorsqu'elle se lève est comparable à un hurlement. BON, répète-t-elle. Sa voix lui cause un choc, transperce ses oreilles : c'est le son le plus strident qu'elle émet depuis des mois. Quand a-t-elle parlé pour la dernière fois ? Hier ? La semaine précédente ? Elle se tourne vers ces quatre femmes. Trois, ses contemporaines, ont la cinquantaine bien entamée ou une petite soixantaine ; la quatrième, la seule qu'elle reconnaisse, a une vingtaine d'années et s'appelle Holly. Lydia a grandi avec sa mère, un peu plus âgée qu'elle, plutôt désagréable. Dans ce coffee-shop presque désert, elle se tient devant cette table de femmes qui, à l'exception de Holly, n'ont sûrement jamais effectué une journée de travail manuel, ont été aimées par leurs parents, entourées d'amis, de collègues, d'amants, de maris, d'enfants, de petits-enfants, chaque minute de leur existence dorée, allant de soi. Des femmes à l'aise, des femmes choyées. Qui la regardent comme si les fourchettes qu'elles ont à la main leur avaient recommandé de garder leur sang-froid.

Pardon, qui êtes-vous ? Cherchant à rétablir l'ordre, la braillarde rompt le silence, désarçonnant Lydia dans son accès d'autorité. Qui suis-je ? se demande-t-elle. Une moins que rien. Je n'ai jamais été autre chose que la femme de ménage, la fille, l'épouse, la copine ou la mère de quelqu'un, autant de rôles où je me suis plantée. Je n'en joue plus aucun. Ses genoux flanchent, une odeur âcre émane de son corps. Elle fait face à ces femmes sans autre exigence que celle d'être écoutée. Holly prend la parole : Lydia... je veux dire... Madame Morey,

Je suis vraiment...

Lorsque Holly prononce son nom, le visage de Lydia prend feu et une panique qu'elle ressent comme une douleur physique lui noue la poitrine. Avant qu'un autre mot ne soit proféré, elle se détourne, pose d'une main tremblante un billet poisseux de cinq dollars sur la table, tout en marmonnant : *Le voyou, c'est mon fils.*

Pardon, qu'est-ce que vous avez dit ? lance la braillarde d'une voix stridente, tendue, plus irritée que curieuse.

Lydia se retourne pour la défier. *Mon fils, espèce d'imbécile. C'est... C'était mon fils.* Lydia s'approche de la femme, qui tressaille ; elle se rend alors compte que sa main est levée, paume ouverte ; elle s'arrête brusquement. D'un pas rapide et régulier, du moins autant qu'elle le peut, elle gagne la porte, traverse le parking du centre commercial et prend la direction de son appartement.

Elle a fini par entendre la conviction des gens, celle qu'elle redoutait qu'ils aient. Ces mots ont mis six mois et quelque à parvenir à ses oreilles, elle n'a plus qu'une hâte : s'éloigner d'eux. Elle n'a personne à appeler, personne à rejoindre au plus vite. Quand a-t-elle eu quelqu'un ? Elle passe en revue les rares êtres possibles — Earl ; sa mère ; son père, mort avant qu'elle ne le connaisse ; le père de Luke l'espace d'un instant ; Rex, pendant trop longtemps, ce qu'elle ne se pardonnera jamais ; Luke ; June. Aucun de ces êtres n'a jamais été à elle. Soit ils appartenaient à un autre, soit leurs vies ou leurs mensonges les rendaient inaccessibles ou l'auraient dû. Rien de nouveau, mais elle s'étonne, alors qu'elle est seule depuis si longtemps, que ce ne soit intolérable que maintenant.

Le trottoir, tapissé de feuilles, est glissant. Elles ont changé de couleur tard cette année, certaines aussi tard qu'à Halloween, s'accrochant aux branches jusqu'à ce qu'un vent du nord-est les fasse enfin tomber. Il y en a partout. Malgré son envie de courir, Lydia ne presse pas le pas, afin d'éviter de déraiper et de se donner de nouveau en spectacle, passe devant le garage, la boutique de l'association caritative de l'hôpital, le fleuriste, la société historique, le magasin de tissus, la bibliothèque municipale, l'école primaire.

Elle marche tous les jours, même sous la pluie. Cela fait plus d'un mois qu'elle n'a pas conduit sa voiture, une Chevrolet Lumina antédiluvienne, garée derrière son immeuble. Elle ne s'en servait que pour aller faire ses ménages ; si elle devait se rendre en ville, elle

économisait l'essence en se déplaçant à pied. Maintenant la supérette et le coffee-shop sont ses seules destinations.

Voici St. David, l'église où a eu lieu l'enterrement de Luke, la même où, du temps de son enfance, sa mère l'emmenait la veille de Noël et le dimanche de Pâques. *Que Dieu existe ou pas, on assure nos arrières.* D'où son insistance pour qu'Earl et Lydia s'y marient. Lors de l'enterrement de son fils, Lydia, qui n'y avait plus mis les pieds depuis le jour de ses noces, a été surprise que rien n'ait changé en trente ans. Bois sombre, vitraux lugubres. *Dieu n'existe pas*, a-t-elle murmuré ce jour-là, tant pour elle que pour sa défunte mère. Dans le cas contraire, Lydia était convaincue qu'Il ne la regardait plus depuis belle lurette.

Elle passe devant la petite maison de son enfance, jouxtant la caserne de pompiers ; la demeure victorienne à un étage qu'elle a habitée, brièvement, une fois mariée ; l'appartement situé au-dessus du garage de Pitcher, où sa mère a vécu les quinze dernières années de sa vie ; l'immeuble, situé à trois rues, derrière le magasin de vins et spiritueux, où elle s'est installée après que le divorce a été prononcé et où elle a élevé Luke. Elle se baisse au-dessous d'une branche basse, se disant qu'elle aurait dû quitter cette ville. Il n'y a personne ici, mais il n'y a personne nulle part. Cela n'a pas toujours été vrai, il y a eu Luke enfant. Ils étaient tous les deux. En grandissant, néanmoins, il avait découvert la nage, l'amitié, et évolué dans un monde éloigné du sien quoiqu'ils vivent sous le même toit. Puis, bien plus tard, après la prison et les années où il l'avait évitée, il était revenu — uniquement grâce à June. Cela avait marqué le début d'une brève période, tellement insolite et heureuse qu'il lui semble l'avoir inventée lorsqu'elle s'en souvient. À la manière d'une fable où on laisse le misérable entrevoir le paradis pour le dérober à sa vue l'instant d'après. C'est elle la misérable. Luke lui avait de nouveau fait une place dans sa vie avec June : tellement plus importante que ce à quoi elle s'attendait. À présent, ils ont disparu, évaporés dans un filet de fumée noire.

Lydia donne un coup de pied dans un tas de feuilles qu'on n'a pas ramassées et réfléchit au nombre incalculable de fois où elle a marché sur ce trottoir ou d'autres — petite fille, adolescente, mère, et maintenant. À son avis, personne ne les a arpentés aussi souvent qu'elle. Pour eux, mes pieds sont célèbres, pense-t-elle ; l'idée l'amuse presque et son étrangeté interrompt une fraction de seconde la

panique qui l'a poussée à s'enfuir du coffee-shop. Au niveau du cimetière, elle retient son souffle — sans doute la seule superstition vivace de son enfance. Une fois qu'elle l'a dépassé, elle exhale, imaginant les fantômes dépités — dont ses parents — qui attendent derrière les grilles qu'elle les rejoigne. Luke est enterré dans le petit cimetière de l'église St. John, où Lolly Reid était censée se marier. Situé de l'autre côté de la route en face de ce qui avait été la maison de June, cela lui avait paru l'endroit idéal. Outre la concession pour Luke, elle en a acheté deux : une pour elle et l'autre, elle n'a jamais eu l'occasion de le lui confier, pour June.

Tandis qu'elle traverse la rue et gagne le trottoir, Lydia a la nette impression qu'on la suit, d'entendre des pas. Quand elle se retourne, il n'y a personne à part un adolescent sur sa bicyclette qui roule dans la direction opposée. *Les fantômes sont de sortie aujourd'hui*, avait coutume de dire sa mère lors de sombres journées d'hiver du genre de celle-ci. Elle se remet en route, accélère, se souvient que Luke l'avait une fois traitée de fantôme. Et sans aucune gentillesse. Avant qu'il n'ait commencé à lui pardonner, avant June. Il se tenait dans la partie de la supérette où les glaces et les pizzas surgelées sont exposées dans des congélateurs à portes vitrées. Elle l'avait vu entrer dans le magasin, l'avait suivi et observé, veillant à garder une certaine distance, se déplacer d'une allée à l'autre, remplir son caddie. Bien qu'il soit sorti de prison depuis le tout début de l'été, elle ne lui avait pas encore parlé, malgré les nombreux petits mots et messages qu'elle lui avait laissés sur sa boîte vocale sans obtenir de réponse. Il s'était penché pour prendre un sac de glaçons, et sa chemise, trop courte, avait remonté sur son dos. Elle avait été frappée par l'épaisseur de sa colonne vertébrale et par les muscles qui, tels des serpents, se tortillaient de part et d'autre sous sa peau foncée. Au nom du ciel, comment ai-je pu créer un être aussi beau ? s'était-elle demandé. Dès que Luke l'avait aperçue, il s'était figé puis avait commencé à pivoter sur ses talons. Avant de lui tourner complètement le dos, cependant, il avait lâché : *Fiche le camp, espèce de fantôme*.

Lydia traverse la place centrale, se dirige vers le petit immeuble où elle vit depuis plus de six ans dans un rez-de-chaussée. Elle monte l'escalier branlant de la véranda. Elle remarque qu'elle a laissé une lampe allumée dans le séjour. Elle suppose qu'un papillon de nuit doit se cogner à l'ampoule car la lumière vacille, projetant des ombres,

petites et fugaces, sur le canapé, le fauteuil, le mur. Elle s'arrête devant la porte et se représente l'espace d'un instant ce qui doit accueillir la plupart des gens qui rentrent chez eux, du moins l'imagine-t-elle — pièces éclairées, voix, quelqu'un qui attend.

Il pleut à présent. Quelque part dans Upper Main Street une boîte aux lettres en métal se ferme en claquant, Lydia croit capter un bruit de pas qui, cette fois, s'éloignent précipitamment, mais l'instant d'après elle n'entend plus que le martèlement de la pluie sur les feuilles mortes, les voitures garées, les gouttières. Elle ferme les yeux, l'oreille aux aguets. Personne ne l'appelle, il n'y a plus de bruit de pas derrière elle, pourtant elle se retourne avant d'ouvrir la porte et d'entrer. Son regard s'attarde en cette fin de journée sur la ville où elle a passé sa vie entière, où elle n'a ni amis ni famille, où ses pieds sont célèbres pour les trottoirs.

RICK

Ma mère a fait le gâteau de mariage de Lolly Reid. D'après la recette d'un restaurant brésilien de New York où elle est allée un soir après avoir assisté à un spectacle avec des amis. Un gâteau à la noix de coco à base d'oranges fraîches. Elle a mis des jours à le préparer. Sans colonnes ni étages ni décorations, rien qu'un grand quatre-quarts parsemé de petites boules argentées comestibles et orné de quelques orchidées violettes qu'elle avait commandées spécialement à la fleuriste, Edith Tobin. Ma mère en était fière. Elle fait et décore les gâteaux d'anniversaire de toute la famille, sans compter celui du mariage de ma sœur et du mien. Du coup, quand June Reid nous a recrutés pour le mariage de sa fille Lolly, je me suis dit : Pourquoi pas ?

Ma mère n'a malheureusement pas été payée. Moi non plus. Pas le moindre cent. D'ailleurs, si June Reid avait voulu me régler, j'aurais déchiré son chèque. Pas question d'accepter de l'argent de cette femme après ce qu'elle avait subi. Sandy, ma femme, n'était pas d'accord, ne l'est toujours pas, mais ça la regarde. Je ne changerai pas d'avis. Même si nous sommes tous les deux propriétaires de l'affaire Feast of Reason et qu'elle a, théoriquement, le droit de protester, je n'étais pas — et ne le suis toujours pas — prêt à harceler June Reid pour quelques dollars. Vingt-deux mille, pour être précis. À quoi bon compter, cependant ? J'aurais dû établir un contrat, Sandy me tannait pour que je le fasse — au moins nous aurions reçu la moitié de la somme —, sauf que je n'ai jamais réussi à en rédiger un et à le montrer à un avocat pour m'assurer de n'avoir rien oublié. Le mariage de Lolly Reid n'était que la deuxième réception dont on nous avait confié l'organisation, et nous avions toujours le marché bio et le café à mettre sur pied, en veillant à ce que tout soit en conformité. Si vous souhaitez perdre le sommeil, vos loisirs, votre liberté, n'hésitez pas,

montez une petite entreprise, surtout de restauration. Personne ne vous parle des inspecteurs de la santé publique ou de la rampe pour l'accès des fauteuils roulants la première fois que germe l'idée d'ouvrir un établissement servant une soupe aux lentilles parfaite, du pain frais ou un cappuccino au lait d'amande. Heureusement, sinon il n'y aurait pas le moindre restaurant, café ou coffee-shop. Je ne sais plus trop pourquoi la partie traiteur nous a paru une bonne idée, si ce n'est que ça permet à des gens qu'on aime bien de se faire un peu de fric. En plus, c'est flatteur qu'on vous demande de préparer des plats pour un événement important — mariage, remise de diplôme, anniversaire. Et quand il s'agit d'une femme telle que June Reid, qui aurait pu engager n'importe qui à New York pour faire un boulot de première qualité, eh bien, c'était génial pour nous. Lorsque Lolly et elle sont entrées et nous ont demandé si nous charger du buffet pour le mariage nous intéressait, pas question de dire non. De toute façon, refuser quoi que ce soit à June Reid aurait été difficile : il émanait d'elle une onde positive, semblable à celle de la bonne sorcière Glinda du *Magicien d'Oz*, genre « rien de mal ne m'est jamais arrivé et rien de mal ne vous arrivera si vous êtes près de moi ». Elle avait la beauté de ces femmes mûres des soap operas que regarde Sandy. Elle prenait soin d'elle. Elle sentait bon, une odeur indéfinissable, mais agréable. J'imagine que c'est toujours le cas sauf que ça fait un bail qu'on ne la voit plus dans le coin. Comment lui reprocher son départ, qui remonte à plusieurs mois ? Elle s'est ressaisie le temps des obsèques, a tenu à distance les habitants de la ville puis elle s'est cassée.

June Reid passait le week-end à Wells avec son mari et sa fille depuis des années avant de s'y installer seule pour de bon. Personne n'a fait d'histoires, ni ne s'est posé de questions à son sujet, jusqu'à ce qu'elle se mette en ménage avec Luke Morey et devienne le centre de l'attention de la ville. C'était il y a plus de deux ans, elle devait avoir la cinquantaine à ce moment-là, à peu près deux fois l'âge de Luke. Sandy et ses copines ne se lassaient pas d'en parler. Elles n'acceptaient pas que Luke se soit accroché aux basques de June, enfin quelle que soit l'expression, d'autant qu'il n'avait que l'embarras du choix. Nous avons grandi ensemble, fréquenté les mêmes écoles, primaire et secondaire, on a joué dans les mêmes équipes de sport jusqu'au lycée, où il a consacré la moindre seconde de son temps libre à la natation. Et vingt dieux, il savait nager. Perry Lynch disait en plaisantant que

c'était à cause de sa famille qui, originaire de Cuba ou de Porto Rico, était venue en Floride à la nage, sauf que Perry Lynch se gourrait comme pour la plupart des choses. Si la mère de Luke est blanche, son père — qui qu'il soit — doit être carrément noir et non hispanique ou latino. En tout cas, Luke nageait comme un poisson, battait des records tant de l'école que de l'État et avait même été sélectionné par de grandes universités — dont Stanford — pour des bourses. Stanford ! Il savait s'y prendre, que ce soit avec les nanas ou pour les études et il avait l'avenir devant lui. Puis tout a volé en éclats. Du jour au lendemain — boum ! —, il est redevenu comme nous. Il a connu un sort bien pire, en fait. On l'a chopé avec de la coke qu'il trimballait du Connecticut à Kingston et sa vie entière a été bousillée. Il a écopé d'une peine de prison de onze mois à Adirondack, dans l'État de New York. Un coup monté d'autant plus ignoble que c'était invraisemblable. Luke ne touchait pas à la drogue au lycée, c'était de notoriété publique. Il ne s'intéressait qu'à la natation et à rester en forme. Comme nous autres, il buvait le week-end ; il était même tombé dans les pommes sur la place au sortir d'une fête quand on était en deuxième année de fac. C'est bizarre comme les gens avaient pris ça au sérieux. Quelqu'un avait sûrement prévenu Gus, le flic de la ville, car il avait déboulé, réveillé Luke et l'avait ramené chez lui.

Luke avait beau ne pas être parfait, la saisie d'une telle quantité de cocaïne qu'il transportait n'avait aucun sens. Et ça n'en a toujours aucun. J'ai entendu dire que sa mère, Lydia, n'y était pas pour rien, à cause d'un de ses petits copains assez louche. Plus tard, un type des services de police de Beacon m'a affirmé qu'un avocat et un juge véreux, qui protégeaient de plus gros poissons, avaient persuadé Luke de plaider coupable. Ce qui a foiré, Luke l'a gardé pour lui. Une fois sorti, il est revenu à Wells, a décroché des boulots ici et là avant de créer son entreprise paysagiste. Luke ne débinait jamais personne, c'était un de ses traits de caractère. Ça lui arrivait d'être de mauvais poil ou de se foutre en rogne, jamais de tailler des costumes. Qu'on ait tant cancané sur sa mère avait sans doute un rapport, qui sait ? Même quand il a commencé à sortir avec des nanas, je l'apprenais par les autres. Alors que c'est tout juste si le reste d'entre nous ne faisait pas paraître une annonce dans le journal dès qu'on embrassait une fille sur la bouche, sans parler des caresses ou d'une fellation. Quant au rapport sexuel, nom de Dieu, tout le monde devait être au courant en

l'espace de quelques heures. Luke, au contraire, gardait son sang-froid. Comme pour sa liaison avec June Reid. C'est Sandy qui m'en a parlé — elle a tout le monde à l'œil —, et il habitait déjà dans la vieille maison de pierre d'Indian Pond Road. Il n'y avait jamais fait allusion, pourtant je le voyais une ou deux fois par semaine à ce moment-là.

M. Delinsky, son entraîneur de natation, lui avait trouvé un travail de maître nageur à la plage de la ville. J'y étais tout le temps fourré avec Sandy et Liam, qui était tout petit. C'était avant qu'on monte *Feast of Reason*, je bossais le soir, surtout le week-end, pour un traiteur de Cornwall. J'étais libre dans la journée, on vivait chez ma mère ; on installait Liam sur une serviette au bord du lac et on se prélassait. Luke était là et, vingt dieux, il n'avait pas maigri en taule ! Il avait toujours tenu la forme, sauf que la nage ne développe pas vraiment la masse corporelle. Il devait avoir fait des haltères tous les jours parce qu'il donnait l'impression d'avoir pris au moins dix kilos de muscles. Perché sur la chaise blanche, noir comme un pruneau, bâti comme un dieu de l'Olympe, il surveillait les mêmes qui s'éclaboussaient dans le lac couvert d'algues. C'est bizarre de dire ça, mais il ressemblait à une star de cinéma ou à un athlète célèbre. Trop grand, trop beau, trop je ne sais quoi par rapport à nous autres. Personne n'était comme lui dans le coin, et pas seulement à cause de sa couleur de peau. Plus d'une fois j'ai surpris Sandy en train de le reluquer et j'ai pensé : et alors, comment lui en vouloir ?

Il est resté maître nageur la majeure partie de l'été. En août, quelques mères qui emmenaient leurs gamins au lac se sont plaintes que la municipalité embauche un type tout juste sorti de prison, ce qui l'a obligé à démissionner. Après quoi, il a donné des coups de main à l'agence immobilière de Steve Pitcher — ratissage, nettoyage de gouttières, débroussaillage. Il a fait ça deux étés de suite ; le soir et l'hiver, je lui avais dégotté des boulots de serveur dans des réceptions à Harkness. L'entreprise pour laquelle je travaillais avait un contrat avec le pensionnat pour les fêtes chics des anciens élèves et nous avions toujours besoin d'aide. Lorsque je regardais Luke traverser la salle, chercher du café ou verser du vin à ces vieux banquiers et avocats aux cheveux blancs et en blazer bleu, je trouvais que ça n'allait pas du tout. Il aurait dû être en seconde année à Stanford, gagner des championnats, projeter un avenir rempli de ce genre de soirées où on le servirait, pas l'inverse. Non qu'une vie soit supérieure à l'autre —

merde, des New-Yorkais aux cheveux blancs, je vais en servir le restant de mes jours —, simplement ce n'était pas l'existence qu'il était censé mener. Tous ceux qui connaissaient Luke au lycée savaient qu'il ne ferait pas de vieux os dans notre ville. Lequel des camés et alcoolos de notre jeunesse qui se sont débrouillés pour vivoter grâce à une pension d'invalidité, une rente d'assurance ou les deux aurait deviné que Luke Morey serait enterré ici à l'âge de trente ans ? Aucun. Même pas Dirk Morey, ni son paternel, Earl, l'ex-mari de la mère de Luke. Ces Morey aussi roux que cinglés n'ont jamais pu piffer Luke — non sans raison, faut le reconnaître —, sauf que Luke ne leur avait rien fait à part naître et porter le même nom qu'eux. Peu importe. Il était dans leur ligne de mire et, dans un patelin comme Wells, on ne peut faire autrement que croiser les gens, même ceux qu'on veut éviter. Par-dessus le marché, Dirk avait beau être un petit mec, avoir quelques années de moins que nous, il nous collait au train, nous charriait, en faisait voir de toutes les couleurs à Luke. Même si Luke pouvait se défendre tout seul, on devait quelquefois s'interposer. Dirk est le seul type que j'ai cogné de ma vie, et il l'avait bien cherché le soir où je l'ai fait. Si on avait encore été des mômes, ç'aurait été une chose, mais ça ne remonte qu'à quelques années. On sortait de la cafétéria de l'école primaire où le corps de pompiers volontaires organise chaque mois le dîner spaghettis. Tout le monde y va. Depuis toujours. June et Luke nous avaient précédés ; Dirk nous suivait, Sandy et moi. *On dirait qu'il s'est dégoté une nana qui ressemble à sa mère*, a-t-il dit, enfonçant le doigt dans mon dos et regardant Luke et June. J'ai ignoré Dirk, comme la plupart d'entre nous quand il a bu quelques bières de trop. D'habitude, ça suffit pour qu'il la ferme, mais là il s'est entêté. *Y a des bonnes femmes qui aiment la chair noire, j'imagine. C'est bizarre, hein, Rick ?* Il a enfoncé une fois de plus le doigt dans mon dos, j'ai serré les poings. Bien qu'ils n'aient été qu'à quelques mètres devant nous, Luke et June ne l'avaient sans doute pas entendu. Puis, s'assurant que tout le monde le captait, Dirk a claironné : *La différence, c'est qu'elle paye, cette garce pleine aux as*. Sur quoi j'ai virevolté et l'ai frappé. La moitié de la ville en a eu envie à un moment ou à un autre ; certains ne s'en sont pas privés. On avait vidé Dirk du Tap presque aussi souvent que son père. Grandes gueules quand ils picolent, les Morey sont petits, maigres, nerveux, et malgré leur agressivité, ils évitent la bagarre. Le problème, c'est qu'ils soient si nombreux. Du coup, Dirk se croit tout

permis puisqu'il y a toujours deux ou trois cousins qui le défendront s'il se fourre dans la panade. Vu que les membres de sa famille constituent le corps des pompiers volontaires, il s'est sans doute senti plus fort que d'habitude ce soir-là. Luke s'est heureusement interposé avant un Morey, parce que après avoir cogné Dirk je l'ai jeté à terre. J'avais gardé quelques coups au fil des années pour ce mec que j'entendais déconner et déblatérer depuis notre enfance, et je lui en ai flanqué deux avant que Luke me traîne jusqu'au parking. June Reid s'est écartée pendant que Luke s'assurait que je ne remettrais pas ça mais, dès que je me suis approché de ma bagnole avec Sandy, elle s'est précipitée vers moi. Pas un merci, pas le moindre mot. Elle m'a pris la main, l'a serrée, l'a lâchée, sans lever les yeux, de sorte que je n'ai pas vu si les larmes coulaient sur son visage. Elle était bouleversée. Elle s'est dépêchée de rejoindre Luke sans me donner le temps de dire quoi que ce soit.

Je ne savais rien sur June Reid avant qu'elle fréquente Luke. Je connaissais la maison — une des plus anciennes de Wells —, où je me rappelle être allé chercher des bonbons à Halloween et avoir eu peur parce qu'elle semblait hantée. C'est marrant d'imaginer que June avait environ mon âge actuel lorsque je frappais à sa porte en costume de superhéros. Au début, quand j'ai appris qu'elle sortait avec Luke, j'ai trouvé ça un peu bizarre. Mais il m'a suffi de les voir ensemble pour m'en réjouir, tant Luke semblait détendu et de nouveau plein de joie de vivre. À sa sortie de taule, il était très déprimé. Il ne mettait pas souvent le nez dehors. Les premiers mois, il a crêché dans une piaule au-dessus du garage de M. Delinsky puis il s'est installé dans un appart près de l'hôpital. Je le rencontrais à la plage ou au pensionnat de Harkness, sinon il restait seul, se rendait au gymnase du lycée et faisait des longueurs dans la piscine. Je l'y ai vu quelquefois avec June. Je crois que c'est la première fois que je l'ai entendu rire et vu sourire depuis le lycée. Un jour je l'ai regardé s'efforcer d'apprendre un exercice compliqué avec des haltères à June, dont le manque de coordination n'a pas tardé à le frustrer, ce qui m'a surpris. L'air de s'en moquer, June a mimé son expression sérieuse et ses mouvements rigoureux pour le taquiner. Malgré l'agacement évident de Luke, elle a continué et, au bout du compte, il n'a pas pu s'empêcher de sourire. M'est avis que la plupart des gens ne se doutaient pas du côté comique de June Reid, mais elle en avait un. D'ailleurs, il me semble que c'est

une des nombreuses qualités de cette femme qui avait ramené Luke à la vie.

Sitôt que ma mère a appris la catastrophe, elle m'a demandé d'apporter le gâteau à la caserne pour les gars qui avaient foncé chez June. À mon arrivée, Dirk Morey et Earl étaient là ainsi que tous les autres. Pour une fois, ils n'avaient rien à dire. J'ai posé le gâteau dans la cuisine. J'ai prévenu Eddie, le cousin de Dirk, que je reviendrais chercher le plateau la semaine suivante. Je me suis taillé le plus vite possible. Je n'avais aucune envie d'entendre d'abominables détails. Je ne songeais qu'à retrouver Sandy et Liam à la maison et m'y calfeutrer. Je me suis mis en route sauf que j'ai fondu en larmes, la première fois que ça m'arrivait depuis la mort de mon père quand j'étais en quatrième. Peut-être parce qu'il s'agissait d'accidents dans les deux cas — un chauffard ivre avait percuté la voiture de mon père sur la Route 22, juste après qu'il avait été chercher une pièce détachée pour le lave-vaisselle de maman —, ou peut-être parce que Luke était devenu un pote. Même si on s'entendait bien ados, il s'intéressait à autre chose — les filles, la natation, la fac —, on n'avait jamais été tellement proches. En revanche, depuis qu'il était sorti de prison et avait créé son entreprise paysagiste, on se voyait beaucoup. Il passait le matin à l'ouverture, avec les gamins Waller, pour prendre une tasse de café et une viennoiserie. On évitait certains sujets — son arrestation, la prison, les occasions ratées —, mais je savais que sa mère et lui étaient en train de se réconcilier après des années de brouille. Il ne m'en avait pas touché un mot, mais Sandy avait appris que, grâce à June, il y avait une sorte de trêve entre eux. Quand on voit des gens tous les jours pendant un certain temps, on en prend l'habitude et on compte sur eux, même s'ils ne restent pas plus d'un quart d'heure le matin, assis sur un tabouret au comptoir, à parler météo et à vous lancer un sourire approbateur dès qu'ils ont avalé la première bouchée d'un muffin aux graines de pavot. À Luke, je n'ai jamais parlé de mon père, de Sandy ou de Liam, de nos problèmes de fric, ni de la récurrence du cancer du sein de ma mère l'an dernier qui nous a flanqué la frousse. Je ne parle de ces trucs qu'à Sandy.

On raconte que Luke est responsable de la catastrophe. Que June était en train de le plaquer et il voulait se venger, ou alors qu'il était défoncé et avait oublié de fermer le gaz. Un bruit odieux a couru : l'un des Morey du corps de pompiers volontaires aurait trouvé une pipe de

crack dans la cuisine, près du cadavre de Luke. Sûrement. Sauf que comme les faits n'apportaient jamais aucun démenti quand il s'agissait de Luke, ça n'avait rien de surprenant qu'on présente de la sorte les événements de ce soir-là. Une enquête digne de ce nom aurait permis de tirer les choses au clair mais, pour des raisons inexplicables, les décombres de la maison ont été rasés au bulldozer avant que l'État ne les passe au peigne fin pour trouver la cause de l'explosion. Lorsque j'ai appelé le capitaine des pompiers pour lui demander ce qu'il fabriquait, il m'a répondu qu'ils avaient déblayé le site par mesure de précaution, pour éviter le moindre accident ; à mon avis, c'est la ville qui cherchait à se défausser de toute responsabilité vu que June Reid n'avait pas d'autres voisins que les moonistes et l'église épiscopale en bas de la route. Des connards inconséquents. Une fois de plus le système a trahi Luke Morey, piétiné les faits pour servir ses intérêts. Apparemment, tout le monde s'en foutait, c'est bizarre. June Reid a joué les filles de l'air. Lydia Morey a renoncé à ses ménages et se terre. La famille du futur mari de Lolly Reid est partie juste après l'enterrement et elle est rentrée en Californie ou dans l'État de Washington, quelque part sur la côte ouest. Plus personne pour chercher la vérité, le cadet des soucis des autres. À quoi bon la vérité alors qu'ils avaient Luke, l'ancien taulard, le bâtard noir de la pute de la ville, celui qui se la coulait douce avec une New-Yorkaise plus âgée que lui. *C'est logique*, a lâché un de mes clients à l'époque. Un ancien qui vient prendre un croque-madame et un café tous les matins, pas un mauvais bougre, rien qu'un vieux schnoque qui n'est jamais sorti de la ville et ne le fera jamais. Je n'ai pas moufté. Je l'ai laissé terminer son plat et son café.

June Reid n'est pas restée assez longtemps dans les parages pour mettre un terme à tous ces ragots. Ça me fichait dans une rogne qui me reprend quelquefois, mais j'ai appris que les gens croient ce qu'ils ont envie de croire quoi qu'on dise ou fasse. Luke était mon pote, voilà ce que je sais de lui. Un type bien qui en avait bavé avant d'être heureux pendant un moment. Maintenant, il n'est plus là.

Il n'était pas question que Sandy et Liam me voient chialer, je suis donc allé chez ma mère après avoir déposé le gâteau à la caserne. Elle habite toujours la maison où j'ai grandi, où Sandy et moi avons vécu quand on essayait de s'en sortir. C'est marrant la façon dont les choses s'amorcent, reviennent en boucle, se concluent dans un patelin tel que

le nôtre. Qui aurait pensé qu'Earl Morey, son fils Dirk et tous leurs frères et cousins mangeraient le gâteau de mariage brésilien fait par ma mère, destiné à la fille de la copine new-yorkaise plus âgée de Luke Morey ? Personne, voilà qui. Pourtant, le côté aberrant, improbable, sens dessus dessous de tout ça n'était pas sans signification.

Dans l'allée, j'ai regardé ma mère allumer la lumière de la véranda : elle le fait systématiquement, même en plein jour, depuis mon enfance, avant d'ouvrir la porte. Je l'ai regardée claquer la porte derrière elle et serrer sa robe d'intérieur, en tissu très fin, sur ses maigres épaules, fermer les deux boutons du haut. Je l'ai imaginée presser une foulitude d'oranges, casser une foulitude de noix de coco les deux jours précédents, parsemer les petites boules argentées que les Morey étaient en train de croquer avec leurs dents jaunies de nicotine à la caserne. Là, j'ai éclaté de rire. Ç'a été plus fort que moi. Il n'y avait rien de drôle, absolument rien, mais c'était tellement absurde, tellement naze. Larmes et morve coulaient sur ma bouille, tandis que ma mère en pantoufles s'avavançait dans l'allée d'un pas traînant. Une vieille femme. Elle avait oublié ses lunettes, si bien qu'elle plissait les yeux pour me repérer. *Rick, ça va ?* a-t-elle lancé, s'approchant et tapant sur la vitre de mon côté. Ma mère. Les mains sur le toit de la voiture, elle se penchait à la vitre, à moitié aveugle, inquiète. Les désastres vous font remarquer ce que vous pourriez perdre, c'est marrant. Je ne crois pas avoir vu ma mère aussi nettement que ce jour-là : soixante-six ans, veuve à cinquante ans, secrétaire de l'école primaire pendant plus de trente-cinq ans, mère qui avait élevé seule ses deux gosses, s'était occupée de sa petite-fille le temps que ma sœur divorcée fasse des études d'infirmière à Hartford ; une survivante du cancer du sein qui avait accepté d'accueillir chez elle son fils adulte avec sa femme de dix-neuf ans et son fils de un an.

Tout va bien là-dedans ? a-t-elle redemandé en tapant de nouveau sur la vitre. *Rick ?* J'ai déverrouillé la portière pour sortir. La nuit n'était pas encore tombée. *Dis-moi*, a-t-elle insisté, les mains sur mes épaules, en équilibre sur la pointe des pieds. Je me suis courbé et j'ai serré son corps frêle dans mes bras. *C'était un bon gâteau, maman.* Rien d'autre ne m'est venu à l'esprit. *Ils l'auraient adoré.*

REBECCA

Certains jours, elle ne sort pas. D'autres, aucune lumière, serait-ce une lueur, ne filtre des rideaux tirés. Nous nous sommes habituées à cette femme, qui règle sa chambre en liquide. C'est pratique. Chaque semaine, elle laisse un pourboire de quarante dollars destiné à Cissy, un record pour le Moonstone. Cissy, qui a cinquante ans, comme nous, peut-être un peu plus, vient à pied de chez elle. La plupart du temps, elle apporte à notre mystérieuse cliente un thermos et, parfois, des petits gâteaux. Elle met une heure à faire sa chambre alors que les autres lui prennent à peine vingt minutes. En outre, je m'en suis aperçue il y a peu, elle emporte chaque semaine un petit sac de linge qu'elle rapporte chambre 6 le lendemain. Probablement lavé et plié.

Ce qui pousse cette femme à rester aussi longtemps ici ne nous regarde pas. Il n'empêche que je m'interroge. À son arrivée, elle n'avait aucune pièce d'identité. Elle avait perdu son permis de conduire, a-t-elle expliqué. Pouvait-elle payer un mois d'avance, en liquide ? Avant de donner mon accord, j'ai appelé Kelly, qui juge mieux les caractères que moi. Une fois qu'elle nous a rejointes, Kelly lui a demandé combien de temps elle comptait rester. La femme a dit qu'elle ne le savait pas, ajouté qu'elle ne s'attendait pas à être remboursée si elle partait plus tôt que prévu. D'où venait-elle ? a enchaîné Kelly. *De l'est.* Malgré cette réponse plutôt vague, Kelly s'est tournée vers moi, m'a fait un clin d'œil, serré le bras avant de déclarer à la femme : *Restez aussi longtemps que vous le souhaitez.* Si elle avait été vulgaire ou une camée en manque, on ne l'aurait certainement pas acceptée, mais cette femme qui aurait pu être la mère ou l'épouse de n'importe qui avait l'air triste, en aucun cas menaçante. Sa tristesse ne l'a d'ailleurs pas quittée. Le soir où elle a rempli sa fiche, j'ai voulu savoir comment nous devions l'appeler. Jane, a-t-elle précisé. Ce n'est sûrement pas son vrai prénom et le prononcer a paru lui coûter un tel

effort que j'ai aussitôt regretté ma question. Je l'ai accompagnée jusqu'à la chambre 6 — la plus proche de l'océan, sur lequel elle donne —, une de ses requêtes spécifiques. Sans doute connaissait-elle quelqu'un qui avait séjourné au Moonstone avant qu'on n'en devienne propriétaires. En plus, la chambre 6 a le meilleur matelas ; on a dû l'acheter l'année dernière après qu'un vieil homme, venu de Seattle pour le week-end, s'est endormi une cigarette allumée à la main. Le feu a pris, faisant un trou dans toute l'épaisseur du matelas, le temps que, Dieu merci, la fumée le réveille. Il s'est précipité chez nous, pieds nus et en caleçon. Quoi qu'il en soit, je suis contente qu'au moins elle dorme sur un matelas correct puisqu'elle reste longtemps.

Quand je lui ai montré sa chambre, je lui ai proposé de faire un petit tour. Elle a poliment refusé. Elle a ouvert la porte avec sa clé, est entrée sans ajouter un mot et a passé presque une semaine à l'intérieur. C'est Cissy qui l'a obligée à en sortir la première fois. *M'dame, M'DAME !* a-t-elle hurlé en frappant à la porte. *Dehors, m'dame. J'en ai que pour quelques minutes, mais faut que vous sortiez.* Kelly et moi, on se tenait un peu à l'écart pour voir ce qui allait se passer. Peu de gens résistent à Cissy. Grande, mince, vigoureuse, elle natte ses cheveux — de noirs ils sont devenus gris — en une tresse aussi épaisse qu'une corde qui lui tombe au creux des reins. Des paluches plus grosses que celles de la plupart des hommes, plate comme une limande, on dirait une Amérindienne mais, le jour où je lui ai posé la question, elle n'a pas répondu. Son mari descendait d'une longue lignée de pêcheurs d'Aberdeen, à l'embouchure de Grays Harbor. Il est mort d'un cancer du poumon il y a quinze ans ; depuis, elle habite avec ses sœurs qui, me semble-t-il, ont toutes perdu leur mari d'une façon ou d'une autre et se retrouvent dans la maison de leur enfance. Cissy a passé sa vie à Moclips, elle travaille au Moonstone depuis la mort de son mari. D'après sa sœur Pam, Cissy a vendu la maison héritée de son mari, où ils avaient vécu ensemble, alors je crois qu'elle cherche davantage à avoir un endroit où aller et quelque chose à faire qu'à gagner de l'argent. Pam, l'unique agent immobilier de Moclips, nous a vendu le Moonstone, propriété d'un vieux couple depuis les années soixante. Cela remonte à quatre ans. Le lendemain de notre installation dans la petite maison contiguë au Moonstone, Cissy est apparue avec une boîte bleue de biscuits à l'orange et nous a parlé de ses tarifs, ses horaires, de la semaine de congé qu'elle prenait en

juillet. Dans mon souvenir, nous ne lui avons pas tant proposé un boulot qu'accepté ses conditions. Il nous a fallu des mois pour découvrir qu'elle était la sœur de Pam.

Cissy n'est pas le genre à traîasser ni à papoter. On a cru tout d'abord que l'homosexualité la mettait mal à l'aise. Cette année, le mariage gay est devenu légal dans l'État de Washington et, après les élections, elle s'est pointée au bureau : *C'est pas mes oignons. N'empêche que si vous régularisez votre situation, il se trouve que j'ai reçu une ordination grâce à ce bon vieil Internet et cela me ferait plaisir d'officier.* Rarement à court de mots, Kelly ne l'a remerciée qu'au bout de quelques secondes, ajoutant que nous hésitions encore et que nous ferions vraisemblablement appel à elle si nous décidions de nous marier. On se fait une idée des gens, la plupart du temps on découvre qu'on est vraiment à côté de la plaque. En ce qui concerne le mariage, nous n'avons toujours rien décidé. Nous en avons parlé, bien sûr, et nous nous sommes réjouies en apprenant, le soir des élections, que le oui l'avait emporté au référendum. Nous n'avons pas de famille, à part les frères et neveux de Kelly que nous ne voyons qu'une ou deux fois par an. Et nous sommes ensemble depuis tellement longtemps — vingt ou vingt et un ans, difficile de se rappeler — que ça me paraît plutôt destiné à enthousiasmer les jeunes. Enfin, on ne sait jamais.

Cissy n'a jamais fait allusion à son mari. On sait qu'il s'appelait Ben parce que Pam nous l'a précisé un soir où nous l'avions invitée à dîner. Elle avait bu quelques verres de vin, parlé fort et rigolé jusqu'à ce que Cissy vienne sur le tapis, là elle s'est mise à chuchoter comme si celle-ci pouvait l'entendre de leur maison située en bas de la route. *Ils étaient ados quand ils se sont rencontrés dans un bar d'Aberdeen. À l'époque, tout le monde pensait que Ben était le seul homme assez grand pour Cissy. On ne les entendait pas vraiment échanger, pourtant il y avait une étincelle entre eux, une sorte d'énergie animale. J'ai mes sœurs pour papoter, Ben pour tout le reste, disait Cissy. Ils n'ont pas eu d'enfants. Ni l'un ni l'autre n'est allé consulter un médecin pour en découvrir la cause. Ils ont vécu vingt ans dans leur maison située à deux pas de la nôtre. Cissy m'a demandé de chercher un acheteur dès le jour de la mort de Ben, qui a aussi été celui où elle est revenue chez nous. Je n'ai pas tardé à trouver : un couple de Portland, des instituteurs nommés à l'école primaire. Ils s'y sont installés avec leurs enfants. Ils ont déménagé après le départ à la fac du petit dernier. Il me semble que Pam s'est mordu les doigts d'avoir*

révélé tant de choses sur Cissy car elle refuse désormais nos rares invitations. Si amicale qu'elle soit quand nous tombons sur elle à la supérette ou à la station-service d'Aberdeen, elle garde ses distances.

C'est difficile de croire que plus de six mois se sont écoulés depuis le matin où Cissy a tambouriné à la porte de la chambre 6 comme un flic de télé. *M'dame, j'ai une clé alors si je frappe c'est une simple formalité. M'dame, je vais prendre ma clé et la porte va s'ouvrir que ça vous plaise ou pas.* Au moment précis où elle joignait le geste à la parole, la porte s'est ouverte et Jane est sortie. *Merci*, a-t-elle dit, esquissant un geste d'excuse tandis qu'elle enfilait son manteau camel. Elle s'est éloignée en toute hâte, a descendu l'escalier menant à la plage, où elle est restée presque toute la journée. Depuis, nous la voyons s'y balader des heures durant, pieds nus, ses tennis dans une main, un bras autour de sa taille. Un matin, à la fin de l'été, nous avons cru qu'elle y avait passé la nuit. Contrairement à l'ordinaire, aucune lumière ne filtrait de sa chambre, on n'entendait pas de cliquetis dans les canalisations, ni de bruit de chasse d'eau. Le soir, les lampes se sont allumées, l'ombre habituelle s'est profilée derrière les rideaux : où qu'elle soit allée, elle était rentrée entière. À mon avis, elle se nourrit essentiellement des petits gâteaux de Cissy parce que je ne l'ai vue que deux fois porter des sacs de l'épicerie Laird dans sa chambre. Peut-être fourre-t-elle des fruits secs ou des friandises dans les poches de sa veste quand elle va chaque mois tirer du liquide au distributeur de la station-service. Si c'est le cas, elle cache bien son jeu. En revanche, Cissy ne cache pas le gros thermos, le genre qu'on remplit de soupe ou de chocolat chaud. J'ignore ce qu'il y a dedans, mais ni Kelly ni moi ne l'avions vu avant l'arrivée de Jane. À présent, il est posé le matin devant sa chambre. Cissy, qui n'est de toute façon pas une commère, a refusé de répondre quand on a tenté de lui tirer les vers du nez à propos de Jane, se contentant de dire que sa chambre était en ordre. Même si c'est notre droit de vouloir en savoir plus sur la seule résidente de longue durée du Moonstone — d'autant qu'elle a donné un faux nom et n'a pas de carte d'identité —, nous avons honte de faire allusion à elle devant Cissy. De sorte que nous nous en gardons bien. Nous acceptons que cette femme secrète, prénommée Jane, venue de l'est, fasse désormais partie de notre vie.

LYDIA

Le premier coup de fil de Winton a eu lieu en décembre. Il faut se rappeler deux ou trois choses de ce jour-là, et Lydia s'y est employée, mais il en est une qu'elle n'a pas oubliée : le téléphone ne sonnait plus depuis des semaines. Le vieil appareil beige, dont les grosses touches émettent des bips sonores quand on appuie dessus, fixé au mur près de la porte de la cuisine, se trouvait dans l'appartement. Des numéros de téléphone sont gravés sur le chambranle. Lydia en a reconnu quelques-uns lors de son emménagement il y a un peu plus de six ans. D'abord celui de Gary Beck. Ce dernier avait une étrange relation avec la mère de Lydia, chez qui il déboulait de temps à autre avec du schnaps qu'ils buvaient dans la cuisine. Ils adoraient la musique country. Ils réglaient la radio sur une station de Hartford qui diffusait des chansons de Loretta Lynn et de Conway Twitty. Du temps de son adolescence, voire plus tard, Lydia n'imaginait rien de plus glauque que leurs soirées. Ils fumaient cigarette sur cigarette, buvaient de la liqueur de menthe, montaient le volume quand une chanson triste passait. Se souvenant de ces soirées, elle est surprise de constater à quel point un regard plus mûr change la façon de considérer les choses.

Gary Beck est-il toujours vivant ? À sa connaissance, il n'a eu ni femme, ni enfants, ni famille. Il ne faisait pas partie du corps de pompiers volontaires, d'une église ou d'une association qui organise des dîners de spaghettis et boulettes de viande destinés à lever des fonds. Elle ne l'avait jamais croisé ailleurs que dans la cuisine de sa mère. Il avait été à la tête du bureau de poste de la ville jusqu'au jour où, après une attaque, on l'avait placé dans une maison de retraite publique à Torrington. Cela remontait à seize ans, un an avant la mort de la mère de Lydia, qui le lui avait annoncé un matin au téléphone, sans exprimer d'autre émotion que son intérêt à rapporter les faits. Lydia n'est pas sûre que sa mère lui ait rendu visite à Torrington. Elle

n'avait jamais vraiment compris la nature de leur relation mais, si séduisante qu'ait été sa mère, qui se pomponnait tous les matins pour aller travailler à la banque, Lydia avait la quasi-certitude qu'elle avait renoncé aux hommes après la mort de son père. La mère et la fille n'avaient jamais été ce qu'on peut considérer comme proches, néanmoins Lydia se demandait s'il n'y avait pas eu plus que de la camaraderie entre Gary et sa mère. Gary était inoffensif, il apportait de l'alcool, il avait toujours un compliment à la bouche quand sa mère lui ouvrait la porte. *Tu as l'air en forme ce soir, Natalie.* Il n'était jamais plus explicite, plus dragueur. Il venait encore lorsque Lydia s'était réinstallée chez sa mère avec Luke l'année de la naissance de celui-ci. Ensuite, il avait disparu. Qui aurait pu avoir besoin d'appeler Gary assez souvent pour graver son numéro ? C'était difficile à imaginer. Peut-être une employée du bureau de poste. Ou une autre vieille copine à qui il apportait du schnaps et avec qui il écoutait de la musique country. Elle l'espérait lorsqu'elle regardait les chiffres taillés dans le bois de pin du chambranle. Et qu'il changeait de femme tous les soirs.

Les autres noms n'avaient rien de particulier — *Lisa, Matthew, Evelyn.* Gary Beck était le seul à avoir eu droit à son patronyme. Il y avait par ailleurs un numéro qu'elle n'oublierait jamais, celui de sa belle-mère, Connie Morey. Les Morey devaient avoir le même depuis qu'on avait installé le téléphone dans le comté de Litchfield. La famille occupait une vieille baraque délabrée située à proximité de Main Street depuis la fin du XIX^e. Les Morey ne se privaient pas de claironner qu'elle avait été construite par leur famille au fil des générations, et qu'ils étaient toujours là. Sur le mur ne figurait que *Connie* suivi des chiffres que Lydia composait à l'époque du lycée, quand Earl Morey avait été pendant quelque temps le seul être à qui elle avait envie de parler. Nerveux et marrant, il jouait au foot, il avait une tignasse rousse. Il aimait les Grateful Dead, la pêche blanche et l'herbe. Il était capable d'imiter n'importe qui après vous avoir regardé ou écouté plus d'une minute. Sa cible préférée : son frère aîné, Mike, qui zozotait et n'était pas très intelligent. Il imitait aussi avec cruauté la mère de Lydia, qui l'avait flanqué à la porte après l'avoir entendu une fois de sa chambre. Il n'empêche qu'Earl lui plaisait, enfin surtout l'idée qu'elle se faisait de sa famille, qu'on ne pouvait estimer riche quel que soit l'effort d'imagination — la plupart de ses membres étaient

électriciens, peintres en bâtiment ou gardiens à Harkness, le pensionnat situé près de la ville, à Bishop. Ils étaient, et continuent d'être, redoutables en raison de leur nombre, de leur longévité. *La quantité garantit la sécurité*, affirmait la mère de Lydia, exhalant des volutes de fumée mentholée dans la cuisine, assise avec son schnaps à la table en formica, soir après soir, tel un général à son poste de combat haranguant ses troupes. *Je le sais parce que cela fait des lustres que je suis seule. Même avant la mort de ton père il y a une éternité, on n'était que tous les deux. Lui et moi contre le monde.*

La sécurité n'était pas ce qui attirait Lydia chez Earl Morey. Il la faisait rire, voilà ce qu'elle adorait chez lui. Elle piquait parfois de tels fous rires qu'elle en avait le souffle coupé. Il était soupe au lait au lycée, une petite brute qu'on avait plus d'une fois expulsée du terrain de foot pour avoir déclenché des bagarres avec les joueurs de l'autre équipe. Si ce fond de méchanceté angoissait parfois Lydia, elle se convainquait qu'il ne s'agissait que de vaines paroles, de vantardises. D'autant que personne ne l'amusait davantage que lui. Pour elle, ce rire tenait lieu d'exorcisme. Il mettait un bémol aux chuchotements des filles derrière son dos, recouvrait les diatribes d'ivrogne de sa mère. L'espace d'un instant, il n'y avait que poumons à la limite de l'explosion, battements de cœur en folie, larmes ruisselant sur ses joues.

Lydia s'était amusée avec Earl avant leur mariage, très peu après. À la fin du lycée, Earl avait rejoint ses frères dans l'équipe d'entretien de Harkness et s'était engagé dans le corps de pompiers bénévoles. Au bout de quelques mois, il ne rentrait plus dîner ; du travail, il se rendait soit à la caserne soit au Tap, où il avalait du bœuf séché et des chips. Il déboulait après vingt-deux heures, saoul et de mauvais poil. Il pinçait les fesses de Lydia, lui recommandait de cesser de se goinfrer. Il n'avait pas tardé à l'appeler la Goinfre. D'abord chez eux, ensuite devant sa famille. Le père d'Earl trouvait ça drôle. *Cuirasse-toi, ma fille*, l'avait-il sommée au réveillon de Noël la première année de leur mariage. *Tu le connais*. Après quoi étaient venus les soirs où, défoncé — au début une fois toutes les six ou huit semaines puis tous les week-ends —, il la réveillait et disait des insanités. Qu'elle réagisse ou pas, se redresse sur le lit ou se pelotonne au creux de son oreiller feignant le sommeil, rien n'y faisait. Il lui flanquait un coup violent soit sur la tempe, soit sur le corps. Un seul d'ordinaire, deux au maximum.

Quelquefois il l'attrapait par les épaules et la secouait violemment. La pièce étant plongée dans l'obscurité la plupart du temps, elle ne le voyait pas. S'il allumait, ce qui se produisait rarement, ou si la lune éclairait la chambre, elle distinguait un visage tellement torturé et distant qu'il paraissait comme possédé, une espèce de zombi démoniaque. Elle avait alors compris que seul un autre démon pourrait le chasser ; aussi, dès qu'elle avait trouvé ce qui était susceptible d'inciter Earl et probablement le reste de la ville à la rejeter, n'avait-elle pas hésité. Que leur démon soit son fils, c'était l'abominable conséquence mais elle estimait ne pas avoir eu le choix. Les autres ne partageaient pas cet avis. Notamment sa mère ou Connie Morey, morte depuis des lustres et dont le numéro est toujours — telle une menace surgie des enfers — gravé dans le bois à côté du téléphone de Lydia.

Elle a beau avoir baissé le plus possible le volume, elle sursaute à la moindre sonnerie. Et ce depuis le matin du coup de fil de Betty Chandler. *Voilà, il l'a fait, Lydia*, avait-elle lâché, d'un ton sec, glacial, distant, comme si elle annonçait que l'équipe de foot américain du lycée n'était pas en veine. *Il faut que tu viennes tout de suite chez June Reid*, avait-elle ajouté avant de raccrocher. Betty Chandler et Lydia avaient grandi ensemble : même jardin d'enfants, même école primaire, même lycée. À douze ans, les meilleures amies du monde — le temps d'un été et d'un automne —, elles fabriquaient des barrettes avec des rubans roses et bleus qu'elles vendaient un dollar. Sauf que Lydia avait refusé de laisser le gros Chip, le frère aîné de Betty, l'embrasser à la boum de quatrième ; du coup, il avait claironné qu'elle avait accepté de lui tailler une pipe et, s'en prenant à Lydia, Betty avait fait circuler le bruit qu'elle était une fille facile. Devenue son ennemie du jour au lendemain, sous un prétexte bien mince, Betty l'était restée plus de trente ans. Lorsque Earl avait fichu Lydia à la porte après la naissance de Luke, sa mère lui avait certifié avoir entendu Betty raconter qu'elle se prostituait de l'autre côté de la frontière de l'État, à Amenias, avec les ouvriers migrants de Morgan Farm, ceux qui débarquent tous les ans de Mexico ou des Caraïbes pour cueillir des pommes, et qu'elle était tombée enceinte comme ça. *C'est vrai ?* lui avait demandé sa mère. Si pénible que ce fût, Lydia ne lui en avait pas voulu. Ni à qui que ce soit. Dès qu'elle s'était rendu compte qu'elle était enceinte, elle avait compris qu'il suffirait que

l'enfant ait une couleur ne serait-ce que café au lait pour qu'on la traite de dévergondée. Elle n'avait réfuté aucun ragot, révélé la vérité à personne, même pas à Luke, qui, sitôt qu'il avait été assez grand, avait refusé d'avoir quoi que ce soit en commun avec elle, encore moins avec un père dont l'identité était restée secrète. Pour de bonnes raisons, a-t-elle longtemps estimé. Impératives en tout cas. Le bébé ne briserait qu'un seul mariage : le sien.

Malgré le nombre de fois où elle avait failli fourrer Luke dans la voiture et s'en aller, elle avait fini par s'habituer aux ricanements étouffés à la supérette, aux regards torves des femmes, aux coups d'œil lubriques des hommes. Une année s'était écoulée, deux, cinq, tant qu'elle en avait perdu le compte. Après Earl, les relations qu'elle avait eues avec d'autres hommes s'étaient pour l'essentiel résumées à des coucheries alcoolisées. Seul Rex, qui était apparu bien plus tard, était resté assez longtemps pour qu'un avenir semble possible. Sauf que les dégâts qu'il avait laissés dans son sillage avaient ôté toute envie à Lydia de croire qu'elle en avait un. Il n'était plus question d'aller le week-end dans des bars comme le Tap, plus question de fréquenter des hommes, plus question d'espérer que sa vie prendrait un cours différent.

Hormis son unique visite à Luke en prison dans les Adirondacks et son voyage de noces avec Earl à Atlantic City, Lydia n'était jamais sortie de Wells. *Il y a des arbres qui aiment la hache*, avait marmonné un vieil ivrogne un soir au Tap, lorsqu'elle y allait encore. Si elle avait trouvé sur le moment que ce n'était pas faux, elle avait changé d'avis en y repensant plus tard : c'était une question d'habitude, point barre. Cela revenait à être peu à peu entamé, un coup de hache après l'autre, jusqu'à ce qu'on devienne insensible. Comme rien ne peut plus arriver, ce qui reste s'émousse.

Le téléphone avait sonné très souvent après la mort de Luke : le funérarium, la compagnie d'assurances, la banque, la police. Il y avait eu aussi des appels de soutien, surtout de la part de gens qui faisaient partie de la vie de Luke, qui l'adoraient, qui travaillaient avec lui. Ceux qui avaient été en prison en même temps que lui. Des petites amies de sa jeunesse qu'elle n'avait pas rencontrées. Des types qui nageaient avec lui au lycée. D'anciens entraîneurs. Leurs voix lui parvenaient comme du bout d'un tunnel interminable. Leurs paroles lui faisaient l'effet d'être des échos, à tel point qu'elle écartait le

combiné jusqu'à ce qu'elle perçoive qu'ils étaient sur le point de raccrocher. Malgré le mal qu'elle se donnait pour être polie, c'était pénible d'entendre des inconnus parler de la vie de son fils, qu'elle connaissait à peine et dont elle commençait juste à faire partie.

Tous ceux pour qui elle travaillait l'avaient appelée. Les Moody, les Hammond, Peggy Riley, les Tuck, les Hill et les Massey, propriétaires d'un gîte à Salisbury où elle se rendait chaque jour en voiture pour changer les draps, les laver, récurer toilettes et baignoires. Même Tommy Ball, bien qu'elle ne l'ait pas vu depuis des lustres. Ils lui avaient présenté leurs condoléances, recommandé de prendre son temps et de les prévenir quand elle serait prête à revenir travailler. Elle n'a rappelé personne. En revanche, elle a pris tout son temps, ainsi qu'elle se l'est répété plus d'une fois. Depuis l'âge de treize ans jusqu'au matin du coup de fil de Betty Chandler, Lydia n'avait pour ainsi dire pas cessé de bosser. Dès lors, elle a décidé que c'était terminé. Avec ses économies, elle pensait avoir de quoi vivre un an, voire plus ; en cas de besoin, elle paierait ses frais de nourriture avec ses deux cartes de crédit sans dépasser le plafond. Elle conduisait très rarement puisqu'elle n'allait plus travailler, de sorte que l'essence n'était plus une dépense conséquente. Le gaz et l'électricité étaient compris dans son loyer, qui ne s'élevait qu'à quatre cents dollars par mois, et ses factures de téléphone et de télé étaient dérisoires.

Il s'est avéré que Luke avait contracté une assurance vie dont, si inexplicable que cela paraisse, Lydia était la bénéficiaire. Il avait aussi rédigé un testament, le genre qu'on télécharge sur Internet et qu'on fait certifier conforme. Il légua à Lydia tout ce qu'il possédait — ses économies, son entreprise paysagiste, ses affaires, brûlées, puisqu'il habitait chez June. Entre l'assurance, les économies et la somme de vingt mille dollars payée par les frères Waller pour l'entreprise — deux camions, quelques brouettes, une pelleuse et plein d'outils —, elle pouvait tenir longtemps sans travailler en vivant comme elle le faisait. Elle avait toujours rêvé du jour où elle ne serait plus obligée de se baisser, de frotter, de porter ou d'astiquer pour les autres. Et c'était arrivé. Encore un démon à la place d'un autre.

June ne s'est pas manifestée une seule fois. Après une brève étreinte lors des obsèques de Luke, elle a quitté la ville sans que Lydia ait eu le temps de lui dire un mot. Ce qui n'a pas étonné Lydia, étant donné le comportement de June le matin du coup de téléphone de

Betty Chandler. Suivant à la lettre les consignes de Betty, Lydia avait laissé tomber le combiné et, en pantoufles et robe de chambre, parcouru en voiture les cinq kilomètres la séparant d'Indian Pond Road. June était accroupie devant la boîte aux lettres, pliée en deux, loin de la maison, en haut de la courte allée goudronnée et sinueuse. Lydia était sortie de sa voiture et s'était dirigée vers elle. Il y avait une foule de pompiers, d'officiers de police, d'ambulanciers et d'infirmiers de l'Aide d'urgence. À l'approche de Lydia, June avait détourné le visage comme pour éviter une flamme brûlante et, levant le bras, agité la main de la même façon que pour chasser un animal indésirable ou un mendiant. Si irréelle que fût la scène, cela faisait froid dans le dos d'être accueillie de la sorte par une femme qui, jusque-là, l'avait toujours traitée avec gentillesse. De ce matin-là, c'est ce geste qui s'est surtout gravé dans sa mémoire. Non le coup de téléphone cruel de Betty Chandler, ni les gyrophares rouges, ni l'armée d'intervenants abasourdis, ni le policier lui annonçant la mort de son fils. La main de June, qui la congédiait, était le premier signe que tout allait changer, avait déjà changé, et qu'elle était sur le point de découvrir comment. Les doigts continuent de danser devant ses yeux tel un drapeau noir qui, claquant au vent, commémorerait une fin. Au demeurant, Lydia ne la condamnait pas. Non seulement June avait perdu bien plus d'êtres chers que Lydia ce jour-là, pour peu que ce soit évaluable, mais elle avait assisté à l'événement. Ce qu'elle avait enduré et vu, quoi que ce fût, l'empêchait désormais de supporter la présence de Lydia.

Comme tant d'autres, June devait rendre Luke responsable, supposait Lydia. En vérité, elle n'avait aucune certitude. En revanche, ce qu'elle savait, c'est qu'en plus de la douleur intolérable d'avoir perdu Luke, une souffrance récurrente la taraudait : June lui manquait — bizarre, qu'une femme lui manque, d'autant qu'elle n'avait jamais cru pouvoir l'approcher, ni s'attacher à elle, encore moins l'aimer. Or elle l'aimait toujours. June lui avait rendu son fils. Lorsque June avait rencontré Luke, Lydia ne parlait plus à son fils depuis plus de huit ans. Pas un mot depuis l'après-midi au rayon des produits surgelés de la supérette. Un an. Huit ans. Puis June.

Elle était apparue sur le pas de la porte de Lydia. Personne ne lui ayant ouvert après qu'elle avait frappé, elle avait attendu sur la véranda. À son retour dans l'après-midi, Lydia avait aperçu une femme d'environ son âge, voire plus, copie conforme de toutes celles

qui l'employaient. Jean moulant délavé, tee-shirt en coton simple mais bien coupé, cheveux blonds striés d'argent, éclats de métal précieux aux poignets, aux oreilles et autour du cou. Lydia l'avait d'abord prise pour la propriétaire d'une résidence secondaire en quête d'une femme de ménage. Sitôt qu'elle s'était présentée comme la femme qui partageait la vie de Luke — *nous sommes ensemble* —, Lydia l'avait priée de partir. Elle savait qui était June Reid, où elle habitait, d'où elle venait. Un jour, elle avait même roulé devant la vieille maison en pierre d'Indian Pond Road, entre les vergers de pommiers et les champs menant à la propriété de l'Église de l'Unification¹. L'hiver, la maison entourée de pins et de caroubiers ressemblait à une carte de Noël. Lydia avait entendu les gens chez qui elle travaillait, qui connaissaient June Reid à New York, dire qu'elle s'était entichée d'un type du coin bien plus jeune. Après quoi, Bess Tuck, une de ses patronnes du week-end, lui avait demandé de but en blanc si elle savait avec qui sortait son fils. Non, avait répondu Lydia. Une femme qui avait dîné *ici même*, avait insisté Bess, comme s'il s'agissait d'une coïncidence à la fois extraordinaire et improbable.

Lydia savait qui était June Reid, mais elle ne l'avait jamais vue. Voilà qu'elle était là. Malgré le nombre de fois où elle s'était demandé comment allait Luke, ce qu'il faisait et avec qui, elle avait compris sur-le-champ qu'elle ne supporterait pas que cette femme lui parle de son fils. Comme si elle avait pris sa place ou réussi là où elle avait échoué. Même si l'amour qui les liait ne ressemblait en rien à celui d'une mère et de son fils, Lydia refusait qu'une femme, dont les motifs pour être avec un homme si jeune ne pouvaient être louables, remue le couteau dans la plaie. *Partez*, lui avait-elle ordonné, tout en bataillant avec sa clé pour ouvrir la porte de son appartement. *J'ignore qui vous êtes et je n'ai aucune envie de le savoir. Fichez le camp.*

June est revenue quelques semaines plus tard et Lydia s'est de nouveau précipitée à l'intérieur. La fois suivante, cependant, au lieu de se réfugier dans son appartement ou de lui dire de s'en aller, Lydia est restée sur la véranda et l'a écoutée. Bien que le souvenir la gêne, la détermination de cette femme à passer du temps avec elle la flattait. Au bout d'un moment, Lydia a prié June d'entrer. Celle-ci a accepté et continué de parler. Après quoi, elle a rendu plusieurs visites à Lydia. Et Luke a fini par l'accompagner. Les premières fois, il a à peine ouvert la bouche, tandis que, terrifiée de commettre un impair qui le

ferait sortir comme un ouragan, Lydia gardait le silence. June taquinait Luke à propos des gamins qu'il embauchait — *des pervers, des pickpockets, des camés*, psalmodiait-elle —, et il réagissait systématiquement. Dès qu'il se fâchait, elle lui donnait des petits coups dans le ventre ou sous les bras, ce qui avait le don de le faire fondre, malgré lui. Au cours de ces premières entrevues, le silence n'était rompu que par le badinage de June et, bien que ce soit dur de voir Luke à l'aise avec une femme de son âge, Lydia lui en était reconnaissante. Peu à peu, au fil des visites, il s'est mis à parler boulot, allant jusqu'à l'interroger sur les gens chez qui elle faisait le ménage. Enfin, un matin, Lydia n'était pas encore partie, il s'est pointé seul. Assis sur la dernière marche de l'escalier de la véranda, ils ont regardé deux adolescents gratter la peinture d'une maison de Lower Main Street. Au bout d'un moment, Lydia s'est tournée vers lui et, prudemment, elle a posé une main sur son épaule. Elle a pris la parole : *Luke, je...* mais il l'a interrompue, prononçant ses phrases sur un débit précipité, comme s'il les avait répétées. *On va y arriver... Je ne veux même pas en parler parce que rien de ce que tu diras ne pourra changer quoi que ce soit. Je ne veux pas que tu essaies. Je ne comprendrai jamais. Je n'en ai pas envie. On va tout de même y arriver.* Sans lui laisser le temps de répondre, il l'a serrée dans ses bras — une brève étreinte, la première depuis des années —, son cou sur le visage de Lydia, qui a senti son odeur, sa peau, soudain si proches. Il s'est levé. Alors qu'il pivotait pour se diriger vers son camion, il a trébuché et failli tomber. *Je ne dois...* a-t-il commencé, en se redressant avant de poursuivre après une fraction de seconde, un sourire radieux aux lèvres, les yeux pétillants... *plus boire le matin.* C'était moins d'un an avant sa mort. Le désert, une oasis, de nouveau le désert.

Après les premières semaines suivant l'accident, Lydia n'a plus répondu au téléphone. Tantôt elle sortait de l'appartement pour l'éviter, se rendait à pied jusqu'à la place et revenait, tantôt elle le laissait sonner. Elle augmentait le volume de la télévision pour couvrir le bruit ou, si on s'obstinait, se mettait sous la douche et allumait la radio fixée à la pomme. La sonnerie finissait par s'arrêter.

Au premier appel de Winton, elle a décroché. C'était le soir où elle avait fui les femmes du coffee-shop. Une fois chez elle, Lydia s'était assise à la table de la cuisine. La première flambée de colère suscitée par les ragots des femmes l'avait tellement affolée qu'elle avait dû

rentrer. Sauf que plus elle s'attardait dans la cuisine, plus elle se répétait ce qu'elle venait d'entendre, plus cette fureur, d'une violence incandescente, la submergeait. Un je-ne-sais-quoi chez ces femmes — ni plus superficielles ni plus cruelles que d'autres, sans doute moins que beaucoup —, un je-ne-sais-quoi dans leurs propos et la façon dont elles les avaient formulés avait généré en elle l'envie de faire mal. Sous l'effet de la rage et des épouvantables fantasmes qu'elle provoquait, Lydia tremblait dans la cuisine obscure. Elle était restée si longtemps prostrée qu'elle a bondi sur ses pieds quand le téléphone a sonné. Elle a sursauté malgré le volume au plus bas, et elle s'est précipitée pour décrocher. À l'autre bout du fil, la voix était celle d'un homme, jeune. Que ce ne soit personne qu'elle connaisse l'a soulagée. Il avait un accent anglais empreint d'une inflexion ou intonation qu'elle a eu du mal à situer. Il lui a demandé si elle était Lydia Morey. Dès qu'elle lui a répondu oui, il a enchaîné : *Mademoiselle Lydia Morey, vous avez gagné à la loterie.* De toute évidence, il s'agissait d'une arnaque stupide, a-t-elle compris. Prise toutefois au dépourvu, elle a lancé : *Je ne gagne jamais rien*, précisant qu'il s'était sûrement trompé puisqu'elle n'avait participé à aucune loterie. Comme s'il avait prévu sa réaction, il a ajouté : *On participe parfois à une loterie sans le savoir ; cela peut être automatique si on est abonné à un magazine, par exemple, ou membre de l'Association américaine des automobilistes.* Elle lui a certifié n'être ni abonnée au moindre magazine, ni membre de la moindre association. Il a éclaté de rire. Un rire tonitruant et chaleureux. Puis il a prononcé son nom, avec une extrême lenteur. *Mademoiselle. Lydia. Morey.* Juste son nom, celui-là même qui, martelé à voix haute au coffee-shop, avait provoqué sa fuite. En l'entendant, une onde de chaleur a parcouru sa poitrine. Il avait titillé un sens de l'humour qu'elle ignorait posséder encore et un semblant de sourire s'est esquissé sur ses lèvres. Sans lui laisser le temps de continuer, elle a raccroché.

1. Ou secte Moon, fondée par le révérend Sun Myung Moon en Corée en 1954.

JUNE

Il n'y a pas de lac. Elle roule depuis des heures sur cette piste jonchée de pierres et l'eau ne se profile pas, ni aucune voiture, ni aucun être humain, ni aucune preuve qu'elle a pris la bonne sortie après Missoula, ou la bonne direction à chaque bifurcation de cette piste. Elle est perdue, seule, ce qui n'a pas d'importance. Rien n'en a, se répète-t-elle pour la énième fois. Encore et encore, l'idée lui trotte dans la tête : son choix, quel qu'il soit, n'aura pas d'impact sur elle ou qui que ce soit. Auparavant, l'idée d'exister sans obligations, sans que ses actes aient de conséquence, l'aurait exaltée, sauf que l'expérience ne correspond en rien à ce qu'elle avait imaginé. C'est une moitié de vie, un purgatoire clivé où son corps et son esprit coexistent mais n'évoluent pas dans les mêmes sphères de la réalité. Tandis que ses yeux regardent ce qui est devant elle — la route, un arbre tombé —, son esprit sonde le passé, jauge chacun de ses choix, revit chaque échec, débusque ce qu'elle a négligé, pris pour un dû, n'a pas remarqué. Le présent s'imprime à peine. Les gens qu'elle voit ne sont pas les pompistes qui font le plein du Subaru, les automobilistes qui la dépassent sur l'autoroute, les employés qui lui rendent la monnaie quand elle achète des bouteilles d'eau et des cacahouètes dans des supérettes et des stations-service. À la place, Luke la supplie dans une cuisine réduite en cendres ; Lolly, à quatorze ans, hurle à tue-tête dans un restaurant de Tribeca ; Adam, sous le choc, la regarde, tenant la main d'une jeune fille ; Lydia s'approche d'elle ce matin-là avant de savoir ce qui est arrivé, puis le trouble et la souffrance s'affichent sur son visage lorsqu'elle la chasse d'un geste. Autant de souvenirs qu'elle ne cesse de faire défiler, examinant chaque mot qui s'est gravé dans son esprit, chaque erreur. Dès qu'elle en a terminé avec l'un, un autre surgit. C'est sans fin.

Annette, son amie d'enfance, lui revient soudain en mémoire.

Annette habitait Lake Forest à deux rues de chez elle, dans le même quartier. Le samedi soir, elles couchaient chez l'une ou chez l'autre, jouaient avec la collection de chevaux en porcelaine d'Annette, écoutaient des disques de Shaun Cassidy et des Jackson 5, dressaient des listes de lieux où elles auraient envie de vivre plus tard, les voitures qu'elles conduiraient, le genre d'hommes qu'elles épouseraient. June se rappelle avoir convaincu Annette de l'accompagner à un camp de vacances du New Hampshire l'été entre le CM2 et la sixième. Annette, une fille timide et réservée, n'était pas enthousiaste. Pour l'une et l'autre, ce serait la première fois qu'elles se sépareraient de leurs parents. Annette énuméra des tas de raisons pour lesquelles il fallait renoncer : les garçons du lycée qui seraient maîtres nageurs à la piscine du club, le futur spectacle de chevaux arabes à Chicago. June n'en continua pas moins à la tanner pendant les vacances de Noël, réussit même à persuader sa mère de téléphoner à celle d'Annette — une mère poule — pour lui expliquer qu'elle y était allée dans sa jeunesse. June a oublié pourquoi elle tenait tant à la présence d'Annette, en revanche elle se souvient parfaitement du trio de cousines de Beverly Hills qui, avec naturel et sans cérémonie, s'arrogea la première place dans la hiérarchie du camp dès le premier jour. Outre leurs prénoms fabuleux — Kyle, Blaire, Marin —, elles avaient toutes les trois les mêmes cheveux châtain clair, mi-longs et dégradés.

Le lendemain de leur arrivée, les Beverly, ainsi qu'on les appelait, demandèrent à June de changer de lit avec Beth, une fille boulotte, à la voix rauque, originaire de Philadelphie. La cabane qu'on leur avait attribuée se trouvait à quatre cabanes de celle de June et d'Annette. Non seulement Beth puait l'ail, expliquèrent les cousines, mais elle les matait quand elles se changeaient. June a les joues en feu lorsqu'elle se revoit enlever subrepticement sac de couchage et paquetage et les mettre dans la cabane des Beverly pendant qu'Annette déjeunait avec les autres dans la hutte de la cantine. Ce soir-là, l'une des monitrices apparut devant la nouvelle cabane de June, accompagnée d'Annette, et insista pour lui parler. Quand Beth l'avait informée de l'échange, elle ne l'avait pas crue. June se rappelle Annette entrant dans la cabane, l'air soulagé. Elle imagine les pensées qui devaient se bousculer dans sa tête à ce moment-là — June, sa meilleure amie, avec qui elle avait traversé la moitié de pays, qui la connaissait

comme sa poche et portait le bracelet en cordelette qu'elle lui avait offert pour son anniversaire deux ans auparavant, June allait tirer la situation au clair. June se rappelle ses efforts pour donner le change, feindre qu'il s'agissait d'une vétille et que ça n'avait aucune importance. Cependant, à mesure qu'elle s'empêtrait dans ses explications — la séparation lui avait paru une bonne idée car cela permettait de rencontrer d'autres gens —, Annette se figeait. Elle regardait June comme si c'était une parfaite étrangère. Son visage livide, inexpressif, ne reflétait pas la colère ou la souffrance, mais l'horreur. À cet instant, June s'était transformée en une inconnue pour Annette, qui secoua la tête comme si on lui avait jeté une pierre sur la nuque. Après quoi, elle se tourna vers la porte de la cabane et sortit tandis que les Beverly ricanaient sur leurs lits. Annette rentra chez elle le lendemain matin. Les deux filles de douze ans ne s'adressèrent plus jamais la parole. L'automne de cette année-là, le jour de la rentrée en sixième au collège de Lake Forest, Annette détourna les yeux.

Qu'était devenue sa gigantesque collection de chevaux en porcelaine ? Elle en prenait un soin maniaque, époussetait et astiquait leurs robes vernies, brossait leurs crinières et leurs queues, non sans délicatesse. Fille unique, Annette avait une salle de jeux tapissée d'étagères croulant sous ces figurines. Sa mère l'emmenait chez des antiquaires de Springfield, de Bloomington et de Chicago pour accroître sa collection. Annette possédait aussi un véritable cheval : un hongre marron foncé qu'elle appelait Tilly, en pension dans une écurie à Winnetka, où June n'avait jamais été invitée après la classe ou le samedi matin quand Annette montait. June n'a pas gardé un souvenir précis du père si ce n'est qu'il fumait la pipe, portait une cravate et était souvent absent.

Au terme de la quatrième, Annette et Tilly étaient partis dans un collège équestre en Virginie et June l'avait perdue de vue. Une vingtaine d'années plus tard, après son divorce et son déménagement à Londres, June déjeunait avec une cliente, l'épouse américaine d'un banquier britannique, et quand elle évoqua son enfance à Lake Forest, la femme lui demanda si elle avait connu une certaine Annette Porter. Elles avaient appartenu à la même association d'étudiantes à l'université Butler de l'Indiana. *Une fille géniale*, commenta la femme. Si pénible que ce soit d'entendre le nom d'Annette même après tant d'années, June fut soulagée d'apprendre qu'un groupe l'avait bien

accueillie et trouvée géniale.

Pour la première fois, elle s'interroge sur le sort de la mère d'Annette après le départ de sa fille. Elle imagine la pauvre femme en train d'épousseter, d'astiquer, de broser la crinière de chaque statuette à la place de sa fille, et de leur marmonner à l'oreille, de les dresser pour qu'elles s'élancent vers la petite traîtresse du voisinage qui leur rendait visite, qui avait attiré par la ruse Annette dans un camp de vacances, qui avait fini par avoir ce qu'elle méritait.

Des pans de bleu apparaissent entre les arbres et, l'espace d'un instant, June ne sait plus où elle est. Elle dessine une carte dans sa tête tout en ralentissant. Le Montana. Le parc national de Glacier. Le lac Bowman. Elle coupe le contact. Elle contemple le lac qui se profile par intermittence. Voilà qui lui rappelle Lolly. Si elle apercevait par la fenêtre de la maison du Connecticut une lumière dansante dans la nuit, c'était évidemment un ovni. Elle ne tenait pas en place tant qu'elles n'étaient pas sorties pour l'observer et, naturellement, c'était toujours une étoile qui clignotait au-dessus des arbres, derrière la maison. Lolly affirmait néanmoins avoir vu un prodige.

June descend de voiture, cherche un chemin. Bien que ce soit le début de l'après-midi au cœur de l'été, la pinède est d'une telle densité que le fond de l'air est frais sous les branches. Elle prend sa veste qu'elle jette sur ses épaules avant de s'éloigner. Des aiguilles de pin craquent doucement sous ses tennies, des oiseaux s'égosillent tandis qu'elle se dirige vers une clairière dominant une petite plage de galets. De là, elle embrasse le lac du regard : plus long que large, il dévie sur la gauche à son extrémité. Des pins incroyablement droits recouvrent les collines qui s'arrondissent à partir du rivage, derrière lesquelles se dressent d'immenses montagnes rocheuses. Le paysage évoque l'Écosse du Nord, quoique ces massifs soient plus jeunes, décide-t-elle. Moins érodés.

Le soleil enflamme la surface de l'eau agitée par le vent, l'effet est aveuglant. Seule la lumière existe pendant une fraction de seconde. June plisse les yeux, par réflexe, sinon elle capitule, attend l'anéantissement. Une défaillance d'une extrême fugacité. Un nuage caracole dans le ciel, redonnant couleur et forme aux arbres, aux collines, à la plage de galets. June reste à l'affût d'un nouveau flamboiement du soleil, ce qui ne tarde pas. Elle sent sa chaleur — il est énorme, parfait —, et frissonne lorsqu'il s'éloigne. Immobile, elle

guette le retour du néant radieux et se souvient de la douche d'un motel de Gary, en Indiana, quatre ou cinq jours auparavant, où sous la violence de la pression de l'eau qui lui martelait la nuque et la tête, elle avait vu trente-six chandelles. Elle n'avait bougé que lorsque l'eau était devenue froide. Dans la foulée, June pense au matin où, la frontière du Dakota du Nord à peine franchie, quelques jours plus tôt, le bruit des moteurs de cars scolaires tournant au ralenti et des cris l'avaient sortie du sommeil. Encore à moitié endormie, ankylosée par la nuit qu'elle venait de passer sur le siège avant, elle avait cligné des yeux tandis que défilaient des enfants en tee-shirt et en short, chargés de sacs à dos et de boîtes de sandwiches. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait. Elle avait regardé le bâtiment en brique claire, les cars, le drapeau américain flottant sur un mât blanc. Rien de familier. Aucun souvenir. Au lieu d'en être effrayée ou perturbée, elle éprouvait un vague soulagement sans comprendre pourquoi. Le charme avait été rompu dès qu'elle avait remarqué sa veste en lin roulée en boule entre le siège du conducteur et la portière. Le tissu froissé avait suffi à raviver ses souvenirs, jusqu'au plus récent, dont sa sortie de l'autoroute la veille au soir pour chercher un motel et sa décision de se garer dans ce parking tranquille, contigu à l'école.

Les nuages s'amoncellent, la surface de l'eau s'assombrit. Elle distingue mieux la forme du lac, long et rectangulaire. Il correspond exactement à la description de Lolly dans une carte postale. *Parfait*. Le qualificatif qu'elle avait employé. Elle avait trouvé un lieu parfait, le premier de son périple dans le pays après sa première année de fac, peut-être de sa vie. Elle était partie depuis un bon mois lorsque la carte était arrivée, la seule du voyage qu'elle enverrait à June. Des quatre missives de sa fille, June n'avait gardé que cette carte postale, rangée dans l'un de ses carnets d'adresses, et elle se rappelait très bien la photo du lac, le cachet de la poste de Kalispell, Montana, le laconisme abrupt de la fin, les phrases télégraphiques coincées entre le bord de la carte et l'adresse de Londres.

M. Un lieu parfait. Le premier jusqu'à présent. De retour à NY début août. À bientôt. L.

La neige qui couronnait les sommets sur la photo a fondu, sinon, ce sont les mêmes. Rien ne change ici, songe June, puis un article parcouru quelques années plus tôt sur le réchauffement climatique et la disparition progressive des glaciers du parc national de Glacier lui

revient à l'esprit. Contemplant le lac et les montagnes, June se demande à quelle époque s'est formé le glacier qui a créé cet endroit, et combien de temps il a duré. En subsistait-il une trace lorsque Lolly était là ?

Lolly avait dix-huit ans quand elle avait découvert ce lac. Une fille de dix-huit ans, en colère, libre depuis peu. Elle avait vécu avec son père à New York les trois dernières années de lycée. Son choix de rester avec lui, jamais remis en question ni contesté, avait néanmoins coupé le souffle de June le jour où Adam, non Lolly, le lui avait annoncé. L'idée ne l'avait jamais effleurée qu'il en serait ainsi. Lorsqu'elle en parla à sa fille le lendemain, celle-ci lui expliqua que tout comme June avait pris la décision de les quitter, elle avait pris la sienne. La première année après le divorce, ils fêtèrent Noël dans la maison du Connecticut mais les retrouvailles furent brusquement interrompues par le départ précipité d'Adam pour New York après que Lolly eut ouvert ses cadeaux. Il n'y avait eu ni disputes, ni explosion spectaculaire, juste la nervosité d'Adam et l'hostilité mutique de Lolly. Elle supplia son père de la ramener en ville, mais il insista pour qu'elle reste, sa mère ne serait aux États-Unis que deux semaines et elles devaient passer du temps ensemble. Lolly se retrancha dans sa chambre. Elles passèrent la fin du séjour en silence, chacune à un étage différent. Refusant de partager les repas avec sa mère, Lolly avalait des bols de muesli et buvait des tasses de café à la chaîne en haut. Le Noël suivant, June ne rentra pas de Londres, et les années où Lolly étudiait à Vassar, elle s'entendit avec Adam pour alterner entre le réveillon et le jour de Noël.

Lolly ne vint jamais à Londres. En l'espace de cinq ans, elle ne vit pas la galerie que June y avait ouverte. Ni la petite maison — une ancienne remise à carrosses d'Islington — où elle habitait. Lolly n'accepta jamais les invitations de June à la rejoindre à Londres pour voyager en Europe, en Écosse ou en Irlande. Au bout de sept ou huit coups de fil sans réponse, Lolly téléphonait afin d'éviter une crise ou de prêter le flanc à une discussion sérieuse. Elle écrivait très peu de mails avant l'apparition des SMS et, même alors, ses messages expliquaient ses silences ou en annonçaient d'autres. *Appellerai ce week-end. Débordée. Impossible d'être à NY semaine prochaine quand tu y seras. Pardon.* Lolly demandait très souvent pardon.

Le soleil réapparaît. De nouveau, le lac brasille. Les oiseaux ont

cessé de s'égosiller. June entend la voix de Lolly couvrir les bruits d'un restaurant le soir où Adam et elle la mettaient au courant de la situation. June venait d'expliquer calmement qu'ils resteraient amis malgré le divorce et qu'elle allait ouvrir une galerie à Londres pour son patron. Lolly pouvait l'accompagner ou rester à New York pour terminer le lycée. *Menteuse ! s'écria Lolly de l'autre côté de la table du restaurant de Church Street où ils dînaient presque tous les dimanches soir au retour du Connecticut. Le silence tomba dans l'établissement. Tu nous as menti ! De bout en bout ! Toi qui as promis d'être une mère et une épouse, tu choisis de n'être ni l'une ni l'autre.* Lolly la fusilla du regard avant de se ruer aux toilettes. June revoit la table entre elles, Adam à son côté, muet, les yeux secs de Lolly, scrutant désespérément le visage de sa mère en quête d'une expression familière, du moindre signe qu'elle reconnaîtrait. Ces yeux, June les connaît. Ceux d'Annette, de Luke, de Lydia. Autant de personnes qui ont vu une inconnue la dernière fois qu'elles l'ont regardée.

June ne s'était pas disputée avec Adam pour obtenir la garde de leur fille. Elle n'avait pas révélé à Lolly qu'on avait accusé Adam de harcèlement sexuel à l'université de New York, ni le règlement à l'amiable qu'ils avaient dû accepter, qui leur avait coûté leurs économies et la moitié de l'héritage légué par son père quand elle avait vingt ans. June ne s'était accrochée qu'à une chose : la maison du Connecticut qu'Adam et elle avaient terminé de payer l'année précédente. Ce revers financier imprévu, s'était persuadée June à l'époque, l'avait poussée à rechercher des ventes de plus en plus élevées à la galerie, donc des artistes plus lucratifs, ce qui l'avait obligée à voyager dans le monde entier. À présent, elle comprend que c'était faute de pouvoir faire face aux errements d'Adam. Elle se doutait qu'il n'y avait pas de fumée sans feu même si elle ne demandait qu'à le croire quand il affirmait que l'étudiante qui avait porté plainte était déséquilibrée. Lolly étant encore petite, June avait pris le parti d'Adam. Ainsi, Lolly ne serait jamais au courant — ce qui fut le cas. À moins que si, et qu'elle l'ait gardé pour elle. Et June se demande si tous ces secrets expliquaient pourquoi, des années plus tard, elle avait de nouveau protégé Adam. Était-ce devenu une seconde nature ? Lolly ne sut jamais rien non plus du coup de fil que June avait reçu de son amie Peg, qui, en même temps qu'elle lui parlait, regardait Adam tenir la main d'une jeune fille dans un

restaurant de Long Island City. *Ne te montre pas*, avait dit June à Peg, avant de griffonner l'adresse, de foncer hors de la galerie et dans la 57^e Rue pour appeler un taxi.

Le restaurant se trouvait sur le toit d'un vieil immeuble de Jackson Avenue, près du MoMA PS1¹. Tandis qu'elle entrait dans le monte-charge, June tenta d'imaginer comment Adam avait atterri ici. Ce terrain de chasse de jeunes hipsters et musiciens devait être une autre planète pour lui. Une zone frontalière destinée aux créateurs et aux fauchés mais, surtout, un endroit où personne ne le connaissait, où on ne le choperait jamais. June repéra Adam sur-le-champ et fut soulagée que Peg ne se soit pas trompée. Enfin, le doute qu'elle nourrissait depuis des lustres était dissipé. Enfin, il allait être pris en flagrant délit — ce qui ne laissait aucune marge à l'explication ou à l'ambiguïté. Avant de se diriger vers la table, June eut la vision des mois à venir. Un divorce à ses conditions, la possibilité d'accepter la proposition de longue date de Patrick, son patron, d'ouvrir une galerie à Londres, ce qu'elle ne s'était pas permis d'envisager jusqu'à présent. June observa Adam, qui scrutait la jeune fille en train de tapoter sur son PalmPilot avec sa main libre, et le vit pour la première fois tel qu'en lui-même. Non dans le rôle du personnage qu'il composait au nom de l'harmonie familiale. Dans cet entourage composé de chemises en flanelle, tatouages et barbes fournies, il faisait vieux, penché vers cette fille distraite, à peine plus âgée que la leur. Son mari. L'homme qu'elle avait aimé, avec qui elle avait eu envie de construire sa vie. L'homme qu'elle aimait toujours, malgré les années de rancœur. Ce qu'elle distinguait lui promettait la liberté, comprit-elle, à mesure qu'elle s'approchait. La fille au visage large et aux cheveux noirs ; les doigts d'Adam lui caressant l'intérieur du poignet ; la table jonchée de miettes de pain de maïs.

Ce jour-là, June avait eu la perception de son avenir mais elle avait oublié Lolly. Elle n'avait pas suffisamment réfléchi à la prochaine étape. Ni résisté aux supplications d'Adam l'implorant de ne pas révéler sa liaison à leur fille, ni compris à quel point ce non-dit déterminerait la nature de sa relation avec Lolly. June s'était trop hâtée — de se diriger vers la table, d'aller au tribunal, de tomber d'accord avec Adam, de partir à Londres. Si elle avait la possibilité de revenir sur ses pas après le coup de téléphone de Peg et sur chaque décision ultérieure, elle ne serait pas sur la berge d'un lac en pleine

cambrousse. Et ils seraient tous en vie.

June recule un peu et s'adosse au pin le plus proche. Autour du tronc, des plaques d'une mousse épaisse sont disséminées sur le sol à la manière de coussins. Elle tente d'imaginer Lolly cinq ans plus tôt. S'était-elle tenue ici même ? S'était-elle arrêtée dès qu'elle avait aperçu l'eau et avancée jusqu'à cette clairière ? S'était-elle reposée sur la mousse ? Avait-elle contemplé le lac et vu sa mère comme celle-ci la voyait ? Le pardon avait-il commencé à germer en elle ici même ? Si elle vivait encore, pourrait-elle lui pardonner ?

June s'assoit sur la mousse humide et ramène ses genoux contre son buste. Elle ne trouvera pas la paix ici. Elle se souvient de la matinée de l'avant-veille dans le Dakota du Nord, quand elle a décidé de chercher cet endroit. Lac Bowman. Deux mots qui s'étaient imposés tandis qu'elle regardait les élèves, sans doute d'un cours d'été, traverser bruyamment, à la queue leu leu, le parking en direction de l'école. *Lac Bowman, parc national de Glacier, Montana*. Les majuscules au bas de la carte postale nommant le lieu défilèrent de nouveau dans son esprit ; lorsque les cars, une fois les portières refermées, roulèrent lentement vers la route, elle vit le lac virginal, dont la surface miroitante reflétait un ciel sans nuages. Elle se rappela l'écriture soignée de Lolly au verso de la carte et, se répétant les phrases courtes, elle comprit où elle devait aller. Un lieu que sa fille avait trouvé parfait.

1. L'un des plus anciens musées consacrés à l'art contemporain, situé dans le Queens.

REBECCA

Sa voiture reste là. Un break Subaru assez récent avec des plaques du Connecticut. Noir. Comme tous les véhicules là-bas, autant que je m'en souviene. Si nous tenions à découvrir son identité, j' imagine qu'il suffirait de nous renseigner auprès du service d'immatriculation, mais ce serait déloyal, surtout qu'à un degré ou à un autre nous avons le sentiment — Kelly, Cissy et moi — qu'elle s'est placée sous notre protection même si elle nous adresse à peine la parole. Pour la défendre de quoi ou de qui, je l'ignore. De quelque chose. Si bien que chercher à identifier les plaques — comment s'y prend-on ? je n'en ai aucune idée — ou fouiner dans sa vie me semblerait rompre le pacte que nous avons conclu lorsque nous avons accepté qu'elle garde l'anonymat. Si nous avions eu un problème à ce moment-là, nous aurions pu refuser de lui donner une chambre. Comme nous avons décidé de ne pas le faire, nous n'avons qu'à la laisser tranquille. Qui qu'elle soit.

À Noël, un des frères de Kelly est venu de Seattle avec sa femme et ses fils. Nous avons ouvert les cadeaux le matin et préparé un bon dîner. Kelly a glissé un petit mot sous la porte de la chambre 6 pour l'inviter à se joindre à notre repas, à seize heures. Elle n'a pas répondu. Elle ne s'est pas présentée. Non que nous ayons compté sur elle. Cissy a laissé une boîte de ses biscuits nappés de chocolat et de caramel, en plus du gâteau aux bananes et myrtilles qu'elle avait fait pour nous. *Au moins, elle va manger des fruits*, a plaisanté Kelly, malgré l'air soucieux qu'elle arborait pour la première fois.

Moi, je m'inquiète depuis le jour de son arrivée. Sa façon de se traîner quand elle marchait, son épuisement, sa faible tolérance à l'échange, ses yeux qui, s'ils étaient ouverts, n'en étaient pas moins clos. Un regard que je reconnaissais. *Et si elle mourait ici ? Que se passera-t-il ?* ai-je demandé à Kelly après le Nouvel An. *Dans ce cas, elle*

est venue ici pour rendre l'âme et nous ne pouvons rien faire, ce n'est pas de notre ressort, a-t-elle répondu, terre à terre comme à l'ordinaire. *Et si elle mourait et qu'on découvrirait que nous l'avons acceptée sans qu'elle montre une carte d'identité ou de crédit, ça ne va pas nous attirer des ennuis ? Il n'y a pas de loi là-dessus ?* Kelly m'a lancé ce regard me donnant l'impression d'être une mioche ridicule qui a demandé la permission de se coucher une heure plus tard qu'à l'accoutumée. Le même que lorsque j'avais émis l'idée de quitter Seattle pour nous installer ici. Elle m'avait regardée de la sorte jusqu'au moment où elle avait fini par changer d'avis. Si ancrée que Kelly soit dans ses habitudes — debout à six heures quinze tous les matins, café noir et un œuf à la coque engloutis avec le journal vers sept heures, pantalon en velours Levi's, chemise en flanelle L.L. Bean et rien, absolument rien d'autre —, elle est également courageuse. Si elle a une bonne raison de changer de cap, elle n'y manquera pas. En l'occurrence, j'ai été la bonne raison.

Je voulais quitter Seattle à cause de Penny. Mon amie la plus proche que je connaissais depuis l'enfance. Nous avions grandi tout près l'une de l'autre à Worcester, Massachusetts, dans de grandes familles catholiques, et fréquenté l'université du Massachusetts après le lycée. Nous n'avions pas eu d'aventures car, à l'époque, nous ne pouvions pas avouer notre homosexualité, à nous-mêmes comme à l'autre, au lycée, à la fac, ou après pendant un certain temps. N'oubliez pas que c'était les années soixante-dix, début quatre-vingt, et, même si ce n'est pas si loin, cela fait l'effet d'un millénaire pour les homosexuels. Surtout à Worcester, Massachusetts, et surtout dans notre environnement, cent pour cent catholique, cent pour cent hétéro, du moins en apparence. Nos diplômes universitaires en poche, nous étions parties à New York. Penny avait envie de travailler dans la pub. Retourner à Worcester était exclu pour l'une comme pour l'autre. J'avais beau avoir choisi Boston depuis toujours, Penny savait être convaincante si nécessaire : ce fut donc New York. Nous avons d'abord habité l'Upper East Side, comparable par bien des côtés, plutôt négatifs, aux endroits où nous avons vécu. Il y avait essentiellement des familles, des couples hétéros, des étudiants fêtards qui vivaient en colocation. Cela a pris du temps, mais on a trouvé notre chemin vers d'autres quartiers de la ville, où on a fini par rencontrer des femmes telles que nous. Sauf qu'on était sacrément lentes du ciboulot ! Moi,

du moins. Sitôt dans ce quartier, Penny s'est adaptée à merveille ; en l'espace de quelques mois, elle avait une copine, un boulot de barmaid au Henrietta Hudson et faisait partie de l'équipe de softball. Pour ma part, les bars où on buvait sec, où la drogue circulait ne me plaisaient pas tant que ça. Les filles étaient déchaînées. La plupart, comme nous, venaient d'ailleurs et avaient un lourd passé de solitude et de rage refoulée. À peine dans la grande ville, fortes d'appartenir à une communauté, elles se défoulaient et c'était souvent moche. Penny a disjoncté elle aussi. Après son installation avec sa copine, une fille plus jeune qui s'appelait Chloe, on s'éloigna l'une de l'autre. J'étais réceptionniste au Lowell Hotel, 63^e Rue Est, un joyau art déco. Nombre de ses chambres sont en fait des suites que les clients occupent toute l'année ou quand ils sont en ville pour faire des courses, des affaires ou se rendre au spectacle. J'adorais l'ordre régnant dans l'établissement, les fleurs fraîches, les uniformes impeccables, l'histoire. On avait le sentiment que rien de mal ne pouvait arriver. J'eus deux promotions la première année et, à vingt-six ans, j'étais directrice adjointe. Rien n'avait jamais aussi bien marché pour moi — ni dans mon enfance, ni à l'école, ni en famille, ni dans le milieu gay à New York. Partout j'étais le vilain petit canard. En revanche, j'étais à ma place au Lowell. Je savais où j'étais utile et où je ne l'étais pas, aussi y passais-je le plus clair de mon temps, en dehors des heures de travail. Dans l'intervalle, Penny servait au bar, picolait, renonçait à ses rêves de bosser dans la pub. Au début de notre séjour à New York, elle avait passé quelques entretiens, envoyé des C.V. mais, lorsqu'elle s'était mise avec Chloe, tout s'était arrêté. Chloe, qui avait grandi à Brooklyn entre des parents hippies, affichait son homosexualité depuis le lycée. Elle avait dix-neuf ans au moment de sa rencontre avec Penny et avait déjà abandonné ses études à Barnard.

Mes yeux ne se sont dessillés qu'à la première overdose d'héroïne de Penny. Même si cela faisait plus d'un mois que nous ne nous étions pas vues, je restais la personne à contacter en cas d'urgence. Au bout de deux jours d'absence, on m'a téléphoné du bar. Je finis par retrouver Chloe, qui tenta de couvrir Penny, bredouillant qu'elle était au lit avec la grippe. Il fallut que je déboule dans leur appartement du Lower East Side et tambourine à la porte pour qu'elle me dise la vérité. Penny était hospitalisée dans le service psychiatrique de

Bellevue, où on l'avait transférée après l'avoir désintoxiquée aux urgences. L'hôpital ne la laisserait pas sortir avant au moins quelques jours. Plus tard dans la soirée, Chloe m'a annoncé qu'elle voulait que Penny s'en aille : elle ne savait plus à quel saint se vouer, Penny était épouvantable ; elle se fichait d'avoir été celle qui avait initié Penny à l'héroïne. Nous avons emballé les affaires de Penny et les avons transportées dans mon studio de Murray Hill. Chloe me demanda de remettre à Penny une lettre — de rupture, je suppose, vu que je ne l'ai pas lue. Ce qu'elle avait écrit suffit à convaincre Penny de ne pas essayer de lui faire changer d'avis.

Penny a vécu avec moi la fin de cette année-là. Il y eut deux autres overdoses, des centaines de dollars volés dans mon portefeuille et une tentative de suicide avant qu'elle accepte enfin de faire une cure de désintoxication dans un centre que j'avais trouvé aux environs de Seattle. Je l'ai accompagnée en avion et suis restée avec elle les premiers jours. Ensuite, je suis rentrée travailler à New York. Penny a passé huit mois dans ce centre puis un an et demi dans un foyer de postcure avec d'autres femmes en voie de guérison. J'étais allée la voir à Seattle une douzaine de fois. La famille de Penny, comme la mienne, ne voulait plus avoir aucun rapport avec elle depuis son coming out, à Noël, après notre première année à New York. Rien d'original dans nos histoires, à ceci près que nous avions toutes les deux décidé de révéler notre homosexualité à nos parents le même soir, à dix-huit heures, au dîner. En ce qui me concerne, mon père s'était levé de table et ma mère avait pleuré dans sa serviette. Quant à Penny, on l'avait priée de sortir de la maison et de ne pas y remettre les pieds avant qu'elle *se soit ressaisie*, pour reprendre la formule de son père. Elle avait frappé à ma porte, dormi dans un sac de couchage sur le sol de ma chambre ; le lendemain matin, nous étions rentrées à New York par le premier vol. Ma mère a fini par se raviser, uniquement après la mort de mon père cependant, à condition que je ne lui en rebatte pas les oreilles et ne lui parle pas de mes copines. Il était hors de question de les rencontrer — de toute façon, il n'y en a eu qu'une. Aussi, bien qu'elle ait fait de son mieux, ne nous connaissions-nous presque plus à sa mort.

Après ce Noël, Penny et moi ne pouvions plus compter que sur nous-mêmes. Outre mon boulot au Lowell et mes collègues, je n'avais que Penny dans ma vie. Tous mes week-ends de libres, toutes mes

vacances, je prenais l'avion pour aller la voir à Seattle. C'est au cours d'un de ces voyages que j'ai rencontré Kelly, directrice du Holiday Inn situé à proximité du foyer de postcure de Penny. Un soir, après un vol interminable depuis New York, elle m'a fait remplir la fiche d'hôtel. Malgré sa nervosité évidente, elle était professionnelle jusqu'au bout des ongles. Plus tard, j'ai découvert qu'elle officiait comme réceptionniste parce qu'un de ses employés venait de se faire porter pâle ; du coup, elle avait raté le match de basket de son neveu. En pantalon de velours gris et blazer vert du Holiday Inn, elle fronçait le nez comme toujours lorsqu'elle est de mauvais poil. Je me souviens que je l'ai longtemps regardée : la tête baissée, ses cheveux roux retenus en une queue-de-cheval d'où s'échappaient des mèches rebelles qui lui nimbaient le visage comme des fils d'or, elle enregistrait mon règlement par carte de crédit sans cesser de marmonner dans sa barbe. En fin de compte, elle a levé la tête et j'ai vu ses yeux pour la première fois — verts et pailletés, ils scintillaient à la manière d'un arbre de Noël dans son visage criblé de taches de son. Je ne sais comment quelqu'un dans mon genre, qui n'avait jamais eu de petite amie, a été capable de reconnaître l'amour. Ce fut pourtant le cas. J'avais eu quelques aventures à New York, mais les femmes m'effrayaient : trop effrontées, trop viriles, à moins qu'elles ne boivent trop. Par-dessus le marché, les gens n'étaient pas aussi directs que maintenant de sorte que, la plupart du temps, je n'étais pas sûre que la femme qui m'attirait fût gay. Je n'étais pas agressive, de celles qui passent à l'offensive ou donnent leur numéro de téléphone. Alors je travaillais de longues heures et avais d'interminables conversations téléphoniques avec Penny pendant mon temps libre, l'écoutant décrire les réunions où elle se rendait et les femmes abstinentes dont elle partageait l'existence. Et j'allais la voir. Cela a continué deux ans, jusqu'à ce fameux soir au Holiday Inn. Les yeux scintillants comme des arbres de Noël ont changé ma vie.

Trois nuits ? a-t-elle demandé, jetant un regard à ma réservation. Je ne crois pas avoir été capable de répondre par davantage qu'un hochement de tête. *Seriez-vous libre par hasard pour boire un verre ou manger un morceau un de ces soirs ?* Tout de go. Après un échange de deux mots, Kelly m'invitait à sortir. Dieu merci, la timidité ne l'étouffait pas. J'ai hoché derechef la tête. Le lendemain soir, elle m'a emmenée dans un steak house près du port ; le surlendemain, elle m'a

préparé un velouté d'asperges et une salade de poires, noix et avocats. La meilleure que j'aie goûtée. Si cinglé que cela paraisse, j'ai rédigé ma lettre de démission le troisième jour, à bord de l'avion. À vingt-huit ans, j'étais seule depuis longtemps. Les employés du Lowell, ceux de mon âge, se mettaient en couple, faisaient des projets, donnaient des fêtes, partaient en vacances, se fiançaient. J'en avais assez de la solitude. Deux mois plus tard, je me suis installée chez Kelly et j'ai trouvé un poste de directrice de nuit au Westin Hotel. Peu m'importait que l'établissement soit d'un niveau bien inférieur à celui du Lowell. Je vivais avec Kelly et près de Penny, qui était clean, logeait dans un foyer de postcure et vendait des espaces publicitaires dans un journal local. Le bonheur. Je n'éprouvais plus la douleur sourde et viscérale du sentiment de solitude qui m'avait taraudée toute ma vie — durant mon enfance à Worcester, mes études à Amherst, et à New York, notamment le week-end après le départ de Penny. Pour la première fois de ma vie, j'étais heureuse. Nous avions peu d'amis : Kelly avait ses frères et neveux, moi Penny. En dehors de ce cercle, nous aimions bien des tas de gens — collègues, voisins, relations —, mais nous restions le plus souvent toutes les deux. Nous ne jouions aucun rôle dans le milieu gay, c'était pour les jeunes, et nous ne l'étions plus. Notre petite tribu nous suffisait.

De temps à autre, Kelly et Penny se chamaillaient comme des sœurs et le repas se terminait brusquement. Énervée par une remarque de Kelly, d'ordre politique en général, Penny sortait en coup de vent. Cela dit, Kelly adorait Penny, elle était toujours la première à débarquer chez elle en cas de fuite d'eau ou si elle avait besoin d'un coup de main pour peindre une pièce. Quant à Penny, elle était toujours fourrée chez nous avec une copine ou une autre — aucune ne s'incrustait —, à regarder des films, faire la cuisine, se vanter des victoires de son équipe de softball, se plaindre de son travail. Elle n'avait pas un long chemin à parcourir puisqu'elle habitait au bout de notre rue, deux portes plus loin sur la droite. Kelly affirmait que si le vent soufflait dans la bonne direction, le frisbee qu'elle lancerait de notre perron atteindrait la maison de Penny.

Puis, coup du sort, deux gamins se sont faufilés par la fenêtre de Penny. Ils l'ont violée. Ils l'ont étranglée. Elle était seule, la fille avec qui elle sortait — elle les aimait jeunes — dormait dans sa résidence universitaire cette nuit-là. Il était tard, trois ou quatre heures du

matin, personne n'a entendu ses hurlements. Ce qu'elle a dû endurer, sa terreur me donnent encore des cauchemars. Pendant longtemps, je n'ai pas réussi à proférer quoi que ce soit d'autre que des onomatopées. Kelly non plus. Des mois durant, nous avons en quelque sorte coexisté dans un silence quasi absolu. Nous allions à nos boulots respectifs, rentrions à la maison, nous couchions après avoir avalé un morceau. Le monde avait muté et nous aussi. La famille de Penny n'est pas venue à son enterrement. Une de ses amies de New York, une fille que nous avions connue en fac, les collègues du journal où Penny était devenue rédactrice en chef adjointe, son équipe de softball et ses camarades d'abstinence y ont assisté. Et nous. Comme je n'étais bonne à rien, Kelly a pris la parole ainsi que la patronne de Penny. Après quoi, c'était terminé. Aucun mot n'est assez précis pour décrire l'immensité et la vacuité du monde lorsqu'on perd un être aussi important que Penny l'était pour moi. Le moindre effort paraît vain. J'ai tenu le coup pour les obsèques et les mois suivants. Au fil du temps, cependant, c'est devenu de plus en plus difficile de se lever le matin. Je téléphonais à l'hôtel en invoquant une maladie et finalement j'ai prévenu que je prenais un congé. Une semaine, deux, trois, si bien que le directeur de l'hôtel a appelé pour me convoquer à un entretien. Au téléphone, sans même prendre la peine d'aller le voir, je lui ai annoncé que je démissionnais. Après avoir prononcé ces deux mots, j'ai raccroché et enfoui de nouveau ma tête dans l'oreiller. Il a passé un coup de fil à Kelly à son travail, me devançant, pour lui raconter notre entretien. Il lui a dit qu'il comprenait l'épreuve que je traversais, que l'hôtel était disposé à m'accorder un congé et à m'aider de toutes les manières possibles, mais qu'il refusait ma démission. Kelly a foncé à la maison, balancé quelques pulls, chaussettes, articles de toilette dans un sac, m'a soulevée du lit — en pantalon de jogging et tee-shirt —, m'a portée jusqu'au siège passager de sa Honda CRX. *Changement de paysage*, s'est-elle bornée à commenter en démarrant, tant pour elle que pour moi, à mon sens. Elle s'est engagée sur la Route 101, a longé la côte vers le sud. À notre arrivée à Astoria, de l'autre côté de la frontière de l'Oregon, le soleil se couchait sur le Pacifique. Nous avons passé la nuit dans une petite auberge d'une ville sinistre — collines escarpées, constellées d'une façon invraisemblable de baraques délabrées, le tout orienté vers un quai fantomatique. Nous sommes parties dès le matin et avons emprunté de nouveau la 101 jusqu'à la

lisière de Grays Harbor. Au nord d'Aberdeen, le long de la 109, c'est une étendue de sable. Des petites maisons, quelques motels, une plage. Un ciel immense, je n'en avais jamais vu de semblable. Bien qu'il fût encore frais en ce mois de mai, on s'est arrêtées sur l'accotement et, franchissant les dunes, on s'est approchées de l'eau. Kelly m'a dit de me déchausser même si le sable était glacial. Le vent soufflait avec une telle violence que nous devions nous pencher pour avancer. Cette lutte pour ne pas basculer en arrière ou tomber était mon premier véritable effort depuis des mois. Sous mes pieds, le sol dur et froid, agréable à fouler, m'a rappelé que j'avais un corps doué de sensations. Après avoir marché près des vagues une vingtaine de minutes, nous avons aperçu le Moonstone. De la plage, il semblait abandonné. Plus on s'en approchait, toutefois, plus on distinguait des lumières et une femme de ménage traînant un aspirateur d'une chambre à l'autre. La peinture de l'établissement avait beau s'écailler, il avait beau être presque désert, sa situation au bord de la plage, sous le ciel bleu démesuré, devant le vaste Pacifique m'a frappée. Il était là, affreux et inamovible, le vent sableux fouettant les gouttières rouillées. J'ai pensé à Penny.

Ce soir-là, nous avons dormi dans la chambre 6, celle que Jane occupe désormais, longtemps avant le matelas moelleux. Ensuite — j'ai mis quelques semaines à convaincre Kelly —, nous avons vendu notre maison, démissionné de nos boulots, liquidé nos plans d'épargne retraite. Au cours de cette période, nous sommes revenues deux fois à Moclips et avons marchandé avec les Hillworth, qui, même s'ils cherchaient à se débarrasser de l'établissement depuis des lustres, avaient du mal à le faire. Nous avons fini par acheter le Moonstone, leur maison contiguë ainsi que les meubles éraflés et cassés. Kelly et moi, qui avions travaillé dans des hôtels durant toute notre vie d'adulte, en possédions désormais un qui avait autant besoin de nous que nous de lui. Les frères de Kelly nous trouvaient cinglées, mais ils savaient que nous faire changer d'avis une fois notre décision prise relevait de l'impossible.

Cela remonte à quatre ans. Depuis, pas un jour ne s'écoule sans que je pense à Penny. Je lui parle quand je me promène sur la plage, lui demande son opinion sur n'importe quel sujet. En l'occurrence à propos de Jane : devais-je m'inquiéter ? Je l'ai entendue dans le mugissement de l'océan me recommander la vigilance, mais m'intimer

de la laisser tranquille. Dès que, rebroussant chemin, je tombe sur le Moonstone, je me rappelle la première fois que je l'ai vu, le visage de Kelly me souriant dans les rafales de vent. Et nous dans le lit de la chambre tellement proche de la mer. Sitôt les lumières éteintes, pelotonnée sous les couvertures, j'avais remercié Dieu. Pour Kelly. Pour cette vie. Pour Penny, grâce à qui j'avais survécu à une enfance à Worcester, terminé mes études universitaires et qui m'avait convaincue d'emménager à New York. Par ailleurs, dans le noir, j'avais remercié directement Penny d'avoir été ma meilleure amie, d'avoir accepté de faire une cure dans le centre de désintoxication de Seattle, d'y être restée assez longtemps pour que j'aille au Holiday Inn. Imaginer les multiples possibilités au cas où ne fût-ce qu'un seul de ces faits se serait présenté autrement me donne des frissons. Si mes parents avaient déménagé dans un autre quartier de Worcester pendant mon enfance. Si Penny n'avait pas rencontré Chloe, ni essayé l'héroïne. Si j'avais choisi l'Econo Lodge ou le Days Inn ce soir-là à Seattle. Si j'étais partie de New York la veille ou le lendemain. Si l'employée de Kelly ne s'était pas fait porter pâle. Si la copine de Penny avait dormi chez celle-ci et non dans la résidence universitaire la nuit de l'agression des gamins. Si Penny avait verrouillé ses fenêtres. Je me souviens de m'être rapprochée le plus possible du dos de Kelly. D'avoir enfoui mon visage dans son tee-shirt jaune clair, en coton très fin, et de la tiédeur de sa peau que je sentais à travers. De mon sentiment d'être arrivée à bon port. Ici. Dans cet environnement. Dans l'espace entre nous. Grâce à ce tissu, à cette peau, à cette odeur, à cette femme.

Le plus clair de cette nuit-là, je n'ai pas fermé l'œil, taraudée par ces interrogations, le schéma qui semblait émerger lorsque j'analysais coïncidences et hasards, cherchais à déceler les signes éventuels et leur sens. Sauf que le moindre indice d'un dessein quelconque se désintégrait au souvenir du chaos et de la violence du monde, des génocides et catastrophes naturelles, de la douleur omniprésente. Je ne m'étais jamais sentie aussi minuscule et humble au regard de l'immensité de l'univers, de la fragilité de la vie. Examinant le plafond maculé de taches de moisi de la chambre, j'imaginais les événements et les gens qu'il avait vus. Qui d'autre s'était pelotonné ici, se serrant contre un être aimé comme si c'était l'ultime chose qui comptait sur terre ? Qui d'autre avait fait des prières pour que le matin ne se lève

jamais ? Pour ne jamais devoir sortir de ce lit et lâcher l'être aimé.

À travers les rideaux des fenêtres verrouillées, la lune dardait des rayons féeriques qui, vacillant, montraient la voie vers l'horizon, vers l'autre rive du monde. Deux portières de voiture ont claqué dans le parking — une première et une seconde l'instant d'après. À l'affût d'un bruit de pas ou de clés dans une serrure, je n'entendais que le fracas des vagues. Depuis le lit, je voyais les étoiles. D'abord les grosses : étincelantes et isolées, elles trépidaient sous l'effet de l'urgence ; ensuite les autres : minuscules et indomptables, un milliard de grains de sable disséminés dans le ciel nocturne, incandescents, comme à la frange du paradis. Le corps de Kelly se soulevait et s'abaissait au rythme de sa respiration. Je me suis rapprochée encore plus, me collant à elle. Le nez sur son dos, j'ai senti, sous le coton, le savon du motel sur sa peau. Les vagues s'écrasaient sur la plage, l'une après l'autre, inlassablement. J'étais chez moi.

GEORGE

Mon fils Robert s'est marié cette année. Sa femme Joy et lui m'ont appelé de Big Sur en Californie où ils passaient leur lune de miel pour m'annoncer qu'ils avaient échangé leurs consentements à la mairie d'Oakland. Est-ce que je regrette de n'avoir pas été présent ? Bien sûr. Mais ils voulaient que les choses se déroulent ainsi et c'est leur affaire. Le coup de fil m'a fait plaisir. Joy est une femme forte, je crois qu'ils sont bien ensemble. Ils ne sont pas particulièrement tendres l'un envers l'autre, ni démonstratifs, du moins d'après ce que j'ai pu en juger les fois où je les ai vus. Étant donné ce que Robert a enduré, ça suffit amplement qu'ils soient bien ensemble. Ils sont journalistes l'un et l'autre, surmenés, noirs, abstinents. Ils ne désirent pas avoir d'enfant. Robert écrit sur les violations des droits de l'homme en prison ; Joy, elle, est obsédée par l'impact des oléoducs sur les terres indigènes. Elle va très souvent au Canada. Comme ils ont tendance à hausser le ton dès qu'ils évoquent ce sur quoi ils bossent, je m'efforce — lorsque nous parlons au téléphone ou que nous nous voyons, ce qui arrive rarement — de dévier la conversation vers des sujets plus anodins, la météo ou les animaux de compagnie. Robert et moi, nous nous aimons, toutefois, depuis la mort de sa mère survenue il y a plus d'une décennie, il garde ses distances avec Atlanta, ses sœurs et moi. Ainsi, ses sœurs ne connaissent toujours pas Joy alors qu'ils vivent ensemble depuis quatre ans. Oh, elles n'en font pas un drame. Pour elles, Robert est davantage un cousin ou un jeune oncle qui vient de temps à autre qu'un frère. Un pensionnat dans le Connecticut, cinq mois à l'hôpital, deux années dans un centre de désintoxication et un foyer de postcure dans le Minnesota puis des études universitaires à Portland ont été à l'origine de son absence, même parfois à Noël. Elles avaient beau savoir un tas de choses sur lui — vu qu'il était le sujet principal de nos conversations à table —, je n'ai pas l'impression

qu'elles ont eu l'occasion de le connaître.

Robert était un enfant difficile, facilement perturbé, prompt à fondre en larmes. Il s'était calmé après la maternelle. D'une intelligence supérieure, il avait sauté le CM1, sans pour autant avoir l'air bien dans sa peau. Il avait du mal à nouer des amitiés. Il s'était toutefois fait un copain dans le quartier : Tim, un petit roux, grassouillet. Robert jouait à Donjons & Dragons avec lui et écrivait des romans d'aventure que Tim illustrait avec des dessins compliqués de soldats à quatre bras brandissant des épées et de fées sans yeux. Robert n'avait pas envie de nous montrer les livrets qu'ils fabriquaient. Kay et moi, nous y jetions subrepticement un œil de temps à autre quand il prenait son bain pour en vérifier le contenu. La plupart des histoires et les images étaient fantasmagoriques. On discernait parfois quelque chose de troublant qui suggérait ce que le vieux thérapeute de notre famille appelait un transfert de colère. Je pense au griffon volant qui décapitait des singes jumeaux avec son énorme bec. Comme si le symbolisme visuel n'était pas assez éloquent, Robert affirmait que la mort des singes jumeaux était nécessaire pour la survie de l'espèce humaine. Faute de quoi ils engloutiraient le Temps et le monde manquerait d'heures. D'une part, c'était impressionnant pour un garçon de dix ans, de l'autre, très préoccupant étant donné que sa chambre se trouvait de l'autre côté du couloir, en face de celle de ses sœurs jumelles qui, du fait de leur naissance prématurée, avaient constamment besoin de soins thérapeutiques et étaient, je le reconnais, chronophages. Bien que cette histoire nous ait affolés, je ne me souviens pas d'en avoir parlé à Robert, du moins sur le moment, ni d'avoir discuté avec lui des livrets que Tim et lui faisaient. Nous aurions dû, j'en suis certain, de même que nous aurions dû faire autrement bien des choses. En réalité, nous étions contents qu'il ait un copain, si déplaisant et distant que fût Tim. L'air sournois dès qu'ils étaient ensemble, ils passaient des heures dans la chambre de l'un ou de l'autre à gribouiller et à communiquer au moyen d'un langage codé que Kay et moi ne sommes jamais parvenus à déchiffrer. Une duplicité, un évitement qui auraient dû nous alerter comme autant de signes avant-coureurs de la conduite ultérieure de Robert, mais un parent ne comprend rien. D'une certaine manière, ce que font les enfants est codé. Contrairement à certains parents, experts en traduction, nous ne savions par quel bout prendre Robert. Sans

compter les autres choses qui nous monopolisaient. Il fallait s'occuper des filles ; en outre, elles avaient trois ans lorsqu'on a diagnostiqué un cancer du sein, de grade trois, chez Kay. Robert, dix ans à l'époque, était souvent livré à lui-même. Entre les filles, les séances de chimio, les efforts pour maintenir à flot la société de promotion immobilière que mon frère et moi possédions, il restait peu de temps pour jouer au basket ou superviser les devoirs. Le plus étrange, c'est que Robert était le seul être, l'unique domaine de notre vie qui ne nous inquiétait pas. Son côté organisé, son intelligence, son indépendance, son calme me donnaient à penser qu'il n'avait pas autant besoin de moi que les autres. Certes, il avait sa part d'ombre, mais il ne s'attirait jamais d'ennuis. J'éteignais des tas d'incendies à ce moment-là, et comme ni fumée ni flammes ne s'échappaient de lui, qu'aucune sirène ne retentissait, je ne lui prêtais pas attention. J'avais peu de temps à consacrer à ce qui n'était pas en feu, il l'avait sûrement compris à un âge précoce. Je trouvais normal qu'il se douche, se brosse les dents le matin, s'habille, se serve un bol de céréales. J'aurais dû être reconnaissant d'avoir un gamin aussi autonome, et c'était le cas la plupart du temps. Il lui arrivait, toutefois, de me rendre fou. Je me rappelle un matin où j'installais les filles dans leurs sièges de voiture tandis que Kay, à l'avant, sanglotait à cause d'une migraine provoquée par la chimio. Les filles gigotaient, pleurnichaient, m'empêchaient d'attacher leurs ceintures. Nous étions en retard pour l'école, pour le rendez-vous chez le médecin de Kay et, à ce moment-là, mon frère menaçait de vendre ses parts de l'affaire *si je ne jouais pas le jeu*, ainsi qu'il le formulait. Complètement indifférent à la situation, Robert, assis en tailleur sur le perron, gribouillait dans son cahier une de ses histoires abracadabrantes de tortues crachant du feu et de sales sorcières. Je l'ai regardé, furieux soudain qu'aucune responsabilité ne pèse sur ses épaules, qu'il n'ait pas à lutter. Même si c'est évidemment ce qu'on est censé souhaiter pour ses enfants, cela m'a semblé injuste en cet instant. J'avais envie de le frapper, de le secouer, de le faire sortir de ses gonds et de lui infliger une partie de ce que je vivais. Si cinglé que cela paraisse, je me sentais capable de le tuer si je m'approchais de lui. Oui, c'était à ce point. Que rien ne semble l'atteindre m'était insupportable, or je n'aurais pu me tromper davantage.

Robert avait quinze ans quand on l'a mis en pension ; le cancer de

Kay avait récidivé, envahi les ganglions lymphatiques. Il était de grade quatre, cette fois, et nous étions paniqués. Les filles avaient huit ans. Nous avons estimé que Robert se concentrerait mieux sur ses études au lycée loin du chaos. Il avait peu d'amis. Tim était parti à Harkness l'année précédente. Robert avait envie de l'y rejoindre, mais nous n'avons pas pris aussitôt son idée au sérieux. Le pensionnat, hors de prix, était situé dans les collines du Connecticut où aucun de nous n'était allé. Il a fait notre siège pendant un an, on a fini par capituler. C'était ce qu'il voulait et, en un sens, on se fiait davantage à son instinct sur l'éducation qu'il souhaitait recevoir qu'au nôtre. Nous ignorions, en revanche, que Tim était devenu un véritable petit baron de la drogue à Harkness. Je ne reproche rien à Tim, bien que je ne m'en sois pas privé pendant longtemps. J'ai appris depuis que l'addiction est un phénomène inné, non acquis, de sorte que si Robert ne s'était pas shooté à la coke et à l'héroïne à Harkness, il aurait picolé ou pris des médocs à Atlanta. Qui sait. En revanche, je sais que lorsque j'ai reçu le coup de téléphone du proviseur de Harkness qui me prévenait que Robert avait fait une overdose et était dans le coma à l'hôpital du coin, j'ai cru que c'était une blague. Je n'avais jamais vu mon fils fumer une cigarette, ni avaler ne serait-ce qu'une gorgée de bière. Il était premier de sa classe ; il jouait de la trompette dans la fanfare de l'école. Il était casanier ; il mettait à peine le nez dehors. Le proviseur m'a décrit les vingt-quatre heures précédentes — une randonnée dont Tim, Robert et un autre élève n'étaient pas revenus, une équipe de secours, une femme qui avait appelé la police dès qu'elle avait entendu des voix dans sa grange, et Robert inconscient à l'arrivée des policiers, tandis que les deux autres s'enfuyaient par le champ à l'arrière de la propriété. *Vous devez venir tout de suite*, a insisté le proviseur. Et je l'ai fait.

Après avoir atterri à Hartford, pris une chambre au motel de Wells et rendu visite à Robert à l'hôpital, j'ai vraiment compris que la situation pouvait basculer d'un moment à l'autre. Ma mère et ma sœur se sont installées chez moi pour s'occuper de Kay et des filles. Nous sommes convenus que je resterais sur place jusqu'à ce qu'on puisse, avec un peu de chance, ramener Robert à la maison ou le placer dans un centre de désintoxication. J'étais dans un état d'angoisse absolu. L'étrange petit motel où je logeais portait un nom de fille : Betsy. Des croûtes décoraient les murs et, dans la douche et sur le lavabo, il y

avait un pain de savon Dial orange — pas les savonnettes de motel, les gros qu'on achète dans une supérette. Il émanait de cet établissement un côté improvisé ; il ne faisait incontestablement pas partie d'une chaîne. Il était propre et silencieux. Les deux premières semaines, lorsque je revenais de l'hôpital, je me demandais comment j'avais pu échouer dans cette chambre avec des fleurs peintes sur la tête de lit, alors que mon fils était dans le coma à l'autre bout de cette ville blanche du Connecticut, digne d'une toile de Norman Rockwell. Ce n'est pas avant que Robert soit sorti du coma et qu'on ait fini par le transporter de l'unité de soins intensifs à celle de désintoxication que j'ai vu ma chambre à la lumière du jour. Et que j'ai rencontré Lydia.

DALE

Il y en a toujours un qui s'en va. Voilà le premier commentaire de Mimi le jour où Will, en première à ce moment-là, nous a annoncé qu'il voulait aller en fac sur la côte est. Sa sœur faisait ses études à Reed, l'université de Portland, qui semblait déjà très loin, et son frère à l'université de Puget Sound à Tacoma. Les deux étaient accessibles en voiture de Moclips, où nous vivions avec nos enfants : l'un au nord, l'autre au sud. Par égoïsme, nous espérions que Will les imiterait. Ne vous méprenez pas : nous souhaitions que nos gosses aillent où ça leur plaisait, mais ils avaient été notre vie pendant les deux décennies précédentes — nous formions une équipe —, et c'était un changement difficile. Mimi et moi sommes des enfants uniques, dont les parents sont morts jeunes, alors nos gosses sont la prunelle de nos yeux. Peut-être avons-nous eu de la chance. Ils ont toujours été géniaux. Nous préférons leur compagnie — c'était même le cas du temps de leur adolescence — à celle de la plupart des adultes que nous connaissons. Si malsain et frisant la codépendance que cela puisse paraître, c'est vrai. Pru, la sœur de Will, qui s'était intéressée au jardinage dès l'âge de neuf ans, nous avait incités à préparer des semis de légumes et d'herbes aromatiques en hiver pour les planter au printemps. Elle avait organisé un système de paillis que Mimi et moi continuons de respecter à la lettre. Au moment où Pru est partie à l'université, nous aurions tous pu offrir nos services à une ferme bio. Quant à Mike, le frère aîné de Will, il nous a initiés à toute sorte de musique moderne depuis le CE2. Grâce à lui, nous avons écouté des auteurs-compositeurs indépendants tels Ray LaMontagne et Cat Power. Moby puis Phoenix et le groupe français Daft Punk. Il nous a aussi fait découvrir la musique de notre génération que nous ne connaissions pas : les Sex Pistols, Kate Bush, Joy Division, Blondie. Ces derniers temps, il se focalise sur les groupes de hard rock comme AC/DC et Def

Leppard, c'est là où nous divergeons. Will, lui, était nettement plus sensible que nous aux événements d'ordre politique ou social du monde. Depuis son plus jeune âge, l'environnement, les sans-abri le concernaient. Plus tard, il a été obsédé par le sort de Rachel Corrie, l'activiste de la ville d'Olympia écrasée par un bulldozer de Tsahal alors qu'elle tentait d'empêcher la démolition de maisons palestiniennes. Il a suivi le moindre détail de l'histoire : New York censurant la pièce fondée sur ses écrits, les réponses évasives du Congrès pour entraver l'enquête sur sa mort. À quatorze ans, Will écrivait des lettres aux députés, des messages de soutien à la famille de Corrie, et insistait pour qu'on se rende tous aux rassemblements et cérémonies en son honneur. Will s'engageait. Il défilait, manifestait, chantait, organisait. Et on s'associait à lui. Ni Mimi ni moi n'avions jamais été vraiment politisés, mais Will insufflait de la vie à ces questions qu'il fallait régler de toute urgence. Son sens de la responsabilité et sa révolte contre l'injustice étaient contagieux. Son frère et sa sœur avaient beau le taquiner à ce sujet, ils n'en participaient pas moins aux manifestations où il leur demandait d'aller, que ce soit avant leur départ à la fac ou après. Ils ont même été arrêtés avec Will quand ils se sont enchaînés à un refuge pour sans-abri d'Olympia promis à la démolition en raison de coupes budgétaires et d'un projet de lotissement. Mike nous a appelés. Nous avons tout laissé tomber sur-le-champ pour régler la caution. Mimi et moi n'étions ni furieux ni déçus. Au contraire. Que nos trois enfants s'enchaînent, militent pour leurs convictions prouvait que nous avions été de bons parents.

Aussi, lorsque Will nous a parlé de son souhait d'aller à Amherst, sommes-nous restés sans voix. Perdue dans les collines du Massachusetts, l'université aurait pu se trouver sur Mars en ce qui nous concernait. Will a cependant veillé à nous le dire avec ménagement, et nous avons pleuré ensemble avant de décider de téléphoner à sa sœur et à son frère pour leur annoncer la nouvelle. Ce fut notre dernière année dans la maison de Moclips. Dès le départ de Will, nous l'avons vendue à un couple de professeurs de l'université d'Aberdeen. Ils venaient de se marier et comptaient fonder une famille. Étant nous-mêmes enseignants, à l'école primaire, pas à la fac, nous avons trouvé que c'était de bon augure. Nous l'avons achetée à une veuve qui n'avait pas eu d'enfants avec son mari ; au fil des

années, nous avons appris que c'était un couple uni, des gens bien. On voyait tout le temps la veuve — Cissy — marcher entre le Moonstone où elle travaillait et la maison de sa sœur où elle habitait, mais elle était d'un naturel taciturne. La première fois que nous l'avons rencontrée, nous avons cru qu'elle était revêche. Peut-être éprouvait-elle de la rancœur envers la jeune famille qui faisait irruption chez elle, prenait la relève. Lorsque nous l'avons mieux connue, toutefois, nous avons compris que c'était sa façon d'être. Elle n'était pas bavarde. Après notre emménagement, elle a continué de venir : elle armait le disjoncteur quand il sautait, secouait la chasse d'eau juste ce qu'il fallait pour qu'elle remarche, allait jusqu'à déposer bûches et petit bois sur notre véranda l'hiver. La seule fois où j'ai tenté de la payer pour avoir nettoyé les gouttières, elle m'a tourné le dos.

Cissy fascinait Will quand il était petit. Rien de plus normal : elle mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et sa longue tresse striée de gris avait la taille d'un anaconda. Une géante pour un mioche. L'été de notre installation, Will a proposé de l'aider à faire le ménage dans les chambres du Moonstone. Elle a accepté. Il nous avait demandé la permission. Nous étions sûrs qu'elle refuserait, mais lorsqu'il a traversé la route pour nous prévenir qu'il rentrerait dans quelques heures, nous n'avons pu revenir sur la parole donnée.

Cissy le payait un dollar par jour. À dix ans, Will récurait des toilettes, faisait des lits, trimballait des ordures. Comme de juste, il n'a pas tardé à nous faire la leçon en matière de ménage. Entre autres, il nous a révélé le secret du lit au carré et la façon correcte de plier et suspendre les serviettes. Nous lui demandions de quoi Cissy et lui parlaient. *De rien*, répondait-il. *Cissy n'ouvre pas la bouche*. Que le silence de cette femme n'ait jamais impatienté un gosse aussi nerveux que Will relève du mystère. C'était un garçon précoce, loquace, chez qui les interrogations le disputaient aux opinions. À vrai dire, c'est impossible de les imaginer dans les chambres du Moonstone — lui vidant les corbeilles à papier et mettant des rouleaux de papier hygiénique dans les distributeurs, elle frottant les baignoires et passant l'aspirateur. Ils formaient malgré tout un duo. Cela a duré jusqu'à l'été des treize ans de Will, au cours duquel il s'est intéressé aux Quinault, la tribu amérindienne propriétaire d'une réserve située en haut de la plage. Ensuite, il s'y est impliqué de toutes les façons possibles. Il faisait tout ce qu'on lui demandait. Il grattait et repeignait

garages, hangars à canoës, maisons. Un ancien, Joe Chenois, s'est entiché de Will. Il a proposé de lui enseigner l'art de la sculpture des canoës, une heure en échange d'une semaine de travaux dans la réserve. Joe a poussé Will à s'intéresser au droit. Joe avait joué un rôle clé dans les années quatre-vingt comme chef de file de la lutte pour récupérer des milliers d'hectares de terres appartenant à la tribu des Quinault. Faute d'être avocat, c'était un organisateur et un activiste, un meneur qui était devenu expert en droit fédéral relatif aux Amérindiens et de la Constitution en ce qu'elle concernait la souveraineté des tribus. Joe était le héros de Will. À sa mort, des suites d'un cancer du poumon l'automne de sa première année de fac, Will a sauté dans un avion pour Seattle et s'est rendu en voiture au service funèbre. Nous avons vendu la maison. Pour la première fois, Will serait un client du Moonstone. Moonstone Beach, Moclips et l'histoire de la région avaient toujours eu plus d'importance pour lui que pour nous. Il avait lu des livres sur les massacres et la confiscation de terres par le gouvernement et, les larmes aux yeux, nous en avait raconté les histoires. On l'appelait Petit Cèdre dans la réserve, un nom que Joe lui avait donné l'année où il avait fabriqué son premier et unique canoë.

Nous ne nous attendions pas à ce que Will tombe amoureux d'une fille telle que Lolly Reid. Nous imaginions qu'il en choisirait une semblable à celles avec qui il sortait au lycée. Aimant la nature, s'intéressant à la politique. Sérieuses, souvent jolies, sans être raffinées. Si désordonnée et frivole qu'elle puisse être, Lolly l'était, raffinée. Plus belle que jolie. De longs cheveux blonds. L'élégance d'une New-Yorkaise. Si elle ne lisait pas d'ouvrages sur les massacres des Indiens ou les randonnées dans les Catskills, elle lisait des romans contemporains sur la famille, les secrets, l'amour. Elle parlait français et italien. Elle en connaissait un rayon sur l'art contemporain grâce à sa mère qui dirigeait des galeries à New York et à Londres. Après l'université, Lolly avait travaillé au service photo d'un magazine de mode à New York. Toute cultivée qu'elle soit, elle n'était pas politisée et nous pensions que c'était le genre de fille que Will ne remarquait pas. Ils s'étaient rencontrés à Mexico, dans le cadre d'un programme d'études à l'étranger sponsorisé par Vassar, au second semestre de leur troisième année de fac. Will était allé à Mexico parce que la gestion gouvernementale de la culture tribale maya le fascinait et pour

parfaire son espagnol dans le but de devenir un avocat commis d'office bilingue. Lolly, pour sa part, avait décidé à la dernière minute de suivre son petit ami, avec qui elle avait toutefois rompu quelques jours après leur arrivée, après sa rencontre avec notre fils. Elle nous l'a expliqué le soir où nous avons fait sa connaissance, dans un petit restaurant qu'ils aimaient, situé près de leur campus de Mexico.

Qu'est-ce qui rapproche les êtres ? C'est un mystère. Lolly nous a fait l'effet d'être en friche. Jeune. Originale, bavarde, elle avait plein de choses à dire, peu de questions à poser. Elle vous embarquait mais, une fois dans son sillage, vous sentiez qu'elle pouvait disparaître sans crier gare. Elle racontait deux histoires en même temps, en regardant derrière vous. Elle semblait être quelqu'un qui assurait ses arrières, avait plusieurs fers au feu de façon à être certaine qu'il lui en resterait au moins un à la fin de la journée. Malgré son intelligence, elle n'était pas attentive. Nous avons aussitôt perçu que c'était le genre de fille capable de faire souffrir notre fils. Face à Lolly, il était paternel, patient, subjugué. Nous l'avons observé ramasser les bouts de tortilla tombés par terre ou sur la table pendant le repas. Non pas une, trois fois. Sans qu'elle interrompe son récit qu'elle ponctuait de regards expressifs, d'intonations passionnées, de grands gestes, tout en continuant à répandre des miettes à chaque bouchée. Cinq mois après ce dîner, Will nous a appelés du Moonstone de Moclips pour nous annoncer qu'il l'avait demandée en mariage.

Lolly était la nouvelle Cissy, le nouveau Joe Chenois, la nouvelle cause, le nouvel Amherst. Elle venait d'un lieu inaccessible pour Mimi, Pru, Mike et moi. Will avait le goût des frontières, même quand elles se trouvaient dans notre arrière-cour. Qu'il épouse Lolly, en revanche, c'était différent, à la fois risqué et définitif.

Comme il leur restait une année d'études, j'avoue à ma grande honte que Mimi et moi espérions que la distance entre Amherst et Vassar se révélerait suffisante pour que ces fiançailles leur paraissent une folie d'été. Certes, nous n'avons pas eu la possibilité de bien la connaître. Pru a passé une semaine avec elle avant le mariage. Elle avait demandé à Will s'il était d'accord. Elle n'avait rencontré Lolly qu'à deux reprises, elle avait envie d'être avec eux, de les aider d'une manière ou d'une autre. Pru nous a appelés tous les jours avant que nous ne prenions l'avion pour assister au mariage. À l'en croire, elle commençait à comprendre la relation entre Will et Lolly. Deux fois,

nous avons associé Mike à ces entretiens téléphoniques. On aurait dit que nous avions envoyé une exploratrice dans le nouveau monde, dont nous buvions les paroles alors qu'elle nous racontait ce qu'elle voyait, entendait, ressentait. Pru nous a décrit la vieille ferme en pierre où habitaient June et son compagnon, les vastes champs à l'arrière, les hectares jouxtant la propriété de l'Église de l'Unification. Et tout le monde : Luke, le compagnon de June, bien plus jeune et magnifique, a-t-elle précisé. Lydia, la mère de Luke, un peu distante sans que ce soit de l'arrogance, plutôt la souffrance d'un animal blessé. June, enfin, qui lui rappelait Will : forte, compétente, organisée, mais, à l'instar de Will, un peu perdue en face de Lolly, pleine d'un respect mâtiné de crainte.

Je me rappelle le dernier coup de fil que Pru nous a donné de cette maison. La veille de notre départ pour l'est. Elle devait nous rejoindre au Betsy Motel dès que nous y serions. Le père de Lolly arrivait le lendemain et le lieu où il séjournerait avait déclenché une crise. Lolly tenait à ce que ce soit chez sa mère, qui l'avait priée d'y réfléchir à deux fois. Une énorme dispute s'était ensuivie et, bien entendu, Lolly avait eu gain de cause. Le ton était cependant monté, si bien que Pru était partie marcher pour s'éclaircir les idées, s'éloigner un peu de la tension. Lorsqu'elle était revenue vers la maison, elle avait trouvé June assise sur un tronc d'arbre dans les bois, les bras serrés autour de la taille, se balançant doucement. Pru ne voulait pas l'effaroucher sauf que c'était trop tard pour rebrousser chemin. À peine June l'avait-elle aperçue qu'elle lui avait fait signe de s'approcher, essuyant ses larmes. Pru lui avait demandé si elle allait bien ; elle avait répondu par une question que Pru avait perçue comme un commentaire sur ses problèmes avec Lolly : *Et toi, tu as eu une famille ?* Pru l'a décrite comme anéantie, l'air de ne plus savoir à quel saint se vouer. Quand elle avait proposé à June de rentrer avec elle, celle-ci avait poliment refusé, invoquant un besoin de solitude.

Ce soir-là, Pru nous a confié qu'elle n'avait jamais éprouvé une telle gratitude envers nous. Oui, avait-elle répondu à June, non par compassion, ni par lassitude, ainsi que June avait paru l'interpréter, mais du fait qu'elle prenait conscience de sa chance inouïe et en guise d'action de grâces. Mike était en ligne depuis Tacoma, tandis que, dans la cuisine, Mimi et moi nous penchions vers l'iPhone sur haut-parleur, lorsque Pru a murmuré : *Merci*.

KELLY

Quel soulagement de trouver enfin le lieu où s'enraciner ! Depuis toujours, je croyais que c'était Seattle. J'y suis née. J'y ai grandi. J'y ai rencontré Rebecca et j'y ai vécu quinze ans avec elle. J'ai beau n'avoir jamais remis en question la région où j'habitais, ma curiosité s'éveillait de temps à autre. À moins que le besoin de nouveauté ne m'ait tenaillée. Je me rappelle m'être renseignée sur Provincetown, dans le Massachusetts, environ un an avant ma rencontre avec Rebecca. Je n'y suis jamais allée, mais cela semblait un endroit où vivre. J'ai même passé quelques coups de fil pour des postes dans des hôtels sauf qu'à part des boulots d'été il n'y a pas grand-chose en matière de direction d'établissement. Les gens de Holiday Inn m'avaient bien traitée et, à l'époque, je n'imaginais pas quitter Seattle sans avoir un travail avec eux. À Cape Cod, leur hôtel le plus proche était situé à une heure de Provincetown, plus près de Boston, une ville qui ne m'intéressait pas. À mon sens, c'était un Seattle de la côte est, avec plus d'universités. Dans les deux villes, une multitude d'Irlandais. Je suis d'origine irlandaise.

Peu de gens sont des autochtones dans la région où nous sommes installées. Moclips compte moins de deux cents résidents à l'année et, d'une façon ou d'une autre, la famille de Cissy est apparentée à la plupart d'entre eux. Non que Cissy nous ait dit quoi que ce soit à leur sujet ou sur elle. Ce que nous savons d'elle, nous l'avons reconstitué grâce à ses sœurs, promptes à se taire, ou à des habitants d'Aberdeen, qui sont du genre à tenir leur langue, surtout s'il s'agit de parler d'une des leurs à un couple de gouines, des citadines qui resteront toujours — peu importe que nous soyons ici depuis longtemps — des étrangères. Cissy est soit un mystère, soit le contraire. Ombre ou lumière. L'un ou l'autre, elle nous révèle ce que bon lui semble, le reste ne nous regarde pas. Elle va de son côté, nous du nôtre. Nous

nous cantonnons à nos rôles d'employeur et d'employée.

Il lui arrive cependant de réserver des surprises. Comme il y a quelques mois, lorsque l'équipe de tournage d'une émission pour la télévision câblée a disposé ses caméras au pied du Moonstone. Une grosse production. Ils ont tiré des câbles d'un groupe électrogène placé dans notre parking jusqu'à la plage et garé un camion-cantine sur la route pour nourrir tout le monde. Des jours durant, ils ont filmé des plongeurs entrant et sortant de l'eau, des actrices en costume de sirène qui déployaient leur queue de caoutchouc dans les vagues. Elles étaient cinq. Jeunes. Une vingtaine d'années. Elles grillaient cigarette sur cigarette entre les prises et grelottaient dans des peignoirs de bain. Un soir, les choses ont dégénéré dans la chambre 5. Les mecs de l'équipe de tournage et les actrices faisaient la fête. Les clients de l'une des deux chambres que n'occupaient pas les gens de la télé nous ont appelées, ainsi que les retraités de la maison voisine, un couple qui ne s'était jamais plaint jusqu'à présent. Il était juste vingt-deux heures passées, Rebecca et moi regardions un épisode d'une série anglaise sur DVD, j'ai appuyé sur pause, enfilé chaussures et manteau, attrapé ma lampe de poche et me suis dirigée vers l'endroit d'où provenait le raffut. L'odeur de hasch m'est parvenue bien avant que je n'arrive à la porte, de même que la musique reggae tonitruante, interrompue par des éclats de rire. En m'approchant, j'ai remarqué que la porte de la chambre 6 s'ouvrait. Contrairement à ce que j'attendais, ce n'est pas Jane qui s'est profilée mais Cissy, vêtue de sa veste Carhartt boutonnée jusqu'au cou, sa longue tresse striée d'argent rentrée à l'intérieur. Quelqu'un ne la connaissant pas aurait pu la prendre pour un homme élané, à l'air sévère, qui sortait d'une chambre et s'avancait rapidement vers une autre. Sans se donner la peine de frapper, elle a sorti son passe-partout. Je l'ai entendue hurler *DEHORS !* Une seule fois. La musique s'est aussitôt arrêtée. J'ai reculé sur le côté pour observer Cissy. Je ne voulais pas qu'elle me voie, je ne sais trop pourquoi. L'une après l'autre, les filles sont sorties en trébuchant, certaines seules, d'autres accompagnées de types de l'équipe. Ils sont tous rentrés dans leur chambre. Une fois satisfaite, Cissy a emprunté le chemin menant au bureau puis tourné à gauche dans Pacific Avenue vers la maison de ses sœurs. Jane avait-elle appelé Cissy ? Celle-ci se trouvait-elle dans la chambre de Jane au moment du boucan ? Plantée à l'ombre du motel, j'hésitais entre passer voir Jane ou convoquer

Cissy. Ni l'un ni l'autre ne semblant une bonne idée, je suis allée regarder les vagues s'écraser sur la plage. La lune était invisible, ne brillaient que les lumières du motel, des quelques maisons du bord de mer et, plus loin, le faisceau vacillant de phares là où la 109 longe le sable. J'ai essayé d'imaginer le lieu deux siècles auparavant, quand la tribu des Quinault était la seule à marcher sur la plage. Pam, la sœur de Cissy, nous a raconté que la tribu emmenait les adolescentes ici afin qu'elles soient en sécurité après leur puberté et avant leur mariage. Qui les gardait ? Certainement pas les hommes, dont il fallait les protéger. Combien ne se mariaient pas, par malchance ou par choix ? D'ailleurs avaient-elles le choix ? J'en doutais. Ces femmes-là aidaient-elles à protéger les plus jeunes ? Ou les renvoyait-on dans la tribu à un âge jugé immariable pour y vivre, vieilles filles, le restant de leurs jours ?

D'après une légende locale, une nuit, la mer avait englouti toutes les filles dans leur sommeil. Rebecca et moi, nous avons entendu au bas mot une demi-douzaine de versions — soit une sorcière jetait un sort, soit une étoile filante s'effondrait dans l'océan et déclenchait un raz-de-marée, soit un épouvantable incendie poussait les animaux à dévaler les collines et à se précipiter dans l'océan, entraînant les jeunes filles dans leur fuite. Dans chacune, au demeurant, les belles endormies se retrouvaient sous l'eau où elles se transformaient en sirènes, gardiennes dotées de pouvoirs magiques qui protégeaient les vierges Quinault. Des bribes de cette histoire étaient sans aucun doute parvenues aux oreilles des producteurs de cette émission débile.

Je me suis avancée vers l'eau pour distinguer la forme des vagues dans la nuit noire comme de la poix. Le vent soufflait avec violence. Mon col roulé relevé jusqu'aux yeux, je me suis immobilisée à quelques pas du ressac, imaginant les actrices tabagiques en véritables sirènes, superbes et féroces, avec des écailles rutilantes. Qui ne rêverait d'être protégé par semblables créatures ? J'ai pensé à Penny et Rebecca qui ont veillé l'une sur l'autre dans leur enfance, et plus tard. Le plus clair de leur vie, elles n'ont été que toutes les deux. Moi, j'ai toujours été entourée par des frères aînés, des cousins, des oncles, et même si mon homosexualité n'avait été le premier choix de personne (ni le mien au départ), quiconque se moquait de moi au lycée après mon coming out avait sur-le-champ affaire à ma famille. Les élèves ont bien été obligés de m'accepter. Non que j'aie été reine

de bal ou quoi que ce soit de ce genre ; en revanche, j'ai été cocapitaine de l'équipe de hockey sur gazon, déléguée de classe en terminale, organisatrice d'une soupe populaire le week-end en première et terminale. Tout ça pour dire que je n'étais pas seule. J'avais beau me sentir différente, nourrir des doutes sur la façon dont je trouverais ma voie affectivement, j'avais confiance. Et ce grâce à ma famille. Plus je vieillissais, plus je mesure ma chance. Tous mes frères, sauf un, sont partis dans l'Est, mes parents ne sont plus là et un de mes oncles est dans une maison de retraite à Olympia. Rebecca est ma famille désormais. Nous sommes tout l'une pour l'autre. Nous sommes à notre place ici.

La nuit de sa mort, Penny n'avait personne. Ni sirènes ni Rebecca. Avant ce soir-là sur la plage, je ne m'étais pas appesantie sur l'isolement de Penny. En face du danger, elle n'avait pu compter que sur elle-même. J'ai rebroussé chemin pour rentrer à la maison. La seule lumière provenait de la chambre 6. Jane. Sans doute l'être le plus solitaire que j'ai rencontré. J'avais vu nombre de voyageurs solitaires au Holiday Inn de Seattle, voire ici. Aucun comme Jane, qui semblait vivre entre deux mondes. Les rares fois où je lui ai parlé, elle était presque sans vie. Quoi qu'il en soit, elle a Cissy. Quelle est la nature de leur relation ? Aucune idée, mais c'est une alliée redoutable. La considère-t-elle ainsi ? A-t-elle conscience que cette inconnue l'a prise sous son aile ?

Quelques semaines après que Jane avait signé le registre du Moonstone, Rebecca et moi avons remarqué que les visites de Cissy dans la chambre 6 devenaient plus fréquentes. Dans la foulée, nous l'avons vue trimballer un énorme thermos vert, le genre inévitable en camping, doté d'un gros bouchon argenté qui se dévisse et sert de bol ou de tasse en fonction de ce dont il est rempli. Rebecca et moi ne l'avions pas vue avec auparavant, mais nous n'avons pas tardé à nous rendre compte qu'elle le posait devant la chambre 6 le matin avant de faire le ménage des autres chambres et le reprenait en fin de journée. Au début, Jane le laissait devant la porte, sur le perron en ciment ; au bout d'un certain temps, toutefois, nous avons repéré que Cissy entraînait pour le récupérer — l'espace d'une à deux minutes d'ordinaire, parfois davantage.

L'histoire du thermos dure depuis plus de sept mois. De quoi ces deux femmes peuvent bien parler ? Qu'ont-elles en commun ? J'ai du

mal à l'imaginer. Je reconnais qu'être exclue de cette relation, quelle qu'elle soit, m'a tout d'abord contrariée, mais, désormais, quand je vois Cissy se diriger vers la chambre 6 en portant ce thermos vert, je me dis : Dieu merci, cette femme désespérée s'est arrêtée à notre motel, non dans un autre établissement paumé. Dieu merci, quelqu'un veille sur elle. Dieu merci, l'une de nous s'en charge.

LYDIA

Cela n'a toujours aucun sens, malgré les explications qu'il a données de cette voix oscillant entre l'aigu et le grave, descendant en piqué à la manière d'un chant. *Vous avez de la chance, madame Lydia Morey. Une chance extraordinaire. Ce billet gagnant de loterie vous rapporte plus de trois millions de dollars et n'est attribué qu'une fois tous les deux ans.* Parfois, elle n'entend rien de ce qu'il dit, juste sa voix. Il lui est arrivé de s'endormir, le téléphone coincé entre oreille et épaule, bercée par ses histoires de millions. Aucun Américain n'a jamais reçu le prix, précise Winton, c'est d'ailleurs théoriquement impossible. Il lui propose néanmoins de l'aider, se dit disposé à prendre le risque de la guider dans la paperasserie pour qu'elle puisse recevoir l'argent. *Voilà ce que je vais faire pour vous,* conclut-il, un océan de chaleur dans la voix.

Lydia raccroche de temps en temps, ne remet pas le combiné sur son support et éteint la lumière. Il rappelle toujours le lendemain. Entre neuf et dix heures du matin ou après dix-huit heures, quand elle rentre après avoir envoyé ses factures par la poste, acheté quelques provisions — papier toilette, boîtes de soupe Progresso, muffins anglais — et pris son café au coffee-shop. Lorsqu'elle ouvre la porte de l'appartement, elle entend souvent la sonnerie. Les rares fois où elle n'a pas retenti, Lydia a été déçue. C'est une arnaque, elle en est sûre. Il est flirteur et indiscret, cordial et brutal ; il la séduit, la manipule, la rend dépendante. Elle a beau en être consciente, elle décroche. Parfois, telle une adolescente demandant à sa mère de dire qu'elle n'est pas là au garçon pour qui elle a le béguin quand il téléphone, Lydia laisse sonner. Elle répondra le lendemain, elle le sait. Winton aussi, car il rappelle toujours. *Lydia Morey, vous m'avez manqué hier. Vous deviez danser ou briser le cœur d'un pauvre type.* Au bout d'un mois d'appels et de conversations sur l'argent du prix, la paperasserie, le

risque, Winton met une légère pression, chronomètre les opérations. Quelqu'un d'autre aura les trois millions de dollars si elle ne paye pas les taxes sur les prix internationaux. La première est de sept cent cinquante dollars, des clopinettes comparé à ses futurs gains, une somme que le comité organisateur rembourse. Il n'a pas le droit de la payer directement. Le règlement de cette taxe est indispensable pour continuer, martèle Winton sans musicalité.

Lydia s'exécute. Elle se rend en voiture au Walmart de Torrington, fait un transfert de sept cent cinquante dollars sur une carte prépayée, ainsi que Winton l'a suggéré, et l'envoie à l'adresse d'un appartement à Astoria, dans le Queens, où habite un représentant désigné de la loterie. Walmart, le Queens, cartes prépayées, remboursements — Lydia n'en revient pas qu'il la croie dupe. Pourtant, elle n'est pas encore prête à renoncer. À rentrer chez elle le soir en sachant qu'il n'y aura pas de coup de téléphone. Sans oublier l'espoir ténu, lointain, que le grotesque scénario décrit par Winton se concrétise. Elle a même caressé le fantasme de lui envoyer de l'argent une fois qu'elle aurait gagné pour financer ses études, l'aider à subvenir aux besoins de sa famille. Sauf que c'est une farce qui va se terminer tôt ou tard, à moins qu'elle n'y mette un terme. Pas tout de suite. Elle s'autorise à penser aux sept cent cinquante dollars comme à un test. Qu'il ratra bien sûr et, du coup, ce sera fini, tout rentrera dans l'ordre. Elle s'empêche délibérément d'y réfléchir, de prendre la mesure de l'absurdité. Elle ira jusqu'au bout et elle ne se posera pas de questions.

Aussi glisse-t-elle la carte prépayée dans une enveloppe adressée à Theodore Bennett, Astoria, Queens — le représentant officiel, d'après Winton. Il a ajouté qu'elle ne doit pas mettre de petit mot à l'intérieur, ni écrire l'adresse de l'expéditeur au dos de l'enveloppe. Bien que l'idée de sept cent cinquante dollars lancés dans la nature lui soit intolérable, elle obtempère et jette l'enveloppe, irrécupérable, dans la boîte aux lettres devant la mairie.

Les jours suivants, les coups de fil de Winton reprennent et Lydia se plie de nouveau à leur routine. Le matin, elle ne décroche pas ; le soir, si. Elle l'écoute parler de sa dernière copine qui l'a trompé, ce qui l'a dévasté, du fils qu'elle lui interdit de voir, de sa mère malade, de sa sœur en taule. Peu à peu son univers s'anime. Il est plaqué. Il est un fils dévoué et angoissé. Il dit avoir vingt-huit ans. Il suit des cours du soir pour décrocher un diplôme de comptabilité afin de pouvoir

démissionner de son boulot dans la loterie, mal payé, à temps partiel. Il l'aurait fait depuis quelques mois n'était son envie que Lydia gagne le prix de cette année avant son départ. Juste cette dernière chose parce qu'il aimerait que Lydia, une femme bien, reçoive l'argent. Et non un de ces enfoirés d'Européens comme d'habitude.

Au fil du temps, sa sœur emprisonnée devient sa cousine, sa tante, sa nièce. La matière du cours du soir est l'ingénierie, la gestion hôtelière, le graphisme. La petite amie s'appelle Carla, Nancy, Tess, Gloria. Il a vingt-huit, vingt-quatre, trente ans. Autant d'incohérences qui inquiètent Lydia puis l'amuse. Une preuve supplémentaire qu'elle a raison, qu'il s'agit d'une arnaque. Mais Winton se remet à lui poser des questions sur sa vie. Les mêmes qu'au début auxquelles elle avait refusé de répondre. Est-elle mariée ? Dans quel domaine bosse-t-elle ? A-t-elle des enfants ? Et là, parce qu'il faut innover pour que ces appels continuent, elle lui parle d'Earl Morey, son ex-mari. Le garçon aux cheveux roux tellement drôle au commencement, plus du tout par la suite. Qui la surnommait la Goinfre, lui pinçait jambes et fesses, ce qui la marbrait de jaune et de violet. Qui, une nuit, l'avait tapée sur la tête tellement fort avec un annuaire qu'elle avait eu des vertiges toute la journée le lendemain. Qui passait la plupart de ses soirées au Tap avec ses frères, ses cousins, ses oncles, rentrait fin saoul et, si elle avait de la chance, s'écroulait sur le canapé de leur petit appartement. Elle avait dix-neuf ans, elle était mariée, et, en l'espace d'une année, la haine envers Earl et sa famille l'avait envahie sans qu'elle puisse faire quoi que ce soit. Quand elle avait fini par en parler à sa mère, celle-ci lui avait recommandé de la boucler et de s'estimer heureuse de s'être dégoté un homme de bonne famille. Voilà ce qu'elle confie à Winton et, ce faisant, il lui semble raconter une histoire du soir à son fils, dont l'héroïne s'est perdue dans la forêt et ne retrouve pas son chemin. Elle ne s'arrête pas de parler, comme Winton au début, dont elle entend la respiration à l'autre bout du fil. Il l'interrompt rarement avec une question ou un commentaire, s'il le fait, c'est juste pour la relancer. *Quel imbécile, ce mec ! Un idiot et un poivrot.* Lydia n'évoque pas les autres types, ceux qui la draguaient jusqu'à ce qu'elle couche avec eux puis ne l'appelaient plus. Ni Rex. Et elle garde le silence sur Luke.

Dix jours après qu'elle a posté la lettre, une enveloppe matelassée en papier kraft arrive. Le cachet de la poste est de Newark, New Jersey. À l'intérieur, sept billets de cent dollars et un de cinquante qui

ne sont accompagnés d'aucun mot, d'aucun papier. Plus tard dans la journée, Lydia fourre la liasse dans la poche de sa polaire et se rend au coffee-shop. Même si c'est le début du mois de février, les décorations de Noël sont toujours collées aux fenêtres. Le genre qu'on achète au drugstore ou au supermarché : figurines en carton très fin du Père Noël et de Rudolph le petit renne au nez rouge, flocons de neige de la taille de soucoupes. Des lampions blancs sont fixés en haut des fenêtres et un petit arbre orné de guirlandes argentées est posé sur le comptoir, à côté de la caisse. L'argent qu'elle a dans sa poche insufflé à Lydia une énergie inédite, un élan. Même si elle sait que c'est le sien, qu'elle n'a rien reçu, rien gagné, elle est galvanisée par les coupures et la façon dont elles sont arrivées. Elle boit vite son café qu'elle règle avec le billet de cinquante. La serveuse Amy, son huitième mois de grossesse apparemment bien entamé, prend le billet et rend la monnaie sans manifester le moindre signe d'intérêt. Lydia laisse un pourboire de cinq dollars, enfile sa polaire et s'en va.

Avant de poser le pied sur le trottoir, elle remarque un garçon en sweat-shirt vert qui fait des tours de vélo dans le parking. Il traverse devant elle. Lydia l'a déjà vu traîner et fumer sur la place avec des copains. Il a travaillé pour Luke, mais des tas de gamins entre treize et vingt-deux ans l'ont fait à un moment ou à un autre. Comment June les appelait-elle ? Des pickpockets et des camés ? Le souvenir fait tressaillir Lydia tandis qu'elle regarde le garçon décrire des cercles avec sa bicyclette.

Pourrait-il être le fils de Kathleen Riley ? Et Lydia d'imaginer qu'il a entendu sa mère la traîner dans la boue. Le patronyme de Kathleen n'est plus Riley, se rappelle-t-elle, c'est Moore depuis des lustres. Kathleen a épousé un entrepreneur de Kent, qui lui a construit une grande maison sur Wildey Road. Avant d'avoir ses enfants, elle était infirmière à l'hôpital. Lydia a du mal à se représenter cette femme sous les traits d'une infirmière et d'une mère. Le souvenir le plus net qu'elle a gardé de Kathleen remonte au lycée : elle l'avait accusée de rembourrer son soutien-gorge. En cinquième, Lydia était la seule à devoir en porter un ; à son entrée au lycée, elle était plus développée que les autres filles de son âge. Dès le deuxième jour, on l'avait surnommée Lactadia. Le sobriquet, dont personne n'avait revendiqué l'idée, lui était resté, et les garçons plus âgés n'avaient pas tardé à écrire des obscénités sur des bouts de papier qu'ils glissaient dans son

casier, à lui proposer de faire un tour derrière les gradins du lycée, à la siffler quand elle montait dans le car. *J'ai soif*, criaient-ils le matin de la banquette arrière et l'après-midi par les vitres, quand elle descendait à l'arrêt au coin de la place. Au bout de la deuxième semaine, nombre de filles des classes supérieures, dont Kathleen Riley, avaient pris Lydia en grippe. Plus jeune que Kathleen, deux ans de moins, elle avait été transparente pour elle à l'école primaire. Au lycée, en revanche, Kathleen ne l'avait pas seulement remarquée, elle lui avait déclaré la guerre. Son chant préféré était : *Lactadia n'a pas de lait*. Un jour, entre deux cours, avec des amies, elle avait coincé Lydia dans la cage d'escalier et exigé qu'elle relève son chemisier pour prouver qu'elle ne bourrait pas son soutif de kleenex. Saisie d'effroi, Lydia, au lieu de s'éloigner ou d'envoyer paître Kathleen, s'était exécutée et avait montré ses seins tout à fait réels. Elle se rappelle être restée là, chemisier relevé sur le visage, entendant des gosses la croiser dans l'escalier, dont l'un lui avait pincé le sein droit. Elle n'avait pu voir à qui appartenait la main, et elle était trop accablée pour réagir. Au moment où elle avait baissé son chemisier, Kathleen et les autres, qui s'étaient détournées, dévalaient les marches. Le mot *monstre* s'était répercuté tandis qu'elles descendaient dans une tempête de rires et de gloussements. Il y avait eu bien d'autres humiliations, des milliers de chuchotements à moitié perçus, mais son souvenir le plus mortifiant, c'était d'avoir été dénudée et tripotée sous les yeux accusateurs de Kathleen Riley et ses copines. La terreur qu'elle ressentait jour après jour à l'approche du lycée avait perduré jusqu'à ce que les filles les plus âgées soient diplômées, jusqu'à ce qu'elle sorte avec Earl, qui, populaire et craint, surgissait d'un champ de force protecteur. À présent, Lydia aperçoit Kathleen, environ une semaine sur deux, dans une aile de la supérette ou faisant la queue à la pharmacie. Elle veille à baisser la tête, à éviter le moindre contact oculaire. Comme si elles étaient toujours au lycée, elle se dérobe, se rend invisible.

Plissant les paupières, Lydia regarde mieux le gamin à vélo, sans arriver à être sûre qu'il s'agit du fils de Kathleen. Auparavant, elle connaissait la plupart des habitants de la ville mais, après que Luke avait quitté le lycée et, ensuite, le départ de Rex, elle a cessé de fréquenter le Tap ou ce genre d'établissements, préférant rester seule, si bien qu'elle avait peu de rapports avec qui que ce soit hormis les

femmes pour qui elle travaillait. Petit à petit, sans s'en rendre compte, elle a perdu le fil des mariages et naissances, ruptures et nouveaux venus. Ce gamin, lui, elle l'a repéré. Trop souvent ces derniers temps. Lydia se rappelle un des dictons que sa mère serinait dès qu'elle entendait cancaner sur la disgrâce d'un habitant du coin : *On cueille les bons fruits, ce sont les pourris qui tombent au pied de l'arbre.* Lydia ne comprenait pas plus alors que maintenant. Elle commence pourtant à en saisir le sens tandis qu'elle observe le gamin, sans doute le fils de Kathleen Riley, bifurquer de Main Street dans Low Road et disparaître. Lydia allonge le pas, les billets froissés dans son poing.

SILAS

Il abandonne sa bicyclette derrière une benne à ordures de Low Road et coupe à travers champ, derrière l'école primaire, jusqu'à Herrick Road. Elle est d'abord invisible, à sept ou huit allées devant lui, mais il ne tarde pas à être suffisamment proche pour voir ses bras se balancer le long de son corps, les poches de son jean épouser les mouvements déments de son cul. Cela dure depuis des mois. Elle marche, il la suit, la serrant de plus en plus près, réduisant de jour en jour la distance entre eux. Dernièrement, il est même parvenu à déceler la légère marque de son slip et de son soutien-gorge sous ses vêtements. Bien qu'il ait entendu dire que la mère de Luke a une cinquantaine d'années, quand il regarde son arrière-train se dandiner, frétiller de haut en bas dans un jean moulant, il se dit : C'est impossible, putain ! Il l'a vue en short, pantalon de jogging, jupe droite, jupe ample et, le plus souvent, en jean. Lydia Morey marche énormément. Pour se rendre au coffee-shop, à la banque, à la supérette, et elle fait l'effet d'être défoncée ou en transe. Elle ne se retourne jamais, jette à peine des coups d'œil à droite et à gauche. Il est certain qu'elle ne l'a pas repéré, ne serait-ce qu'une fois, au cours des semaines et des mois de sa filature.

Il allonge le pas pour se rapprocher d'elle. Ce cul ! Subjugué par la perfection métronomique du mouvement — de haut en bas, de bas en haut —, il se dit : Ce n'est pas un cul de mère. Il tressaille. Il a honte des pensées qui se bousculent dans son esprit, surtout de celle-ci. Il détache son regard afin d'examiner le reste du corps de Lydia. Ses mains, ses doigts sans bagues, ses poignets, ses baskets éculées, les cheveux châtain foncé relevés sur sa tête et les mèches folles qui retombent sur ses épaules. Pour la première fois, il discerne de rares fils gris. Grâce auxquels elle se mue en une personne entière, cesse d'être réduite à quelques parties excitantes de son corps. Elle incarne

de nouveau la raison qui le pousse à laisser son vélo le matin à quatre maisons de chez elle dans Upper Main Street avant d'aller au boulot l'été et le samedi depuis la rentrée des classes. Elle redevient la mère de son défunt patron. Lydia Morey. La femme dont on parle en ville. La femme décrite comme la mère de l'accro au crack, dont la négligence a fait sauter une maison et tué trois personnes, outre lui-même ; la pute obsédée sexuelle qui a trompé Earl Morey avec un travailleur immigré, un trafiquant de drogue, un auto-stoppeur, un membre d'une tribu zoulou ; la mère du gigolo qui a séduit June Reid, jusqu'à ce qu'elle le flanque à la porte et qu'il revienne pour une mission suicide ; une salope qui a accouché d'un voyou, lequel a enfin été puni. Silas a tout entendu sans réagir. Le seul vague compliment qu'il ait jamais entendu au sujet de Lydia Morey, c'était qu'elle avait *les plus beaux nichons du comté de Litchfield*. Son père l'avait fait cet été, lorsqu'ils attendaient à un stop et qu'elle traversait devant eux en top dos-nu. *Même les jeunes filles du Tap ne peuvent rivaliser avec ça*, avait-il enchaîné. La mère de Silas, qui n'aimait pas Lydia Morey, n'était pas dans la voiture. Dès qu'on prononçait son nom à la maison, elle s'empressait d'assener n'en avoir *rien à faire* de Lydia. À la suite d'une conversation téléphonique avec l'une de ses amies quelques jours après l'événement, elle avait d'ailleurs précisé : *J'imagine que personne n'a averti Lydia Morey que non seulement on attrape des puces en couchant avec des chiens, mais qu'on porte d'autres chiens dans son ventre. Comment June Reid a-t-elle pu se laisser avoir par son crétin de fils, je ne comprendrai jamais*. Là encore, Silas n'avait pas bronché.

Il n'a parlé qu'une fois, le jour où les policiers et le capitaine des pompiers l'ont interrogé sur son travail chez June Reid la veille du mariage. Ils se sont présentés chez lui ce soir-là et, assis dans la cuisine, il leur a dit la même chose qu'Ethan et Charlie. Luke leur avait donné les consignes habituelles pour les New-Yorkais du genre de June Reid : ramasser les brindilles et bouts de bois, arracher les mauvaises herbes, entretenir les plates-bandes. La seule différence, c'était que Luke les avait payés d'avance, et le double des douze dollars de l'heure habituels. En leur tendant l'argent, il leur avait demandé de bosser deux fois mieux que d'ordinaire. *Vous faites du bon boulot, les mecs, mais je veux que ce soit super aujourd'hui*. Silas a répété cette phrase aux policiers, qui n'ont pas eu l'air intéressés. Ils n'arrêtaient pas de lui poser des questions sur l'humeur de Luke, s'il

paraissait bourré, défoncé ou perturbé la dernière fois qu'ils l'avaient vu. Silas a répondu qu'il était comme d'habitude. Un peu stressé, surmené, rien de plus. Il a ajouté que les deux autres et lui s'étaient pointés chez June Reid vers quatorze heures ce jour-là et que Luke avait travaillé deux heures avec eux. Il avait tondu les pelouses devant et derrière la maison avec le John Deere, pendant qu'Ethan, Charlie et Silas se tapaient le reste. Aux alentours de seize heures, Luke était parti, il avait des courses à faire, les laissant terminer. À dix-huit heures trente, Charlie et Ethan s'étaient engouffrés dans la vieille Saab d'Ethan et Silas avait emprunté Indian Pond Road sur son vélo pour rentrer chez lui. À un kilomètre et quelque.

Aucun des garçons n'a avoué aux flics que, peu après le départ de Luke, ils avaient foncé dans le champ derrière la maison jusqu'aux chemins menant à la propriété de l'Église de l'Unification, que les jeunes de la ville appelaient The Moon car — tout le monde le savait — l'Église de l'Unification n'était qu'un autre nom pour la secte des moonistes. Ni qu'ils avaient tiré à tour de rôle sur le bang de Silas. Ni que tous les trois avaient de l'herbe, de sorte qu'ils en avaient mélangé un peu de chaque et fumé ce que Charlie qualifiait non sans ironie de *salade du mariage*. Ils avaient perdu la notion du temps, à tel point qu'il était presque dix-huit heures quand ils étaient rentrés. Après que Silas avait fourré son sac à dos jaune dans l'appentis en pierre près de la cuisine, ils s'étaient dépêchés de terminer le boulot et étaient partis avant la tombée de la nuit. À ce moment-là, l'allée était remplie de voitures et la maison d'invités pour le dîner de répétition de la cérémonie. Ils s'étaient cassés sans prévenir Luke, qui devait être furax qu'ils aient disparu quand il était rentré. De toute façon, ils ne tenaient pas à ce qu'il se rende compte qu'ils étaient défoncés. Silas se rappelle avoir vu Lydia sur la véranda avant de partir. June et elle riaient, assises dans le canapé en osier, à la lueur vacillante de petites bougies posées sur des tables garnies de fleurs et de plats. Rien de plus net à propos des deux femmes ne lui vient à l'esprit, en revanche il se souvient de l'odeur d'herbe coupée, de la toile de tente claquant au vent et des premiers rais du couchant rosissant le ciel. Quelques secondes qu'il se repasse en boucle.

C'est difficile de croire que la femme sur la véranda de cette soirée de mai soit la même que celle qui, emmitouflée dans une polaire violette, marche devant lui avec une sombre détermination, traverse

Herrick Road pour rejoindre Upper Main Street. Depuis ce soir-là, pas une fois il ne l'a vue sourire, ni entendue rire.

Silas ralentit pour qu'un écart plus important se creuse entre eux. Lydia sait-elle qui il est ? C'était le troisième été qu'il travaillait pour Luke, sans compter les week-ends à l'automne et au printemps. L'avait-elle aperçu ce soir-là chez June Reid ? Il était resté devant l'appentis en pierre jusqu'à ce que la voix de Luke venant de la cuisine le fasse fuir. Il avait couru vers l'allée, enfourché son vélo et filé le long des champs de maïs s'étirant depuis la propriété de June Reid et devant l'église où la fille de June se mariait le lendemain. Il avait ralenti au niveau d'Indian Pond, l'étang sur lequel se reflétait le coucher de soleil rouge strié de violet. Il se rappelle les signaux lumineux des lucioles dans les buissons et fourrés de part et d'autre de la route alors qu'il pédalait. Il s'était arrêté, avait rampé sur la pente rocheuse jusqu'au bord de l'eau pour pisser, le ciel tourmenté et la surface de l'étang étaient un miroir jusqu'à ce que le jet d'urine les ride. L'effet avait été psychédélique, d'autant plus qu'il était toujours défoncé. À un moment, les nuages s'étaient disloqués et, au-dessus de lui, était apparu ce qui ressemblait à un énorme dragon aux ailes gigantesques. Silas avait reculé en trébuchant à mesure que la bête devenait plus réelle : mâchoires remplies de crocs irréguliers crachant du feu, fumée s'échappant de sa gueule, ailes magnifiques aux écailles pareilles à des nuages, queue colossale s'enroulant au-delà de l'horizon. Un monstre spectaculaire dont les yeux, le seul bleu visible, semblaient s'agrandir tandis qu'il tournait lentement la tête vers Silas, assis sur la berge, abasourdi et affolé.

Au fil des mois, le dragon et les quelques secondes terrifiantes au cours desquelles il l'avait cru réel lui étaient sortis de l'esprit. Il avait oublié qu'il faisait nuit quand il était péniblement remonté. Il pense aux instants où il avait trébuché dans le noir avant de retrouver sa bicyclette, tombée au pied de l'arbre contre lequel il l'avait appuyée. Si seulement il pouvait revenir en arrière ! À la minute où il ne savait rien. Ni où était son vélo. Ni ce qui arriverait plus tard dans la nuit ou le lendemain matin. Ni qu'une pleine lune ne tarderait pas à se lever et à éclairer la vallée. Ni qu'une fois toute sa famille endormie il enfourcherait de nouveau sa bicyclette pour pédaler avec acharnement sur la même route, se fiant à la clarté lunaire pour le guider jusque chez June Reid.

Silas a accéléré sans s'en rendre compte, de sorte que la distance entre Lydia et lui s'est réduite. Après avoir traversé Herrick et posé le pied sur le trottoir d'Upper Main Street, il oublie qu'il est censé se cacher. Ce qui quelques minutes auparavant correspondait à la longueur de trois ou quatre voitures n'est plus que quelques mètres. Il s'en aperçoit. Il sait qu'il devrait ralentir, virer dans une allée sur sa gauche et disparaître. Sauf qu'il n'a jamais été aussi près. Il a l'impression de l'entendre respirer. Malgré le froid, la transpiration perle sur la nuque de Lydia, qui a ôté sa polaire. Sa peau apparaît par endroits à travers le coton du tee-shirt blanc trempé de sueur. Le regard de Silas navigue d'un bout de chair presque dénudée à un autre. Il se rapproche. Une de ses chaussures frotte sur le trottoir, racle le sable et, pour la première fois, il est sûr qu'elle prend conscience de sa présence. Sans le faire exprès, il donne un coup de pied dans un bout de bois qui va heurter la cheville de Lydia. Elle s'arrête brusquement et se retourne. Il se fige. Quelques centimètres les séparent.

JUNE

Après le dédale des pistes jonchées de cailloux et rongées par l'érosion par lequel on s'éloigne du lac Bowman, c'est un soulagement de conduire sur l'asphalte de la Route 93, au sud de Kalispell. Dès qu'un panneau indique Butte, elle prend la direction de la bretelle d'accès à l'Autoroute 90 et, plus tard, une autre lorsqu'un panneau indique Salt Lake City. À peine a-t-elle parcouru quelques kilomètres dans l'État d'Idaho qu'elle sent le break tirer vers la gauche. C'est de pire en pire, alors elle emprunte la première sortie et quand elle trouve une station Texaco elle arrive à peine à rouler en ligne droite. Les jeunes de la caisse sont incapables de l'aider : la boutique tient davantage d'une épicerie que d'une station-service où un employé s'y connaîtrait en voitures. Elle guette l'arrivée de quelqu'un qui aurait l'air de savoir quoi faire. Un homme d'un certain âge, avec d'épais cheveux blancs et une barbe bien taillée, vêtu d'une chemise de flanelle rouge, recule son camion devant une pompe. Lorsqu'elle lui demande s'il sait comment changer une roue, son expression amusée lui fait comprendre qu'elle est bien tombée. La main tendue, il clairotte : *Brody Cook, prêt à prendre son service*. Elle lui serre la main sans rien dire. *Très bien*, enchaîne-t-il, toujours enjoué. Le sourire aux lèvres, il fait le plein et paye. Une fois son camion garé à côté du Subaru, il veut savoir où se trouve la roue de secours. Elle dit qu'elle n'est pas sûre qu'il y en ait une dans le break. *Il n'y a que deux endroits : le capot ou le coffre*¹, lance-t-il en la dévisageant. Elle ne sait comment réagir. *D'accord, commençons par le capot*. Il le soulève et après un regard circulaire constate : *C'est donc le coffre*. Une fois qu'il a ouvert le hayon, elle l'entend lui demander où elle veut qu'il mette les sacs. Elle se tait. Il repose la question. Comme elle garde toujours le silence, il contourne la voiture, une valise dans une main, un sac marin dans l'autre, et les pose sur l'asphalte. *Je vous laisse vous en*

occuper. Sur ces mots, il rebrousse chemin et extrait la roue de secours.

Les bagages sont avec elle depuis le début. Dans le coffre du Subaru, bouclés, prêts, oubliés. Se peut-il qu'elle ne l'ait pas ouvert depuis qu'elle s'est mise en route ? Elle n'a eu aucune raison de le faire. Elle n'a rien emporté, rien acheté au cours du trajet, hormis une brosse à dents et un tube de dentifrice à une station-service de Pennsylvanie le premier jour. Combien de temps s'est écoulé depuis ? Une semaine ? Deux ? Elle en a perdu la notion pratiquement dès son départ du Connecticut. Encore maintenant, elle a oublié combien de nuits elle a dormi dans le break près du lac Bowman. Trois ? Quatre ? Elle est restée jusqu'à l'épuisement des bouteilles d'eau, paquets de cacahouètes et de raisins secs dont elle avait fait provision en Ohio. Quelle qu'ait été la durée de son périple, les bagages ne l'ont pas quittée.

Aucun problème pour deviner à qui appartenaient l'un et l'autre. Celui de Will est un agencement méthodique de fermetures éclair et de poches, équipé de roulettes et d'une poignée télescopique ; celui de Lolly est un vieux sac marin en toile, maculé de taches d'encre, aux courroies en cuir. Lolly n'aurait jamais prévu — le sens de l'organisation n'étant pas son point fort — d'emballer ses affaires la veille et de mettre les bagages dans la voiture. Du Will tout craché. Will était le gendre dont Adam avait toujours rêvé : le genre de type qui se renseignait sur les maladies contagieuses dans les pays étrangers avant d'y aller, qui payait ses factures à temps, qui réglait la veille pour le lendemain le minuteur de la cafetière après l'avoir remplie d'eau et de café, qui veillait à ce que les sacs pour son voyage de noces en Grèce soient prêts et chargés dans la voiture de sa belle-mère la veille de son mariage. June l'entend revoir l'emploi du temps avec Lolly. Mariage à treize heures, réception de quatorze à dix-huit heures, dans la voiture vers dix-neuf heures de façon à ce que June et Luke les déposent à Kennedy Airport au plus tard à vingt et une heures trente, leur avion pour Athènes décollant à vingt-trois heures quarante-cinq. Il avait même envoyé un mail avec le programme à Lolly, Adam, ses parents, Luke et June afin que tout le monde sache précisément à quoi s'en tenir.

Le sac marin de Lolly n'est qu'à moitié fermé, et June remarque qu'un bout de serviette bleu clair dépasse de quelques centimètres d'un côté. Alors que Brody tourne le cric pour soulever le coin gauche

du Subaru, l'envie la saisit de s'éloigner. De lui, de la bagnole, des bagages, de la serviette. Comme elle recule lentement, un pied derrière l'autre, la voix de Lolly appelant Will lui parvient : *Attends ! J'ai oublié mes vitamines !* C'est après la répétition, après le dîner, après que Luke a nettoyé les reliefs du chili con carne qu'il a préparé pour tous les convives, après qu'Adam est allé se coucher et que Lydia, un peu pompette, est rentrée chez elle. June trie des piles de lettres négligées sur la table de la cuisine. *Attends !* crie Lolly de sa chambre à Will, déjà dehors avec les bagages. Lolly dévale l'escalier comme à son habitude — quatre à quatre, dans un bruit d'avalanche. Elle franchit la porte en coup de vent, pieds nus, serrant à deux mains une serviette bleu clair de la salle de bains à l'étage dont elle a fait une pochette pour ses flacons de vitamines. *Reviens ! Je n'ai pas de chaussures !* June les entend rire devant la maison et songe, la gorge un peu nouée par la nostalgie et l'envie, que cet instant est l'acmé de leur relation, de leur vie. L'instant d'avant. *Le sommet de la grande roue*, lui avait dit un homme avec qui elle était sortie à Londres tandis qu'ils se trouvaient dans l'Œil, inauguré depuis peu. Une rencontre arrangée par une collègue intrusive mais pleine de bonnes intentions, entre son oncle, un veuf, et June. C'était trop tôt pour l'un comme pour l'autre. La soirée ne lui avait laissé aucun souvenir sauf celui où, au sommet de la grande roue, ils avaient vu les lumières de Londres ruisseler en une sublime rivière d'or chaotique et qu'il lui avait expliqué sa théorie avec la patience illimitée caractéristique des Anglais. *Il s'agit du pivot entre la jeunesse et la maturité, le lieu exaltant où tout paraît visible, possible, où l'on fait des projets. D'un côté l'enfance et l'adolescence, une ascension plongée dans l'obscurité, de l'autre le déclin qu'est l'âge adulte, la vieillesse, la confrontation progressive de cette vision aussi fugace que grandiose avec la réalité prosaïque.*

Écoutant Lolly et Will chuchoter et glousser dehors, June les imagine se balancer dans une nacelle dorée en haut d'une grande roue. Elle s'appesantit sur l'image. Elle n'a pas ouvert une seule des lettres éparpillées sur la table. Elle se représente Londres, un labyrinthe éblouissant s'étirant de tous côtés. Elle y voit Lolly, dominant l'ensemble, riant. D'une main distraite, elle tripote factures et lettres, les classe par forme, par couleur. Elle entend Lolly l'appeler de la porte d'entrée toujours ouverte et lui demander de venir déverrouiller le break. Le fond de l'air étant frais, June enfile sa veste

en lin et, ce faisant, sent dans la poche gauche la carte que Luke lui a empruntée : il lui fallait du liquide pour payer les gamins qui avaient nettoyé la pelouse. June attrape les clés dans le plateau de cuivre où elle les jette généralement et sort rejoindre Will dans l'allée. Lolly les attend — pieds nus sur le paillason, vieux pantalon de jogging, élégant chemisier qu'elle n'a pas ôté après le dîner —, éclate de son rire niais. Lorsqu'elle aperçoit June devant la maison, éclairée par les rayons lumineux, elle s'écrie *Maman !* avec une spontanéité ridicule, à la manière d'une adolescente qui s'entendrait bien avec sa mère. En haut d'une grande roue, on a le vertige, la tête vide, et le plaisir qu'on éprouve est bien éphémère, se dit June. Sur le seuil, elle étreint sa fille aussi longtemps que celle-ci y consent.

Ils rentrent. Luke fait une tisane à la camomille. Ils s'installent tous les quatre sur la véranda et discutent de la répétition, du chili con carne et des œufs à la diable du dîner. Will taquine Lolly : elle arrivera en retard à l'église le lendemain, elle perdra l'alliance, elle se trompera dans l'échange des consentements. D'une humeur inhabituellement légère avec Lolly, June y va de son anecdote sur sa fille qui se trouvait dans les toilettes au moment où elle devait faire sa brève apparition dans *Babes in Toyland* 2, une pièce de théâtre montée par la classe de quatrième. La conversation est joyeuse, les moqueries espiègles, pourtant Lolly y participe de moins en moins comme si elle s'était soudain rendu compte qu'elle avait baissé la garde et oublié de maintenir une bonne distance. Elle décroche tandis qu'ils abordent le sujet de la deuxième année de Will en fac de droit, de ce qu'il fera une fois qu'il aura obtenu son diplôme — stages, boulots. Puis, de but en blanc, Lolly demande à Luke s'il compte proposer à sa mère de l'épouser. Le silence tombe. Aucun humour dans sa voix, aucune badinerie. Le regard et le ton de Luke correspondent à ceux de Lolly. *Je l'ai fait. Cependant, ta mère refuse de prendre ma proposition au sérieux. Ou moi. L'un ou l'autre, c'est difficile à dire. J'ai d'abord cru que c'était à cause de toi, mais à présent que tu es plus âgée, sortie de l'université et presque mariée, je m'interroge. Ces derniers temps, j'espérais que les préparatifs de mariage déteindraient plus ou moins sur elle. Peine perdue. La réponse à ta question est donc oui, et à la mienne, posée à deux reprises, toujours non.* Lolly ne s'attendait pas à cette réaction. Aucun d'eux. Même, à en juger par son expression, Luke. Le silence n'est troublé que par le ronronnement du lave-vaisselle et le chant

impénétrable des cigales passé d'un bourdonnement électrique à un mugissement assourdissant. Après quelques secondes pénibles, Lolly se lève et entraîne Will. Comme ils sortent de la véranda, Will leur souhaite bonne nuit d'un ton contrit, en leur nom à tous les deux. À *demain*, lance-t-il du haut de l'escalier, avant que la porte de la chambre de Lolly ne claque.

Un camion à long plateau rempli de panneaux de contreplaqué croise bruyamment June qui, tête baissée, marche en sens inverse de la circulation, passe devant les fast-foods Arby's et Taco Bell, une station-service Exxon. Elle voit les chaussures de Luke, les marron à boucle qu'il avait commandées pour le mariage dans un catalogue de vente par correspondance. Parfaitement cirées, avec cependant des gouttes de sauce tomate qui ont sans doute coulé pendant qu'il préparait le dîner. Des brins d'herbe d'une pelouse récemment tondue collent aux semelles. Une petite touffe tombe sur le carrelage tandis que Luke, nerveux, laboure de coups de pied la table basse en rotin. Ils n'ont pas échangé une parole depuis que Lolly et Will sont montés. Luke ne tient pas en place, ses chaussettes blanches apparaissent sous son pantalon de toile. Il tend le bras vers la jambe de June, lui frotte la cuisse du pouce avant qu'elle ne l'écarte et se lève. Il tente de lui prendre la main et, le repoussant d'une tape, elle lui égratigne la joue de l'ongle, sous l'œil gauche. Il tressaille et s'écarte. Elle ne le prie pas de l'excuser, ne vérifie pas si du sang perle, sort sans hésiter de la véranda pour gagner la cuisine.

Par-dessus le vrombissement des voitures, June entend quelqu'un appeler. *Madame ! MADAME !!!* La conscience qu'elle devrait s'arrêter est trop vague.

Devant l'évier, elle remplit la bouilloire pour refaire de la tisane à la camomille. Ses mains tremblent. Si seulement elle pouvait revenir en arrière ! Les choses s'étaient déroulées sans incident jusqu'à présent. Même avec Adam, arrivé le matin de Boston, seul, Dieu merci. À la dernière minute, June avait essayé de convaincre Lolly que ce serait bien plus facile pour tout le monde s'il prenait une chambre au Betsy, où logeaient les membres de la famille de Will ainsi que d'autres invités. Sans succès. Sa fille avait eu une réaction immédiate et volcanique et, malgré les précautions de June, les inquiétudes qu'elle avait exprimées, Adam occupait la chambre d'amis à l'étage. Il avait toutefois été amical avec Luke, ce qui ne lui ressemblait guère et

était plutôt surprenant étant donné son comportement de l'année précédente à Vassar lors de la remise de diplôme de Lolly. Il avait ignoré Luke, et marmonné tout l'après-midi qu'elle *les prenait au berceau*, qu'elle était une *cougar*. June avait, hélas, riposté sur le même ton, lui rappelant ses raids dans les chambres de fillettes longtemps avant la fin de leur vie conjugale. Luke s'était retranché dans le silence ; elle n'avait perçu son point de vue sur l'après-midi que plus tard dans la soirée : des ex-époux d'âge mûr, fielleux, s'accusant mutuellement de sortir avec des jeunes. Le comble de l'humiliation. Il n'était pas question de se chamailler de la sorte au mariage de Lolly, elle se l'était juré. Pour l'heure, à sa grande surprise, cela ne lui avait coûté aucun effort. Adam s'était montré respectueux. Pas le moindre coup de griffe ou de dent. Luke était le dernier qu'elle s'attendait à voir tout chambouler. En se laissant démonter par Lolly, il avait ouvert une boîte de Pandore qu'elle croyait, espérait à tout le moins, fermée.

Bien que la bouilloire soit pleine, June ne l'écarte pas du robinet. L'eau déborde, mais le jet sur sa main l'apaise. Elle reste passive faute de savoir que faire ensuite. La sensation d'être au pied du mur et d'avoir tort le dispute à la colère. Elle voudrait se retrouver une heure auparavant, entendre Lolly l'appeler au moment où elle s'avavançait dans les rayons lumineux. *Maman !* Elle voudrait que la soirée recommence là et pouvoir en détourner le cours. Elle observe l'eau couler du robinet, déborder de la bouilloire, disparaître dans le siphon.

Des voitures filent à toute allure, des klaxons hurlent. Elle a beau presser le pas, la voix se rapproche. *Madame ! Au nom du ciel ?!* Elle se met à courir et, bientôt, on l'attrape par le bras. *ARRÊTEZ*, crie la voix. *Qu'est-ce qui vous prend ?* poursuit-elle avec plus de stupéfaction que d'exaspération. Elle regarde la source — barbe, chemise en flanelle, masse de cheveux blancs — sans reconnaître pour autant l'homme qui lui a prêté main-forte. *Je regrette*, dit-elle, mais elle ne s'adresse pas à l'homme. Elle fixe l'eau qui coule, ses mains tremblantes. *Ô Dieu, je regrette tellement*, répète-t-elle, fléchissant un genou puis l'autre. Comme elle est suffisamment loin de chez elle et que c'est un inconnu, elle pleure pour la première fois.

1. *Heads or tails* : « pile ou face » ou « en tête ou en queue ».
2. Pièce inspirée d'une opérette des années trente, adaptée au cinéma par Disney.

GEORGE

À mon départ le matin, la chambre était en pagaille — draps et couvertures entortillés, fringues et linge de toilette par terre. En revanche, à mon retour le soir, après que j'avais passé la journée à l'hôpital avec Robert, un ordre impeccable régnait. Lit fait, vêtements soigneusement rangés dans la commode. Le bouchon de mon tube de dentifrice était même revissé, mon rasoir et mon peigne s'alignaient sur une serviette pliée, près du lavabo. D'habitude je ne suis pas désordonné, mais je me laissais indéniablement aller pendant ce séjour au Betsy. Tout m'échappait — la santé de ma femme, mon fils, mon entreprise —, et le seul endroit où tous les problèmes pouvaient être réglés par quelqu'un d'autre, Lydia en l'occurrence, c'était dans cette petite chambre de motel de la Nouvelle-Angleterre. Si je ne l'ai pas rencontrée au cours des deux premières semaines, je la sentais ; juste avant d'ouvrir la porte, je m'attendais à la propreté de la chambre, l'ordre rétabli, l'odeur citronnée de la cire ; à l'époque, rien d'autre ne m'apportait un tel semblant de soulagement.

Robert a passé trois jours dans le coma. Il avait aspiré son vomi quand il était inconscient et, d'après les médecins, il aurait manqué d'oxygène pendant trois longues heures avant que les policiers ne le découvrent dans la grange. Je suis resté avec lui jusqu'à ce qu'il en sorte. Je sais que cela risque de paraître pervers, mais j'ai parfois la nostalgie de ces moments avec mon fils. Jamais mon rôle et ce que je pouvais faire pour lui n'avaient été aussi évidents. Je devais être à son chevet. Je lui parlais de ses sœurs, de sa mère, de nos chiens, de l'horrible baraque qu'on construisait de l'autre côté de la rue, dans les bois où il jouait enfant. Je lui tenais la main, ce que je n'avais jamais fait auparavant et n'ai plus refait par la suite. Je me demande parfois si c'est la même chose pour les autres pères. Pour moi, avoir un fils a été une énigme, trop difficile et trop facile à la fois, exigeant du

doigté. Je n'ai pas su comment le prendre. Contrairement à mes filles, qui n'étaient pas compliquées à entourer, à aimer, car les règles qui régissaient notre relation étaient bien plus simples. Robert n'aimait pas le sport. De temps à autre, il me semble que c'est parce que j'étais trop occupé par mon travail, Kay et les filles pour lui donner un ballon et l'emmener sur un terrain de basket quand il était petit. Il aimait la fantasmagorie élaborée de son univers de Donjons & Dragons, les livrets qu'il concevait, il aimait Tim, mais ce que je savais le laissait indifférent. De son vivant, Kay me répétait que ce n'était pas à lui de s'intéresser à moi, c'était à moi de m'intéresser à lui. Si elle avait raison, ce dont je ne doute pas, j'ai lamentablement échoué. Lors du départ de Robert pour Harkness, je m'étais convaincu qu'il s'en tirerait mieux sans que je m'occupe de lui : il était autonome et naviguerait parfaitement dans le monde du pensionnat puis dans celui de l'université sans savoir jouer au basket, ni avoir de père capable de se repérer dans les châteaux de Donjons & Dragons. Je comprends désormais à quel point c'était égoïste.

Une fois sorti du coma, Robert a passé neuf jours dans l'unité de soins intensifs. Conscient mais absent à lui-même, il avait des troubles du langage. Je suis resté à son chevet comme les trois premiers jours, sans lui tenir la main, cependant. C'est d'avoir hésité à la lui prendre le matin où, venant de se réveiller, effrayé, il était incapable de prononcer les mots les plus simples qui s'est gravé dans ma mémoire. Si j'en avais la possibilité, j'agisrais autrement en cet instant. Et dans bien d'autres circonstances. Qu'est-ce qui m'inquiétait donc ? *Tout*. Si pénible que ce soit de le reconnaître, je me vois, quand je me rappelle cette période, comme un imbécile, un frileux qui se tordait les mains face à la moindre décision et, la plupart du temps, prenait la mauvaise. Pourquoi ne comprend-on les choses qu'après coup ? Si j'ai fini par accepter mes erreurs, il arrive qu'un souvenir remonte brutalement à la surface et me terrasse. Ne pas avoir entouré mon fils d'attention et d'amour les premières années, ni saisi sa main et serré contre moi aussi souvent que possible, l'avoir abandonné dans un pensionnat parce que c'était un souci de moins — autant de regrets qui s'insinuent et me rongent. Auquel cas il n'y a rien à faire, aucune action à entreprendre pour me sentir mieux. Je cède à leur invasion le temps qu'il faut.

On a ensuite transféré Robert dans l'unité de rééducation pour lui

réapprendre à marcher, à parler, à résoudre des problèmes. Malgré des lésions cérébrales, les médecins m'assuraient que Robert avait toutes les chances de récupérer ses facultés tant physiques qu'intellectuelles au prix de certains efforts. Ils l'ont entraîné pendant presque un mois, au cours duquel je suis rentré en avion à Atlanta pour y passer une ou deux nuits. Sinon, je suis resté au motel et je voyais Robert lors de son petit déjeuner et de son dîner. Les médecins voulaient qu'il se concentre sur diverses thérapies pendant la journée, alors je travaillais de ma chambre, parlais à Kay, ainsi qu'à ma mère et à ma sœur qui conduisaient Kay à la chimio, l'aidaient à s'occuper des filles. Kay prenait des nouvelles de Robert, mais elle se dérobaît à mes questions sur son état de santé. Ses efforts pour être enjouée ne m'empêchaient pas de me rendre compte qu'elle s'affaiblissait à chacune de nos conversations.

J'ai rencontré Lydia le jour du transfert de Robert dans l'unité de rééducation : les médecins m'avaient demandé de revenir en fin d'après-midi. Pour la première fois depuis mon arrivée, je me suis pointé au motel avant la tombée de la nuit. Au moment où j'ai introduit la clé dans la serrure, j'ai entendu l'aspirateur et hésité une fraction de seconde avant de la tourner. Je n'étais pas certain d'avoir envie de découvrir l'auteur du tour de magie quotidien, celle qui rangeait soigneusement ma chambre et mes affaires. Le mystère m'amusait, m'intriguait, aussi ai-je marqué une pause pour écouter le ronronnement de l'aspirateur que l'on poussait sur le sol et qui se cognait aux meubles en douceur. Sans doute n'ai-je pas remarqué qu'on l'arrêtait, parce que la porte s'est tout à coup ouverte et elle est apparue. En jean et tee-shirt blanc moulant. Une masse de cheveux châtons relevés en un chignon lâche. Une dizaine d'années de moins que moi. Jeune. Belle. Lydia.

Le premier jour, elle est partie précipitamment et nous n'avons échangé qu'un salut gêné. Le lendemain, je suis revenu après avoir partagé un petit déjeuner avec Robert de bonne heure. Elle n'était pas encore là. Nerveux pour une raison quelconque, j'ai rangé la chambre et plié mes vêtements, ce que j'aurais dû faire depuis le début. Son boulot, c'était le ménage, non de ramasser les affaires des clients. M'empêchant de faire le lit, j'ai vérifié que la chasse d'eau était tirée, mis de l'ordre dans des documents de l'hôpital éparpillés sur le bureau. Elle est arrivée avant midi. Elle ne s'est pas donné la peine de

frapper. Elle n'imaginait sans doute pas que je serais là, de sorte qu'elle s'est servie de sa clé pour entrer. Assis dans le fauteuil près du lit, j'ai gardé le silence tandis qu'elle posait le grand seau en plastique et les produits d'entretien sur la moquette. Elle portait le même jean que la veille et un tee-shirt, bleu clair cette fois. Lorsque je lui ai dit bonjour, elle a hurlé.

Je ne suis pas fier de ce qui s'est passé au cours des trois semaines suivantes, mais je ne regrette rien. Contrairement à tant d'autres choses. Lydia Morey était une jeune femme triste, piégée dans un mariage malheureux, et moi un homme effrayé, conscient de la mort imminente de sa femme. Par-dessus le marché elle était sexy. Jeune, en bonne santé, aussi bien roulée qu'une pin-up. Bien qu'elle soit malheureuse, elle avait une sorte de dureté qui me donnait à croire qu'elle s'en sortirait. Qu'elle se construirait une vie et survivrait. J'espère que c'est le cas.

Nous avons surtout parlé. Elle : de son père, cet inconnu. De la langue acérée de sa mère qui la persécutait pour qu'elle reste avec son mari, malgré les railleries, malgré la violence de cet homme. De son envie de fuir. De se rendre en voiture jusqu'à une ville quelconque du Middle West où personne ne la connaîtrait et où elle pourrait repartir de zéro. Un tel désespoir chez une femme aussi jeune était surprenant et consternant. Je l'écoutais sans lui suggérer de solutions ni lui donner de conseils. Comment l'aurais-je pu ? Ma vie était un naufrage et je ne savais que faire. Je lui ai raconté mes malheurs, nous avons réussi à en rire, même de l'overdose, même du cancer. Dans cette chambre de motel, nos existences semblaient irréelles et lointaines, comme si nous parlions de la vie d'autres personnes. Peut-être avions-nous besoin de ça. Aucune idée. Ce dont je suis sûr, c'est que je n'avais pas le sentiment d'être coupable ou dans mon tort. En dix-huit ans, je n'avais jamais trompé Kay, ni été vraiment tenté de le faire. Pourtant, deux jours avant mon départ, j'ai couché avec Lydia. Elle m'a embrassé, c'est ainsi que les choses ont commencé — d'abord sur le front, puis sur les lèvres. Nous étions assis sur le lit et le silence se prolongeait. Je venais de lui annoncer que je ramenaient Robert à Atlanta pour qu'il continue sa thérapie dans un hôpital. Il n'y avait rien à dire. Nous savions que je ne reviendrais jamais à Wells, dans le Connecticut, au Betsy. Nos journées ensemble touchaient à leur fin. Alors elle m'a embrassé. Et je lui ai rendu son baiser.

Encore aujourd'hui, les heures avec Lydia Morey sont parmi les plus heureuses, les plus poignantes de ma vie. S'en souvient-elle ?

JUNE

Le sac de Lolly contient très peu de vêtements : un maillot, une robe bain de soleil, des culottes, des tongs, deux tee-shirts et un pyjama d'homme piqué à Adam il y a longtemps. Les flacons de vitamines et les carnets l'emportent de loin sur les fringues.

L'homme, qui avait de nouveau précisé qu'il s'appelait Brody, l'avait raccompagnée à la voiture pour la conduire dans un motel Super 8 situé un kilomètre plus loin. June l'avait prévenu qu'elle n'avait pas de carte d'identité. Il avait donné sa carte de crédit et son permis à la réception, porté le sac de Lolly jusqu'à la chambre, griffonné son numéro de portable et informé June qu'il emmènerait le Subaru au garage d'un ami pour réparer le pneu et vérifier le reste. Il le lui rendrait le lendemain.

Elle s'était écroulée. Pelotonnée entre les draps, les premiers sur sa peau depuis plus d'une semaine, elle avait dormi d'une traite jusqu'au matin. Lorsque Brody est venu lui rendre les clés, elle était réveillée. Elle avait déjà tiré de l'argent au distributeur du hall, pour la roue et la chambre — deux cents dollars, le plafond dans son cas. Il les a refusés. Elle a plié les billets et les a glissés dans la poche de son jean. *Vous ne vous attendiez pas à en faire autant quand je vous ai demandé un coup de main*, a-t-elle dit. Cela faisait des semaines qu'elle n'avait pas prononcé autant de mots.

Je suis content que vous vous soyez adressée à moi, a-t-il répondu d'une voix un tantinet flirteuse pour la première fois.

Brody parti, elle s'assied sur le lit à côté du sac marin de Lolly qu'elle a de nouveau rempli, après avoir soigneusement plié et rangé les affaires. Les carnets, elle les regarde un instant avant d'en poser un sur ses genoux. Il y en a trois, chacun avec la même couverture orange, celle que Lolly préférait depuis le lycée. Comme à cette époque-là, les carnets sont truffés de bouts de papier, poèmes arrachés

à des pages du *New Yorker*, mémos illisibles du directeur de la photo dont elle était l'adjointe au magazine de mode où elle avait débuté comme stagiaire, reçus froissés, carte de métro, menus de plats à emporter, factures, pages déchirées de catalogues de galeries. Lolly s'était toujours servie de ces vieux calepins comme une sorte de classeur portatif. Le classement de sa vie, sans ordre ni méthode. June a entre les mains celui qui se trouvait sous la serviette bleu clair bourrée de flacons de vitamines. La couverture est vierge. Elle l'ouvre, en effleure les pages du bout des doigts. Elle se rappelle avoir dressé le catalogue des toiles inachevées d'un peintre qu'elle représentait et qui s'était suicidé. Sa famille lui avait demandé de passer en revue son appartement et son atelier, de classer ce qu'elle jugeait important. Elle avait trouvé un vieux manuel de scoutisme plein de dessins d'animaux au crayon — des ours essentiellement, quelques adorables koalas et des bébés baribals, d'autres furieux, aux crocs découverts, toutes griffes dehors. Il y avait de fortes chances pour que personne ne les ait jamais vus et, l'espace d'un instant, elle avait eu envie de dérober le manuel, de le garder tant il en émanait quelque chose d'intime, de beau, d'optimiste, malgré les circonstances à l'origine de sa découverte. Au lieu de quoi, elle l'avait inclus dans une exposition de sa galerie, une des dernières qu'elle avait organisées à New York avant son départ pour Londres, et vendu à l'un des collectionneurs habituels des œuvres de l'artiste.

Les trois premières pages du carnet de Lolly sont couvertes de plans de maisons imaginaires, chacune dotée d'une chambre, de plusieurs espaces ouverts et de deux pièces intitulées ATELIER DE LOLLY et BUREAU DE WILL. Atelier destiné à quoi ? Lolly s'était essayée au pastel et à l'aquarelle au début du lycée, mais June n'en avait plus entendu parler depuis. Les pages suivantes sont remplies de poèmes à moitié écrits, de listes incomplètes de choses à faire, de plans de table pour la réception de mariage, de menus de Feast of Reason que Lolly tenait absolument à ce que Rick revoie afin de proposer d'autres idées. Il y a des photos de gâteaux de mariage et d'arrangements floraux découpées dans les magazines, des relances d'impayés de Con Edison pour l'appartement de Lolly et de Will à New York.

Les impayés de Lolly : l'électricité et le traiteur. C'est la première fois que ces responsabilités non assumées reviennent à l'esprit de June. Un accès de panique. L'impression familière, legs d'une vie

antérieure, de devoir s'occuper de tout. Elle n'a passé qu'un coup de fil, à Paul, son avocat de New York, à qui elle a demandé ce qu'elle devait faire pour lui donner procuration sur tout — déclarations aux assurances, comptes bancaires, factures en souffrance. Elle voulait qu'il consolide ses comptes bancaires, liquide son plan 401(k)¹, règle les pénalités requises, vende si possible le terrain de sa maison réduite en cendres, et transfère tout l'argent sur son compte courant afin qu'elle y ait accès avec sa carte de crédit. Paul est venu en voiture dans le Connecticut, apportant les documents, accompagné d'un collaborateur chargé de les authentifier légalement. June l'avait prévenu au téléphone que discussion et conseils étaient superflus, qu'elle voulait juste que ceci soit fait et qu'il n'aurait qu'à prendre ce qu'elle lui devait sur le compte désormais sous son contrôle. Pourvu que Rick et ceux qu'elle n'avait pas payés aient trouvé Paul ! June dresse mentalement une liste hypothétique. Rick. Le propriétaire de l'appartement de Lolly à New York. Edith Tobin. La perceptrice des impôts de la ville. Autant de noms qui bourdonnent comme des abeilles. Elle ferme le carnet et en sort un autre du sac marin. Sur celui-ci, une date approximative est notée sous le prénom de Lolly : *été 2012*. Cela correspond sans doute à son retour de Mexico où elle avait passé un semestre, au moment où elle avait emmené Will à Boston pour le présenter à Adam, puis à New York pour le présenter à June. Une brève rencontre au cours d'un dîner. C'était avant que Lolly accepte de faire la connaissance de Luke, aussi June avait-elle fait l'aller-retour entre Wells et New York toute seule. Elle se souvient à peine de Will. Lolly avait fréquenté une flopée de garçons au fil des années, il n'y avait aucune raison de s'attendre à ce que celui-ci soit différent. En outre, elle n'avait pas vu Lolly depuis Noël. Celle-ci avait demandé à ses parents de ne pas venir à Mexico afin qu'elle puisse, le temps d'une pause, cesser d'être leur fille.

June feuillette le carnet. Elle découvre des dessins au trait représentant Will. Des pages entières de profils : nez, yeux, clavicule. Ce qui la frappe dans ces œuvres d'amateur, c'est le sens du détail, la précision. Plutôt hyperactive et facilement distraite comme le prouve la profusion du contenu de ses carnets, Lolly avait manifestement accordé une grande attention à Will. Le regard soutenu indispensable à la création de tels dessins est patient, tendre, intime, au point que June a du mal à ne pas détourner les yeux. Ce n'est pas sans un

pincement de jalousie qu'elle examine une étude de la nuque de Will, de ses cheveux châains ondulés, de loin la plus délicate et la plus subtile. June, qui continue à feuilleter, tombe sur une page couverte d'encre bleu nuit. Cela semble tout d'abord un griffonnage — un mural incohérent de formes et de lignes. Quand elle tourne le carnet, en revanche, June comprend que Lolly avait tenté de reproduire l'océan. Des mouettes maladroitement esquissées volent à des angles bizarres dans l'intervalle de cinq centimètres entre la ligne d'horizon en dents de scie et le bord de la page. Sous les oiseaux se dressent des vagues minutieusement rendues où June discerne des visages, des mains, des immeubles, une voiture, un avion, des yeux, des arbres, une porte. L'effet est fascinant, elle en a le vertige. June referme doucement le carnet bourré de bouts de papier, de coupures qui dépassent, et le pose sur le lit. Un nouveau regret la saisit. Les dessins de Will et, d'une manière encore plus flagrante, celui des vagues, étaient l'œuvre d'un être qui recréait le monde, réfractant et compliquant ses éléments pour lui conférer du sens. Lolly était ce qu'elle n'avait jamais imaginé : une artiste. Sans doute pas une grande — pour peu que cet adjectif désigne quoi que ce soit avec justesse — mais elle avait l'âme d'une artiste, taraudée par le besoin de représenter ce qui la désarçonnait pour trouver les réponses. Et June était passée à côté. Alors que sa carrière avait consisté à repérer et féconder cette aptitude chez ses clients. Alors que c'était le seul domaine de sa vie où elle n'avait rien raté. Lolly était une artiste qui cherchait sa voie, et cela avait échappé à sa mère. Elle ne sait pas ce qui la fait le plus souffrir, que cela lui ait échappé ou que Lolly ne se soit pas confiée à elle.

Le vertige s'aggrave. June pose les mains sur le lit pour se stabiliser. Immobile, les yeux clos, les pieds fermement plantés dans le sol, elle attend que cela se calme. Quelques minutes suffisent. Elle se force à sortir le dernier carnet du sac. Elle l'ouvre : aucun texte, aucun dessin ; rien n'est glissé à l'intérieur. Il est neuf, sa tranche n'arbore aucune craquelure, ses pages sont vierges. Elle le ferme. GRÈCE, est-il écrit au marqueur marron sur la couverture.

June range le carnet à côté des autres sur le lit avant de s'allonger. Ses membres sont lourds comme du plomb, inertes. Elle a la tête vide. Bien qu'elle ait dormi plus de douze heures la nuit précédente, la fatigue la terrasse de nouveau. Elle ramène lentement les genoux

contre son buste, baisse les paupières.

On frappe un coup violent à la porte. Elle ignore combien de temps s'est écoulé. Pendant son sommeil, elle a repoussé les carnets, qui sont tombés par terre, et beaucoup de bouts de papier froissés ou pliés ont glissé sur la moquette. *Bonjour. Bonjour ! Ça fait deux heures que vous auriez dû libérer la chambre.* Elle cligne des yeux pour se situer. *D'accord, c'est bon,* lance-t-elle, sans savoir à qui elle répond. Ni pourquoi. Jetant un regard à ses pieds, elle remarque un dessin qu'elle n'avait pas vu, sur une page d'un des carnets ouvert. Un motel de plain-pied donnant sur une plage, gribouillé à l'encre bleue, dont l'enseigne affiche THE MOONSTONE. Devant, une réception et une rangée de voitures sont sommairement esquissées. Derrière, des déferlantes sont représentées avec outrance et une pluie d'écume éclabousse le haut de la page. June ramasse le carnet, le pose sur ses genoux et tourne la page. Elle découvre une lettre écrite à l'encre bleue, datée du 7 juillet 2012. Le premier mot : *Maman.*

1. Plan d'épargne retraite par capitalisation.

LYDIA

Elle a chaud, sa peau devient moite sous ses vêtements ; alors, à mi-chemin, sans ralentir, elle ôte sa polaire et la plie sur son bras gauche. Elle marche vite. L'air frais est agréable sur sa nuque. Elle inspire profondément puis essuie la sueur de son front. Elle se souvient de l'argent, vérifie de nouveau qu'il n'est pas tombé de sa poche. Sept cents dollars, plus la monnaie du billet de cinquante avec lequel elle a payé son café au coffee-shop. Le montant lui semble improbable, et elle n'en revient pas d'avoir pris sa voiture pour aller chercher la carte prépayée au Walmart de Torrington, conformément aux instructions de Winton, et de l'avoir postée. On lui a renvoyé l'argent, Dieu merci. L'assurance vie de Luke et la vente de son entreprise lui suffisent pour vivre, à condition d'être économe. Ce qu'elle est. Serrant la liasse de billets dans sa poche, elle pense, non sans un frisson de soulagement, qu'on lui a remboursé la taxe sur les gains de loterie — ainsi que Winton le lui avait affirmé. Elle commence à imaginer que ce plan grotesque s'inscrit dans la réalité. Ce n'est pas tant l'argent qui la galvanise que la possibilité que Winton dise la vérité, qu'il soit l'ami qu'il clame être. Sauf que rien ne se tient dans ce qu'il raconte. Le remboursement de l'argent de la taxe n'est-il qu'un moyen de la piéger davantage ? Il a bien évoqué des frais de dossier à un moment donné, mais spécifié que ce serait insignifiant par rapport à ses gains exceptionnels. Elle passe en revue les multiples incohérences de ses histoires. Quand elle lui a fait observer que le nom de son ex-copine changeait presque chaque fois qu'il en parlait, il a expliqué : *Oh, mamzelle Lydia, je ne suis pas censé vous faire de telles confidences. Si je modifie certains détails, c'est pour vous protéger au cas où mes patrons découvriraient que nous nous connaissons aussi bien.* Cela remontait à quelques soirs, alors qu'elle s'inquiétait parce que l'argent n'était pas encore arrivé. *Nous devons nous serrer les coudes pour sortir*

de ce labyrinthe, mon amie. Pour que vous receviez ce fric et que je laisse tomber ce boulot. C'est possible ? a-t-il demandé. Après un bref silence, elle a répondu : *Oui*.

Peut-être est-il vraiment celui qu'il prétend être, pense Lydia en allongeant le pas. Peut-être n'est-il pas l'ennemi. Qui a-t-elle vraiment cerné ? Elle s'est trompée sur Earl et Rex, ainsi que sur la plupart des hommes entre ces deux-là. Et sur June. Au début, Lydia était persuadée que cette femme ne leur voulait aucun bien, ni à son fils ni à elle. Ce que cette blonde de New York, queue-de-cheval et ongles impeccables, attendait d'elle la dépassait. Ce qu'elle attendait de son fils ne l'intéressait pas. Elle l'avait adjurée de s'en aller, de les laisser tranquilles. Elle l'avait condamnée sans rien savoir d'elle. Avait-elle aussi jugé trop sévèrement Winton ? Pouvait-il être de son côté ? Après tout, il lui parlait quotidiennement au téléphone depuis trois mois. Ses histoires avaient beau varier, il continuait à les lui raconter, à l'appeler matin et soir. Il n'est pas parti, lui, se rappelle-t-elle en passant devant la boutique de fleurs d'Edith Tobin. Elle ne peut pas en dire autant de June.

La nuit est tombée, on la suit. Malgré le bruit de pas, elle n'a pas envie de s'arrêter, de se retourner. Elle n'est qu'à six ou sept allées de son immeuble. Des gouttes de sueur perlent sur son front et son jean lui colle à la peau. Elle plaque la polaire sur sa poitrine avec ses deux mains. Il ne reste que cinq allées. Une chaussure racle le trottoir et un truc — bout de bois, gravillon — est projeté sur sa cheville. Quelqu'un est juste derrière elle. Lydia s'immobilise, pivote sur ses talons et, avant de voir la personne, explose : *FOUTEZ-MOI LA PAIX !* Un garçon vêtu d'un sweat-shirt vert à capuche se tient à moins de cinquante centimètres. Elle est sûre de reconnaître le fils de Kathleen Riley. Mêmes lèvres minces. Mêmes yeux verts qu'il plante dans ceux de Lydia, puis il regarde derrière elle. Il balbutie : *Je suis... hum... je vous connais...*, s'interrompt, fonce devant elle, s'élance sur le trottoir et s'éclipse au bout d'Upper Main.

Le cœur de Lydia bat à tout rompre tandis qu'elle s'efforce de contrôler sa respiration. Elle tâte la poche de sa polaire et constate, soulagée, que l'argent s'y trouve toujours. Elle se hâte sur la courte distance qui la sépare de son immeuble. Ses mains tremblent. À peine a-t-elle refermé sa porte qu'on tambourine au carreau. BOUM BOUM BOUM. C'est le garçon, croit-elle. Il l'a suivie. Elle s'appuie à la porte de

tout son poids en même temps qu'elle s'efforce de fermer le verrou. *ARRÊTE ! ARRÊTE ÇA !* s'époumone-t-elle, les mains moites, l'adrénaline fusant dans son corps à la manière d'un éclair. *QU'EST-CE QUE TU ME VEUX ?* Ses genoux flanchent, elle ne tient plus debout. Comme dans les cauchemars de son enfance, elle est paralysée. Les coups sur la porte recommencent, elle s'en écarte à quatre pattes. Sitôt qu'elle a pris suffisamment de distance, elle jette un regard en arrière et s'aperçoit que ce n'est pas le garçon. C'est une femme, un bébé dans une sorte d'écharpe de portage plaqué sur le ventre. Lydia ferme les yeux, respire. Elle crie à la femme de patienter une seconde, parvient à se relever, se rend dans la cuisine pour s'éponger le visage. Une fois son souffle régulier et les battements de son cœur calmés, elle déverrouille la porte. *Je vous prie de m'excuser, j'ai cru que vous étiez quelqu'un d'autre*, explique-t-elle. La femme reste impassible. Jeune, le teint mat, des cheveux bruns et courts, des rides profondes autour de la bouche et des yeux. Dès que la porte est grande ouverte, elle s'avance et flanque une claque à Lydia, sur sa joue droite. *ÇA, c'est pour mon père !* hurle-t-elle, balançant son bras en arrière, prête à la gifler de nouveau. Puis elle hésite, recule sur le seuil. Manifestement aussi nerveuse que furieuse. *Qui que vous soyez, si vous ne me rendez pas l'argent que mon père vous a envoyé, j'appellerai la police et vous serez arrêtée. Ne niez pas... Je sais qui vous êtes et, d'après l'adresse que ces monstres de Jamaïque lui ont donnée, je sais que vous êtes celle à qui il a envoyé la thune. Vous autres, vous êtes en train de le détruire... C'est ignoble de vous attaquer à un vieillard esseulé, une proie aussi facile. Il est convaincu qu'un million de dollars l'attendent quelque part ! Il est convaincu que vous voulez son bien !* Abasourdie, Lydia fouille dans sa poche avec des doigts tremblants, tout en traitant l'information qu'elle vient de recevoir. Le père de cette femme a dû, lui aussi, être victime de l'arnaque de Winton, conclut-elle, tout en remettant à celle-ci les sept cents dollars, des billets de vingt, de cinq et de un. Il a sûrement cru que le règlement de la taxe le rapprocherait du gros lot. Sa fille l'a prise à tort pour une complice de l'escroquerie, ignorant qu'elle est comme lui : une proie facile, souffrant de solitude, ne demandant qu'à croire des mensonges et à jeter l'argent par les fenêtres pour ne plus être seule. La femme se penche, lui arrache les billets de la main et les fourre dans la poche de son pantalon en velours côtelé blanc. Le bébé, silencieux jusque-là, se met à pleurer. Un garçon ou une fille ? Lydia

n'en a aucune idée. Les vagissements se muent en hurlements — insistants, suraigus, comme si on lui avait pincé la peau. Des mains minuscules, rouges, implorantes, surgissent du ballot jaune clair plaqué sur la poitrine de la femme. *Il faut arrêter ça*, dit-elle, indifférente à la crise que pique l'enfant. Elle regarde Lydia dans les yeux une seconde de plus, répète : *Il faut arrêter ça*, et s'en va. Un silence absolu règne ensuite dans l'appartement. Aucune voiture ne roule dans la rue, personne ne braille dans les parages. Lydia reste devant la porte, la ferme à clé, s'adosse au mur. Le téléphone sonne, elle ne décroche pas. Après quelques minutes, il se remet à sonner, et ça continue ainsi pendant une heure. Lydia se résout enfin à traverser le séjour pour gagner la cuisine. Au bout d'une minute, la sonnerie retentit de nouveau et elle répond. Winton, bien sûr. Il prononce son nom une fois, une autre, mais elle se tait. Ce n'est ni un jeu ni une décision, les mots la fuient. Le garçon du trottoir, la gifle, l'enfant hurlant : elle est en état de choc, réduite au silence. Winton reprend la parole. *Lydia, redescendez sur terre. Revenez ici, sur notre mère la terre.* Des injonctions qu'elle a déjà entendues. Qui d'autre lui sortait ça ? Rex. Le dernier homme qu'elle appelait son copain. *Redescends sur terre, allumée*, lui disait-il. *Atterris, rêveuse.* Qui d'autre sinon Rex. Elle a toujours la joue cuisante, et ce que lui serinait sa mère lui revient en mémoire. *Quelqu'un va te mettre du plomb dans la cervelle un de ces jours.* Ce n'est pas un souvenir heureux — sa mère ne la morigénait de la sorte que sous l'emprise de l'alcool ou de la colère —, mais il amuse Lydia. Elle imagine sa mère attablée dans la cuisine, agitant le doigt, buvant son schnaps, éructant ses avertissements. Et elle rit, c'est plus fort qu'elle.

Lydia ? Vous êtes là ? Winton. L'espace d'un instant, elle a oublié qu'il était à l'autre bout du fil. *Ma chère Lydia*, enchaîne-t-il, *qu'est-ce qui ne va pas ?* Le ton inquiet, le choix attentif des mots ne l'apaisent pas. Il continue à l'appeler par son nom, à demander ce qui se passe. Cette voix, se dit-elle, riant derechef. J'ai envoyé de l'argent par la poste à quelqu'un que je ne connais pas et j'ai été agressée chez moi. À cause d'une voix. La voix d'un inconnu.

Confiez-moi ce qui vous tracasse, roucoule la voix. *Allez.* Une fois de plus, elle pense à Rex. Le dernier homme à lui avoir autant menti que Winton, le dernier homme qui, comme Winton, avait le pouvoir de la pousser à commettre des erreurs en toute conscience. Elle se tait. Le

silence se prolonge puis Winton le rompt en répétant avec douceur : *Qu'est-ce qui ne va pas, dites-moi.*

Vous tenez vraiment à le savoir ? lance-t-elle, saisie malgré elle par le désir de lui décrire sa soirée cinglée. Le combiné près de son oreille, elle se rend compte qu'elle n'a personne d'autre à qui parler du garçon qui l'a suivie, de la gifle de la femme furibonde, et du reste. Elle se penche en avant, laisse tomber l'appareil sur ses genoux. Tout ce qu'elle a, c'est la voix entre ses mains : rien, en fait. Elle se balance lentement. Elle voudrait disparaître. Elle se sent plus seule que pendant les semaines qui ont succédé à la mort de Luke. La voix de Winton s'échappe du téléphone. Elle reprend l'appareil et l'entend psalmodier, presque chanter. *Oh, mamzelle Lydia, où êtes-vous partie ? Qu'avez-vous fait et où êtes-vous ? Revenez-moi, mamzelle.*

Je suis là, souffle-t-elle. Je ne suis partie nulle part. Je suis là où j'ai toujours été.

La voix de Winton devient murmure. *Racontez-moi une histoire, chère Lydia. Déchargez votre âme d'un poids. Dites-moi la vérité, cela vous sauvera.*

Des pas dans l'appartement du dessus. Lydia écoute son voisin se déplacer dans sa cuisine, ouvrir la porte du réfrigérateur, la refermer doucement. Elle entend le bruit d'une bouteille de bière qu'on ouvre, le claquement de la capsule qu'on jette dans l'évier. Elle se redresse, le dos calé sur la chaise en bois. Lorsqu'elle parle, sa voix lui égratigne la gorge. *Je vais vous raconter une histoire, Winton. Celle du lieu dont je ne suis jamais partie.*

LOLLY

Maman,

Je t'écris du bord du monde. On a vraiment l'impression d'être entre ciel et terre ici, sur la plage de Moclips. On s'est installés dans le motel avant-hier soir, après quatre jours de trajet en voiture depuis New York. On s'est fait arrêter sur la Route 3 dans le New Jersey, tu y crois, toi ? Juste après avoir passé la barrière, patatras, une amende de 125 dollars pour excès de vitesse. Je suis certaine que le flic, dès qu'il a vu les plaques d'immatriculation de l'État de Washington de Will, s'est dit : Je vais le choper. On a eu peur que ce soit de mauvais augure pour notre voyage qui, au contraire, n'a été qu'enchantement comme si une bonne étoile nous guidait tout du long, même quand on s'est perdus en Pennsylvanie : on s'est retrouvés dans une ravissante petite ville peuplée presque exclusivement d'Amish, qui ont été adorables. On a appris qu'une bande d'ados qui s'étaient saoulés en faisant la fête pendant l'année de purgatoire entre le lycée et le mariage avait fait un tonneau en bagnole. La ville entière semblait s'être construite autour de ces jeunes morts. On aurait dit qu'il suffisait de regarder attentivement pour qu'ils surgissent dans les endroits où ils avaient vécu. Si étrange que cela paraisse, j'ai l'impression de les connaître un peu tellement on parlait d'eux. Même si la ville était plongée dans une profonde tristesse, c'était beau de voir les membres d'une communauté avoir tant besoin les uns des autres. Sans oublier leur foi. Je n'ai jamais cru en Dieu, n'empêche que je me rends compte que c'est un secours à la suite du genre de tragédie qui s'est abattue sur eux.

Tu n'imagines pas le nombre d'étoiles qui constellent le ciel d'ici, plus brillantes que la lune. Ni le bruit du vent. Ni le fracas des vagues. Pareil à celui de trains de marchandises roulant devant ta fenêtre. Cela

n'a rien d'effrayant car cette simple chambre du bord du monde semble être le lieu le plus sûr où j'ai jamais été.

C'est bon, maman, je divague mais je suis d'humeur, pour reprendre la formule de papa. Traverser le pays, me retrouver dans la région où Will a grandi — à présent, je comprends pourquoi il tenait tellement à me la montrer —, où le vent déchaîné me fait l'effet d'avoir une forme. C'est bizarre, mais il devient parfois visible, dans les trombes de pluie qui martèlent le sol ou dans la neige des champs derrière notre maison. Je me rappelle avoir regardé par la fenêtre de ma chambre le vent souffler sur l'étendue nappée de blanc, soulever des spirales de neige et, en un éclair, la force présente depuis toujours s'animait, se révélait. Je pense que c'est pareil pour les enfants et les parents. Ceux-ci sont là et, soudain, à cause d'un choc, d'une déception, d'une décision majeure ou d'une absence, l'enfant prend conscience de leur existence — jusque-là, ils étaient invisibles pour lui en dehors du fait qu'ils subvenaient à ses besoins. C'est ce qui s'est passé pour moi avec toi. Je ne t'ai vraiment vue que lorsque tu as quitté papa, et ça m'a déplu. Je ne comprenais pas pourquoi tu l'abandonnais après toutes ces années de vie commune. Ni comment tu pouvais préférer ta carrière à nous deux. D'ailleurs, si je suis honnête, ça continue à me dépasser. Ces derniers temps, toutefois, je me suis aperçue que cela n'avait pas d'importance. Je n'ai pas le droit de juger celui avec qui tu es, ça ne me regarde pas. Depuis que Luke est dans ta vie, tu me sembles être une femme avec les mêmes besoins et désirs que le reste d'entre nous. Même si ça me gêne, même si ça ne m'amuse pas du tout, je l'avoue à ma grande honte, ça a remis les choses en place. Je regrette d'avoir refusé de le voir à New York. Je n'avais pas envie qu'il éclipse Will et, pour être sincère, j'avais peur de ma réaction : je ne voulais pas perdre mon sang-froid devant Will.

À propos de contrôle de soi, j'ai l'impression d'avoir une meilleure perception de papa. Je sais depuis des lustres que c'est un dragueur invétéré. J'avais beau en être triste, je ne lui en voulais pas puisque je t'en rendais responsable, comme de bien d'autres choses. Que son comportement immature avec les femmes avait sans doute précédé ton départ et l'avait sûrement causé, voilà qui ne m'a traversé l'esprit que récemment. Je suis sidérée de ne pas y avoir pensé plus tôt, bien que je ne puisse prétendre en avoir pris conscience seule. Au début de notre relation, Will m'a conseillé de remettre en question ce que je

croyais savoir sur papa, sur toi, sur votre mariage, sur mon enfance, sur moi. En réalité, il me suggérait d'essayer cette méthode dès que j'étais réfractaire à une opinion, quel que soit le domaine. À mon sens, il parlait de politique étant donné qu'il est bien plus favorable à notre président que moi. N'empêche que j'ai eu du mal à tirer le rideau sur de vieilles histoires, des idées ancrées. Ça fait un bail que je m'y emploie et c'est une leçon d'humilité de voir davantage les choses telles qu'elles étaient, moins telles que je les ressentais. J'essaie de te dire que je t'ai longtemps punie pour ne pas avoir fait les choix que je voulais que tu fasses, et, tandis que Will ronfle à côté de moi et avant le lever du soleil qui se produira dans quelques heures, j'ai envie que tu saches que je vois les choses un peu plus clairement désormais. J'espère que tu me pardonneras d'en avoir été incapable plus tôt. La façon dont tu es partie et dont tu as pris toutes tes décisions sans me tenir au courant a encore le don de me mettre en rogne. Tu t'es contentée d'annoncer le nouvel état des choses comme si cela ne me concernait pas. Tu imagines le choc pour une gamine de quatorze ans ? Ou le sentiment de solitude après ton départ ? As-tu pensé à moi une seconde ? À quel point tu allais me manquer ?

Me voilà repartie, il suffit d'un rien ! En réalité, c'est pour ça que je t'écris. Une suggestion de Will — tant qu'à être honnête, je tiens à l'être complètement —, t'écrire sans m'inquiéter de ta réaction. Vider mon sac sans risquer d'avoir des comptes à rendre. Cela fait des mois qu'il me le dit, mais chacune de mes tentatives a tourné court. C'est différent ce soir. L'endroit. Et Will. J'ai envie que ma relation avec toi soit la même que celle qu'il a avec ses parents. Rien n'est compliqué pour lui ! Il les aime. Entre eux, c'est simple et affectueux. J'en rêve sans savoir de quelle façon m'y prendre. Comme si en te fichant enfin la paix j'allais me trahir, du moins celle que j'étais. C'est là que je suis coincée. Sauf que plus Will et moi avançons ensemble, plus c'est facile de lâcher prise sur des trucs auxquels je m'accrochais.

Ce que je tente d'exprimer, c'est que je ne veux pas revenir en arrière ni rester bloquée dans nos rapports d'avant. Tout semble si fragile et si fugace que je refuse qu'on continue à être aussi éloignées l'une de l'autre. Je te l'écris faute d'être sûre de pouvoir te le dire. Et j'espère te donner cette lettre un jour.

Je t'embrasse,
Lolly

SILAS

Il sort de la ville en direction de chez lui en pédalant le plus vite possible. Il ne parvient pas à chasser de son esprit l'expression apeurée de Lydia Morey, ses hurlements. Il a imaginé leur rencontre une multitude de fois, jamais elle ne se déroulait de la sorte. Il se représentait Lydia chaleureuse, réconfortante, le serrant contre sa poitrine généreuse, lui caressant la tête. Elle était nue, elle embrassait son torse, elle tenait sa bite. Ou alors elle la lui coupait et la jetait dans Indian Pond pour le châtier. Il a donné à Lydia Morey toutes les apparences concevables hormis celle de ce soir. Elle était terrifiée. Ce qui l'aurait peut-être excité dans un de ses fantasmes, sauf que là c'était l'inverse. Ça le chamboulait. Elle n'avait rien en commun avec les versions circonscrites de la femme qui le faisaient bander. Il ne s'agissait pas de solitude, de colère, de lubricité ou de chagrin, mais d'un être humain. Et cela dépassait ses capacités.

Il quitte Tate Lane et s'engage sur une piste. Sitôt qu'il n'est plus dans le champ de vision des voitures, il saute de sa bicyclette et la laisse tomber par terre. Il décroche le sac de ses épaules, le tissu jaune est à peine visible. Il distingue mal ses mains et ses doigts, mais il reconnaît les surfaces et les formes de son matériel : un tupperware, un bol, une bouteille d'eau, un bang, un briquet. Il se prépare maladroitement une pipe et l'allume. Dès qu'il l'a terminée, il se dépêche d'en bourrer une seconde et de la fumer. La beu est un mélange de vieille herbe de Charlie et de quelques nouvelles têtes qu'il a piquées au voisin qui cache ses plantes — tout à fait visibles — au fond de son potager. C'est fort. Un écran ne tarde pas à se matérialiser entre ce moment et les heures précédentes. Tout lui apparaît comme sous une boule à neige embuée, ce qui le réconforte. Il s'adosse à un arbre et revoit le visage de Lydia. Il se repasse l'incident au ralenti, la regarde hausser les sourcils, ouvrir la bouche

pour lui crier dessus. Elle se couvre le buste de son manteau mais, étant à présent le metteur en scène, il le fait tomber et plonge son regard dans le tee-shirt échancré quand elle se baisse pour le ramasser. Le tee-shirt est mouillé si bien qu'il distingue une peau rose, des aréoles foncées à travers le tissu transparent. L'image le détend, l'aide à chasser ses sensations antérieures. Il remballé son matériel, ferme le sac à dos et le balance sur son épaule. Il pousse sa bicyclette jusqu'à Tate Lane. La lune, presque pleine, brille d'un éclat rosé dans la nuit froide. De légers nuages maraudent dans le ciel et il aperçoit un faciès à la surface de l'astre. D'abord un masque grossier, aux sourcils irréguliers et à la moustache de guingois, à la bouche et au nez énormes, déformés, qui prend vie l'instant d'après. Silas le reconnaît. C'est celui du dragon qui lui est apparu en mai lorsqu'il rentrait de chez June Reid et dont les ailes couleur rubis et la queue interminable comblaient le firmament ; là, elles sont englouties par la nuit d'un noir bleuté. Seuls sont visibles le groin, les yeux de démon, la fumée s'échappant de sa gorge. C'est lui. Silas a beau savoir que c'est une hallucination, ses mains tremblent quand il enfourche son vélo. Un bruit lui parvient. Une voix, un grondement, un aboiement. Il n'est pas sûr. Mais il entend un *VAS-Y* d'une clarté et d'une netteté sans pareille. Il se met à pédaler en scrutant la lune. Le faciès du dragon s'y distingue parfaitement : gueule grande ouverte, yeux rivés sur lui. Silas lance un regard derrière l'astre et aperçoit les contours du corps colossal, les ailes semblables à celles d'une chauve-souris encastrées dans le ciel. Il avance lentement au milieu de la route sans cesser de regarder le firmament et derrière lui. Il commence à repérer les crêtes de la queue fabuleuse quand le guidon dévie entre ses mains, la roue avant dérape à gauche, et le vélo bascule sur la chaussée. Tout en tombant sur le côté, Silas entend un craquement sous lui — le sac où se trouvent le bang et le tupperware amortit sa chute —, puis la pipe éclate en morceaux. Silas s'assied sur la route, s'assure de n'avoir rien de cassé. Il se palpe les hanches, les épaules, pour vérifier que les bris de verre ne l'ont pas perforé. Il ne détecte aucune blessure grave, mais ses paumes, écorchées, le brûlent. Il ose lever les yeux et, comme de juste, le dragon amusé lui adresse un sourire rayonnant. *C'est quoi ce bordel ? Ça veut dire quoi ?* s'écrie-t-il, pleurant à moitié sous l'effet de la frustration et de la peur. *VAS-Y ?! OÙ ÇA ? OÙ EST-CE QUE JE SUIS CENSÉ ALLER ?*

Même s'il réclame une réponse à la constellation magique des nuages, de la nuit et de la lune, il sait où il doit se rendre. Il n'est pas retourné là-bas depuis mai, lorsqu'il a traversé la pelouse au pas de charge et a remonté l'allée jusqu'à la route. *Putain*, marmonne-t-il, tandis qu'il relève la bicyclette et ôte les bouts de goudron des écorchures de ses mains. Il prend le chemin de chez lui, mais ne s'arrête pas à Wildey Road, où il habite, et continue vers Indian Pond, veillant à ne pas regarder le ciel nocturne jusqu'à ce qu'il y arrive. En roulant devant l'étang, il remarque les motifs bleus, gris, noirs qui se reflètent dans l'eau. Il ne peut s'empêcher de contempler le kaléidoscope miroitant aussi sinistre que sublime. Des lueurs de phares rompent le charme, il ralentit le temps que la voiture soit passée. Ensuite, il se retrouve derrière l'église et, l'instant d'après, en haut de l'allée.

JUNE

Désormais elle sait où cela mène. Là où la terre disparaît, où il n'y a plus que la mer et, entre les deux, une chambre. La lettre est rangée dans le carnet posé au-dessus des deux autres sur le siège du passager. Au motel Super 8, elle a lu et relu chaque paragraphe jusqu'à ce que le directeur exige son départ immédiat ou le règlement d'une nuit supplémentaire. Si familière que fût l'écriture, indéniablement celle de Lolly, il n'en allait pas de même pour les mots — écrits par une enfant dont June se souvenait à peine, telle qu'elle était avant qu'Adam et elle ne lui annoncent leur divorce ; Lolly n'avait plus jamais été aussi sincère, ouverte ou affectueuse avec June. Elle percevait dans cette lettre la tentative ambiguë de Lolly de se projeter dans un avenir encore à construire. Sans succès, songe June, se rappelant l'échange glacial avec Luke sur la véranda la veille du mariage. Mais elle s'y efforçait. Où qu'elle soit parvenue à l'heure de sa mort, elle s'en approchait bien plus que ne l'imaginait June. Qu'elle en ait un aperçu maintenant était un miracle d'une infinie cruauté, une caresse spectrale qui laissait plus de regrets qu'elle n'apportait de consolation.

June quitte l'Idaho pour entrer dans l'État de Washington, elle inhale l'odeur de Lolly. Elle avait déjà senti la légère fragrance monter de la lettre, celle de l'étrange parfum à l'odeur de chocolat chaud que Will lui avait offert lors de leur semestre à Mexico, et continué de lui offrir par la suite. June a fouillé dans le sac de Lolly, trouvé le flacon marron et blanc, aspergé ses poignets ainsi que les feuilles avant de les plier dans le carnet et de partir du Super 8. L'odeur de cacao et de cannelle flotte dans la voiture. Comment a-t-elle permis qu'une distance pareille s'instaure entre elles ?

Elle entend Luke hurler comme s'il lui répondait : *Nom de Dieu, June, lance-le !* Il s'éloigne d'elle en courant sur la pelouse derrière la maison. *Lance-le ! Lance-le !* Il le lui crie tandis qu'elle tripote le bord

dur du frisbee. *Tu as peur de quoi ?* l'interroge-t-il, immobile à présent, les bras croisés sur son torse. C'était le deuxième été, celui après qu'il avait emménagé chez elle ; il avait insisté pour qu'ils sortent jouer au frisbee. Ils étaient allés jusqu'à la pelouse, mais elle renâclait. Elle a oublié ce qui lui déplaisait — la puérité du jeu ? Qu'il lui ait demandé quelque chose, qu'il l'ait exigé, et qu'elle ait le pouvoir de refuser ? Il avait fini par renoncer, l'air renfrogné et déçu. À des moments tels que celui-ci, quand elle n'était pas celle qu'il voulait qu'elle soit, il s'obstinait. Un petit jeu où ils se défiaient qu'elle gagnait toujours. Elle ne flanchait pas et, d'ordinaire, il partait en trombe. Exactement comme le faisait si souvent Lolly. Le frisbee jaune était resté des semaines sur la pelouse, ni l'un ni l'autre n'étant disposé à le récupérer. Luke avait même tondu autour et laissé pousser une touffe d'herbe au milieu. Il n'y avait jamais fait allusion, elle non plus. Puis, un jour, il avait disparu.

Sa main droite s'écarte du volant et se pose sur le carnet, à côté d'elle. June en effleure la couverture du bout des doigts avant de le prendre et de le mettre sur ses genoux. Elle inspire le parfum de Lolly, lève un peu le pied de l'accélérateur. Elle veille à respecter la limitation de vitesse car elle tient à ce que rien ne l'empêche d'arriver au Moonstone. Si elle ne s'arrête que pour prendre de l'essence, elle y sera avant la tombée de la nuit. Aucune autre raison à cette hâte que la sensation qui l'habite depuis la lecture de la lettre : elle doit voir cette chambre, entendre le mugissement du vent et le fracas des vagues décrits par Lolly, contempler les mêmes étoiles, la même lune, respirer le même air. June ne conduit pas pour retrouver sa fille, mais elle ne sera jamais aussi près d'elle.

Sa destination est à des heures d'ici. Elle conduira jusqu'au bout de la route, elle trouvera la chambre, elle y restera.

DALE

Nous comptions attendre un an avant d'emporter les cendres de Will de Portland à Moclips. Après la première journée de douceur de février, cependant, lorsque les pluies froides se sont raréfiées et que le printemps était, sinon vraiment proche, du moins imaginable, Mimi a déclaré qu'il était temps. J'ai appelé le Moonstone et demandé si la chambre 6 était libre le week-end suivant. On m'a répondu qu'elle ne l'était pas et ne le serait pas d'ici longtemps. La personne qui l'avait réservée au début du mois de juillet n'avait apparemment aucune intention de partir. Cela m'a paru bizarre, car le Moonstone n'est pas le genre d'établissement qu'on peut considérer comme un foyer, et ça m'a déçu étant donné ce que cette chambre représentait pour Will. Il y avait demandé Lolly en mariage. Il y avait logé lorsqu'il était revenu assister au service funèbre de Joseph Chenois. Cela nous aurait fait du bien de l'occuper, de voir ce que Will voyait lors de ses retours à Moclips, mais nous n'y allions pas pour cette raison.

Will ne nous avait jamais dit où il souhaitait que nous l'enterrions ou que nous répandions ses cendres — pourquoi s'en serait-il préoccupé à vingt-trois ans ? —, nous savions pourtant où le faire. Une langue de plage d'à peine deux kilomètres, entre le Moonstone et la réserve des Quinault, entre l'océan et la petite maison grise de son enfance. Son lieu de prédilection. Où il se sentait le plus en sécurité. Son foyer. Cela nous consolait de l'imaginer là. Aussi, pour la première fois depuis que nous y avons vécu en famille, sommes-nous retournés à Moclips.

À notre arrivée au Moonstone, le break noir couvert de poussière, garé devant la benne à ordures, paraissait à l'abandon. La plaque d'immatriculation bleue sous le hayon était quasiment invisible, mais nous avons deviné sur-le-champ qu'elle était du Connecticut et que la voiture appartenait à June. Instinctivement, j'ai eu envie de freiner,

faire demi-tour et repartir. J'avais le sentiment d'une situation bien trop intime pour que nous puissions nous immiscer. Will et Lolly s'étaient fiancés ici. Je supposais donc qu'elle était venue pour être plus proche de sa fille, comme nous pour être plus proche de notre fils. Sans trop savoir que faire, je me suis garé devant le bureau de la réception et nous sommes restés longtemps silencieux. Mike et Pru ont fini par dire que nous étions ridicules, qu'il ne s'agissait sans doute même pas du break de June. Nous sommes donc entrés, avons fait la connaissance des nouvelles propriétaires et reçu les clés des chambres 5 et 7, les seules libres, situées naturellement de part et d'autre de la 6. Aucun d'entre nous n'a précisé à Rebecca et à Kelly que nous connaissions June. Même lorsque Kelly nous a de nouveau priés de les excuser pour l'occupation de la chambre 6. Nous ne l'avions pas décidé dans la voiture, n'avions pas même échangé un regard entendu dans le bureau — c'était un accord tacite. Si June était là, nous ferions de notre mieux pour la laisser tranquille encore que, vu ses efforts pour nous éviter nous ainsi que tout le monde, nous avions du mal à imaginer qu'elle resterait une fois qu'elle s'apercevrait de notre présence.

J'ignore pourquoi ou comment, mais au cours des mois où June ne rappelait pas, ne répondait pas aux lettres que nous lui envoyions aux bons soins de son avocat, je me doutais qu'elle s'en sortait à peu près. Mimi, elle, se demandait si nous n'aurions pas dû nous donner plus de mal pour la localiser : téléphoner aux artistes qu'elle représentait, interroger l'avocat, tenter de retrouver des parents, bien que nous n'ayons jamais entendu parler d'oncles, de tantes, de cousins. Quelques semaines après Noël, j'ai demandé le numéro de Lydia Morey aux renseignements téléphoniques et l'ai tout de suite obtenu. Je ne savais qui d'autre appeler. Je ne l'ai pas fait immédiatement, peut-être à cause des conjectures sur le rôle éventuel qu'aurait eu son fils Luke dans l'accident. Sauf que c'était la seule personne de la ville que nous connaissions susceptible d'avoir une idée de l'endroit où se trouvait June. Hormis Luke, June ne semblait pas avoir de réseau. Ni d'amis proches. Elle avait quitté son travail dans une galerie de Londres des années auparavant, et sa vie professionnelle n'avait pas de réalité pour nous. À en juger par le nombre de personnes venues à l'église ce matin-là et par les photos disposées sur les étagères de la bibliothèque de June ou fixées aux murs, elle avait mené une

existence riche et peuplée de gens. Cependant, à part Luke, aucun n'en faisait plus partie, même pas sa fille qui, à en croire Will et d'après ce que nous avons perçu, restait à l'écart le plus clair du temps. Rien de surprenant, du coup, au fait que Lolly se soit tant accrochée à notre famille. Will affirmait souvent en plaisantant qu'elle ne l'avait choisi que pour se rapprocher de nous. C'est vrai. J'avais remarqué les regards qu'elle lançait parfois à Will quand il était avec Mimi ou avec Pru et Mike. Elle les scrutait comme si, le nez collé à la paroi en verre d'un aquarium, elle suivait les mouvements de poissons exotiques dans l'eau ou à la manière d'une scientifique observant des chauves-souris dans la nature. La première fois que nous l'avons rencontrée à Mexico, elle nous a dit que ses parents ne savaient pas s'y prendre, et quand nous lui avons demandé dans quel domaine, elle a répondu : *Tous*. Quelle tristesse d'entendre un enfant parler de la sorte de ses parents et porter un tel jugement sur eux ! Du coup, Mimi craignait qu'elle soit trop cynique, trop dure, trop négative pour Will. Une appréhension que je partageais. Sauf que Will était amoureux et je savais qu'il n'y avait rien à faire, surtout quand il s'agit de votre enfant. Lolly, si narcissique et égoïste qu'elle soit, était foncièrement gentille et adorait Will. Nous n'avions d'autre choix que la serrer dans nos bras. Il me semble que Will percevait une fêlure intérieure derrière sa conduite puérile. À en croire Mimi, il est des blessures dont le chant est captivant et pour Will — qui, depuis l'enfance, se sentait tenu de réparer, aider, s'occuper de pratiquement n'importe qui ou n'importe quoi se trouvant sur sa route — celui de Lolly était irrésistible.

Lolly était plus légère et plus ouverte sur d'autres sujets que celui de sa famille, alors nous avions tendance à ne pas l'aborder. Si bien que lorsque nous avons fini par rencontrer d'abord Adam puis June et Luke, nous ne savions pas grand-chose d'eux. Mimi et moi avons saisi que les rapports entre June et Adam étaient tendus. Les nombreuses petites amies de son père, Lolly ne les respectait pas, quant à Luke, dès le début elle avait refusé de l'accepter et évité sa mère. Elle en a parlé à Pru la semaine précédant le mariage et, bien sûr, à Will. En fait, je n'ai aucune idée de ce qui se passait entre Lolly et sa mère. Elles avaient à l'évidence un contentieux à régler ; le plus triste, d'après Pru, c'est qu'elles venaient de s'y atteler quelques mois avant la catastrophe.

Quand j'ai parlé à Lydia, en janvier, elle m'a dit que June était partie au début de l'été et qu'elle n'en avait eu aucune nouvelle depuis l'enterrement. On avait rasé ce qui subsistait de la maison, une chaîne bloquait l'accès à l'allée depuis la route. Autant d'informations qu'elle égrenait sans émotion comme si les événements et June ne la concernaient que de loin, ce qui m'a étonné vu leur intimité, du moins ce que j'en avais perçu durant les quelques jours avant le mariage. Lors de la répétition de la cérémonie, June avait coiffé Lydia et elles avaient ri d'un air complice, comme des amies de toujours. Je les revois côte à côte, en train de bavarder à l'église, sur la pelouse, devant l'évier, dans la véranda. Je me souviens davantage d'elles ensemble que séparées. Un drôle de tandem, en apparence très différentes — l'une élégante, blonde, l'autre peu soignée, aux cheveux châtons aussi longs que rebelles ; l'une posée et stoïque, l'autre en manque d'affection, sans aucune confiance en elle. En revanche, elles se ressemblaient dans leur façon de se comporter avec leurs enfants : cérémonieuses et timides, elles marchaient sur des œufs, on aurait dit qu'elles venaient de faire leur connaissance. Alors qu'elles paraissaient naturelles et détendues entre elles. La distance avec laquelle Lydia évoquait June avait donc de quoi surprendre, jusqu'à ce que l'attitude de celle-ci à l'enterrement et les jours précédents me revienne à l'esprit. Elle n'avait parlé à personne. Ni à Lydia, ni à nous, ni à qui que ce soit. Si on lui adressait la parole, elle se détournait ; si on l'étreignait, elle restait figée, les mains le long du corps. Malgré nos efforts pour l'entourer, nous étions tellement sous le choc que nous nous serrions les coudes. Nous avions perdu la tête, nous étions loin de chez nous. Notre fils était mort.

Le bruit avait aussitôt circulé que Luke était responsable de l'explosion. Le jour de notre départ de Wells, la réceptionniste du Betsy nous a informés que, dès l'instant où elle avait appris l'installation du fils de Lydia Hannafin chez June Reid, elle avait su qu'un drame se produirait. *C'était inéluctable que ça se termine mal*, a-t-elle assené en secouant la tête, d'un ton empreint d'une satisfaction perverse. Nous avons, tous les quatre, gardé le silence et sommes sortis le plus vite possible du petit hall.

Nous avons décidé de croire que c'était un épouvantable accident, rien de plus et rien de moins. Il suffisait d'avoir mis les pieds dans la cuisine pour se douter que c'était lié à la gazinière. Elle semblait dater

de l'époque de la Grande Dépression. Rouillée et blanche, elle branlait d'un côté. L'après-midi précédant la répétition, j'avais vu June s'énerver parce qu'un des brûleurs peinait à s'allumer sous l'eau qu'elle voulait faire bouillir pour le thé. Si je condamne quelqu'un, c'est June. Elle aurait dû remplacer cet appareil, manifestement dangereux. Elle en avait les moyens ; d'ailleurs, le reste de la propriété était bien entretenu, voire avec un soin méticuleux. Quels que soient mes efforts pour éviter d'y penser, je me surprends parfois en train de me demander comment ça lui a échappé. Comment a-t-elle pu être aussi négligente ? L'idée que des questions similaires doivent miner June é mousses ma colère, sans l'éradiquer pour autant.

Personne n'a compris pourquoi l'État a rasé la maison au bulldozer dès le lendemain et embarqué les restes de la vieille gazinière et le moindre indice susceptible d'expliquer l'origine de l'explosion. Notre famille est certaine que Luke — un homme bien — n'a rien fait pour nuire à qui que ce soit. La tension était palpable, même les jours précédents, mais ce n'était pas un assassin. S'il a été distrait, il l'a payé le prix fort, et que Dieu bénisse son âme tourmentée. Son emprisonnement et sa couleur de peau en faisaient un bouc émissaire idéal dans cette ville qu'on pourrait difficilement qualifier de multiraciale. Will, qui projetait de devenir un avocat commis d'office pour des communautés privées de porte-parole, aurait été fou de rage de voir à quelle vitesse on l'accusait. Aussi, face à tant d'impondérables, notre famille a-t-elle choisi de suivre l'exemple de Will et de renoncer aux conjectures comme aux reproches. Non que nous n'ayons pas souffert, au contraire. Non que nous ayons trouvé la paix.

Après notre retour à Portland, Mike nous a battu froid parce que nous n'avions pas fait pression pour une enquête plus approfondie à la suite de l'accident. Il tenait à ce qu'on engage un avocat qui poursuivrait en justice le corps des pompiers ou la ville, j'ai oublié qui il avait dans le collimateur. Peut-être aurions-nous dû agir. Quand je doute de notre décision, je me rends compte qu'aucune sanction à l'encontre des ronds-de-cuir empotés d'une petite ville qui nous ont privés de réponses, ni même la révélation de ce qui s'était vraiment passé ce soir-là, que ce soit par une démonstration de force, notre détermination, un coup de chance, rien ne changerait l'atroce vérité : Will n'est plus là. Jamais plus nous ne verrons, n'entendrons notre fils

magique, jamais plus nous ne serons avec lui.

Même si Mike est revenu sur sa position, ce n'est pas simple. Il nous rend moins souvent visite ; c'est provisoire, Mimi et moi en sommes conscients. Quant à Pru, elle fait une pause dans ses études de troisième cycle et elle est rentrée à la maison. Ses amis de Moclips et de la fac l'appellent ou passent, mais elle reste seule le plus clair du temps, se plonge dans des romans qu'elle a déjà lus à la table de la cuisine jusqu'à plus de minuit et dort tard. Pour l'instant, nous la laissons tranquille. Mimi et moi continuons d'enseigner — elle en CE2, moi en CM2 — et faisons ce que nous faisons depuis des lustres : encourager, discipliner, écrire au tableau noir ce qu'il faut apprendre et veiller sur ces enfants qui nous sont confiés un bref instant dans leur course pour trouver leur voie dans le monde.

Nous discutons moins. Il y a des trajets en voiture, des dimanches matin, des repas au cours desquels Mimi et moi n'échangeons pas un mot. Non par colère ou à titre de punition, nous avons simplement appris que le chagrin peut être assourdissant et, dans ce cas, nous préférons nous taire.

La honte m'étreint au souvenir du temps que nous avons mis à joindre Lydia. Qu'il y ait ou non de bonnes raisons, nous avons gardé nos distances au cours des journées surréalistes entre le drame et l'enterrement. Elle avait perdu son fils dans la même catastrophe que nous le nôtre, pourtant les mots pour elle nous manquaient. Lors de notre conversation en janvier, je lui ai dit que j'étais désolé de n'avoir pas pris de ses nouvelles plus tôt, lui assurant qu'elle avait été et continuait d'être dans nos prières. Je lui ai demandé de nous prévenir si June réapparaissait, elle a acquiescé. Je lui ai promis de faire pareil. Nous sommes restés en ligne l'espace de quelques secondes d'un silence gêné avant de raccrocher.

Un mois plus tard, Mimi a de nouveau composé le numéro de Lydia, du Moonstone. Le téléphone a sonné dans le vide. Nous avons réessayé à plusieurs reprises. Sans succès. C'était le lendemain de notre arrivée, la première fois où nous avons aperçu June. Il était tôt, Mimi et moi avions pris notre douche et étions prêts à aller nous balader sur la plage et dans le vieux quartier. June est passée tel un fantôme devant notre fenêtre juste avant que nous sortions. Elle portait les mêmes vêtements que le soir de la répétition et les irréelles journées suivantes. Cela n'a duré qu'un instant. Elle était plus mince,

moins animée, sinon elle n'avait pas changé. Nous ne l'avons pas revue avant ce soir-là, après la tombée du jour. Tous les quatre, nous avons marché au bord de l'eau pour répandre les cendres de Will. La mer étant agitée, la couverture nuageuse épaisse, nous n'avions pas eu le coucher de soleil grandiose que nous espérions pour la cérémonie. Rien que les vagues froides, un ciel de plomb et Pru, dans l'eau jusqu'aux genoux, secouant la petite urne en céramique que nous gardions depuis un an. Une fois la dernière cendre enfin engloutie, Pru est revenue vers nous sur la plage. Nous avons formé un cercle autour d'elle et, nous tenant les uns les autres, nous avons pleuré. Nous sommes restés longtemps ainsi. Si je ne suis pas le genre à fréquenter les églises, je n'en crois pas moins qu'une intelligence créatrice existe derrière le mystère du monde. C'est à cette force suprême que j'ai adressé mes prières pour qu'elle guide l'âme de Will, où qu'elle soit, et pour qu'elle protège mes autres enfants et ma femme. La seconde prière était égoïste. Épaule contre épaule avec les membres de ma famille sur cette plage, l'idée de perdre l'un d'eux m'était insupportable. Malgré la conscience de notre inéluctable disparition, la vie ne m'avait jamais semblé aussi prodigieuse. Le premier à se dégager, Mike nous a poussés du coude pour qu'on s'éloigne de l'eau montante. Je l'ai imité, à contrecœur. Puis nous avons pris la direction de nos chambres.

Les rafales de vent charriaient une telle bruine que nous sommes arrivés trempés au Moonstone. Les lampes de la chambre 6 étaient allumées. À l'approche du motel, nous avons vu Cissy en sortir et s'apprêter à rentrer chez elle. Avant que la porte ne se referme, nous avons distingué June debout, les bras croisés, immobile. Ni elle ni Cissy ne nous ont aperçus. Comme c'était étrange qu'un personnage qui avait tant compté dans le passé de Will, dans le nôtre, surgisse de la sorte. Et comme c'était étrange que Cissy ne nous ait pas rendu visite alors qu'elle était sûrement au courant par Rebecca et Kelly que nous avions réservé une chambre. Quelles qu'aient été ses raisons, Mimi et moi, à peine dans notre chambre, avons tenté d'appeler Lydia une nouvelle fois. Peine perdue. Mimi a sorti un stylo de son sac et écrit un mot sur le petit bloc-notes du Moonstone. Nous demanderions à Kelly une enveloppe et un timbre le lendemain et enverrions la lettre à Lydia à une adresse aussi vague que Main Street, Wells, Connecticut. Dans l'espoir qu'elle lui parviendrait.

LYDIA

La cuisine est plongée dans la pénombre. Des rires enregistrés provenant de l'appartement du dessus ponctuent le silence. Lydia rapproche de la table sa chaise qui racle un peu le sol. Le combiné plaqué à deux mains sur son oreille, elle demande à Winton s'il est toujours là.

Toujours, répond-il d'une voix calme, comme s'il avait guetté le moment où prononcer ce mot précis.

Bien... ne bougez pas. Lydia prend une profonde inspiration et exhale lentement. Elle continue de trembler à cause de sa course sur le trottoir avec le garçon qui doit être le fils de Kathleen Riley et de la femme qui l'a giflée quelques minutes plus tôt, mais elle n'a pas peur. Les yeux clos, elle poursuit :

Je ne vous ai jamais parlé de Rex. Un homme que j'ai rencontré il y a longtemps au Tap, un bar qui existe depuis toujours et sera toujours là, comme les gens qui y boivent. Des gens tels que moi. Ou Earl, qui y allait tous les soirs jusqu'à ce qu'on le flanque définitivement à la porte plusieurs années après notre divorce. Il faut en faire beaucoup pour être expulsé du Tap, ça vous donne une idée du mec. Comme je n'y aurais sans doute jamais mis les pieds si on n'avait pas viré Earl, c'est en fin de compte lui que je dois remercier pour Rex. C'était longtemps après Earl, mais j'étais encore assez jeune pour qu'on m'offre des verres.

Peut-être que ça a commencé parce que, à quarante ans, je m'attendais à ce qu'on me paye à boire. Vous ne m'avez pas vue, Winton, je faisais tourner pas mal de têtes il y a encore peu de temps. Ça ne m'a rien rapporté à part des verres et, ce soir-là, Rex. Il n'était pas d'ici, mais il ne venait pas de très loin non plus. Il était propriétaire d'une salle de gym dans la ville d'Amenia et d'une flopée de petites entreprises. Je n'ai jamais bien suivi ses activités, il avait toujours une histoire censée expliquer la nouvelle voiture ou la nouvelle moto. Les choses lui tombaient du ciel en

quelque sorte — postes de télé, fendeuses à bois, pneus, autoneige — sans que je comprenne comment. Cela m'était égal. Il était drôle. Il aimait m'emmener dans de bons restaurants, à l'époque je croyais encore que cela signifiait quelque chose.

Lydia a haussé le ton. Elle ne crie pas, elle s'exprime avec la détermination, la rapidité, l'énergie de qui fait des associations, détecte un schéma, saisit quelque chose. À peine s'est-elle mise à raconter cette histoire qu'il lui tarde de la terminer.

À part mon fils et mon ex-mari, je n'ai jamais eu une relation aussi longue avec un homme qu'avec Rex. Luke était au lycée, il vivait encore chez moi mais il n'était jamais là : son entraînement de natation, la préparation de dossiers d'inscription à la fac, la petite amie du moment.

Quand j'ai rencontré Rex, j'ai été contente d'avoir des projets à moi, quelqu'un d'autre à fréquenter que mon fils qui était tout ce que j'avais dans ma vie depuis sa naissance. C'était un peu trop agréable, si bien que je n'ai pas prêté attention à ce que j'aurais dû considérer comme des signaux d'alarme. Rex disparaissait pendant quelques jours sans me prévenir, cela me semblait bizarre au début puis je m'y suis habituée. Sans compter les histoires qui ne se recoupaient pas — comme les vôtres, Winton, des noms qui changeaient, des endroits et des heures qui ne coïncidaient pas. À ça aussi je me suis habituée, me persuadant que ce n'était pas grave. Quand il était là, Rex m'amusait. Il avait beau jouer au mystérieux, ne pas être fiable, il me faisait rire. Comme Earl. Comme vous.

Luke ne m'embêtait pas au sujet de Rex. Malgré le respect qu'il affichait, il était évident qu'il ne l'aimait pas. Il se gardait bien de le dire, mais on devinait systématiquement ce qu'il pensait de quelqu'un à sa façon de l'écouter. Son visage prenait une expression ouverte ou fermée — il n'y a pas de meilleure description —, et avec Rex, elle était fermée, comme s'il savait que ce qui sortait de sa bouche n'était que de la merde. Un talent qu'il ne tenait pas de moi. Je ne repère la merde qu'au moment où je suis dedans jusqu'au cou. Comme maintenant.

Quelques semaines après que Luke avait décroché son diplôme d'études secondaires, Rex a voulu m'emprunter la voiture. Il me l'a demandée un samedi après-midi, il en avait besoin pour des courses le lendemain. À l'en croire, sa Corvette était en panne ; il a promis de ramener ma voiture le soir. Ça a contrarié Luke parce qu'on avait un accord : je me servais de la voiture la semaine pour aller travailler et il y avait droit le week-end. Si j'ai oublié ce que je lui ai dit exactement, je me souviens qu'il a accepté à

contrecoeur.

Rex a donc couché à la maison le samedi soir, et il est parti le dimanche matin avant mon réveil. Trois ou quatre heures plus tard, il m'a appelée d'une prison de Beacon. Un agent de la police d'État l'avait arrêté aux environs de Kingston : on avait trouvé une grosse quantité de cocaïne dans la voiture. Il m'a demandé de payer la caution, mais je n'avais pas une telle somme ; son avocat, un homme portant un nom de femme, Carol, s'est débrouillé pour trouver l'argent et Rex est sorti le lendemain matin. Devant le tribunal, Rex m'a dit que la drogue ne lui appartenait pas ; c'était à Luke, qui l'avait cachée dans la voiture. Il est allé jusqu'à affirmer l'avoir entendu organiser livraisons et deals au téléphone et ne pas m'en avoir parlé pour me protéger. Vous aussi, Winton, vous avez prétendu vouloir me protéger, vous vous rappelez ? De vos patrons ? Pourquoi aurais-je besoin que vous me protégiez de gens qui dirigent une loterie alors que je suis censée avoir gagné ? C'est là que j'aurais dû vous raccrocher au nez ! De même que j'aurais dû tourner le dos à Rex quand il a prétendu m'avoir protégée de la vérité à propos de Luke. Sauf que je ne l'ai pas fait. J'ai écouté. Comme je vous ai écouté. Comme j'ai écouté son avocat, qui m'a déclaré que Luke écoperait d'une peine de dix ans de prison s'il ne plaidait pas coupable. Comme, quelques jours plus tard, j'ai écouté le procureur qui m'a annoncé que les paquets de drogue étaient dans l'un des sacs de gym de Luke, avec sa carte d'identité scolaire, d'autres affaires telles que des lunettes de natation et un lecteur de CD portatif. Il a ajouté qu'un dealer de White Plains, un certain Ray Hale, qui avait été alpagué en même temps, avait certifié que Luke était son livreur dans le comté de Litchfield. Que deux autres personnes étaient prêtes à témoigner avoir acheté de la cocaïne à Luke. Quand j'ai découvert que Rex et ce Ray Hale avaient le même avocat, Rex m'a assuré que c'était une coïncidence, car peu de gens s'occupent d'affaires liées à la drogue dans Hudson Valley. Et devinez ? Je l'ai cru. Je les ai tous crus. Tous sauf mon fils, qui m'a suppliée de lui trouver un bon avocat. Mon fils, dont les professeurs, les coaches, les amis ont écrit pour se porter garants de lui. Ils l'ont tous soutenu. Moi, je l'ai trahi. J'ai fait encore pire que le trahir.

L'après-midi de l'arrestation de Rex, trois officiers de police se sont pointés chez nous avec un mandat de perquisition. J'ai appelé l'avocat commis d'office de Luke, qui m'a dit qu'ils avaient sans doute des motifs valables étant donné que, outre les dépositions attestant que Luke était un dealer, ils avaient trouvé la drogue dans son sac de gym caché dans une

voiture qu'il conduisait régulièrement. Je n'avais d'autre choix que de les laisser fouiller. Je les ai donc fait entrer. Comme si on leur avait fourni un plan à l'avance, ils se sont rendus directement dans la chambre de Luke et quelques minutes ont suffi pour qu'ils dénichent deux paquets de cocaïne dans une boîte à café glissée sous son lit. Cela ressemblait à un cauchemar. Luke, qui les observait du couloir avec moi, a perdu la tête. Il a crié qu'il était victime d'un coup monté, que Rex devait avoir planqué la drogue au cas où il serait chopé. Il m'a aussi invectivée. Il m'a reproché d'avoir foutu sa vie en l'air en faisant entrer Rex dans la mienne. Je ne crois pas avoir compris à quel point il avait raison avant que deux policiers ne le plaquent au sol et ne le menottent tandis que le troisième l'informait de ses droits. Et même là, je ne l'ai pas défendu. J'aurais dû me jeter sur cette voiture, j'aurais dû hurler de toutes mes forces jusqu'à ce que les flics, les juges et les avocats soient convaincus que c'était moi la coupable. Celle qui aurait dû aller en prison, c'était moi. Ma vie ne rimait à rien, celle de Luke commençait. Mais je n'ai pas bougé. Je n'ai pas moufté. Je n'ai pas levé le petit doigt quand les policiers ont embarqué mon fils.

Lydia baisse le téléphone au niveau de sa poitrine. Sur son visage la douleur le dispute à l'incrédulité, et lorsqu'elle plaque de nouveau le combiné contre son oreille, sa voix est plus douce, son débit moins précipité.

Vous me trouvez stupide, Winton, je le sais, vous allez malgré tout avoir du mal à croire la suite. Pour que la suite soit possible, il faut, en plus d'être une faible femme, être une femme tараudée par la peur de la solitude. Une femme dont le fils, qui a décroché une bourse pour étudier à l'autre bout du pays, est prêt à partir sans jeter un regard en arrière. La suite n'est possible que si une idiote de mon genre écoute des heures durant, des mois d'affilée, un type de votre genre débiter un tissu de mensonges comme des chansons à la radio.

La suite, c'est le moment où j'ai cessé d'être une mère. J'ai accepté de faire une déposition sur les endroits où était Rex les jours précédant l'arrestation, alors que je n'en avais aucune idée. En vérité, il avait disparu et n'avait donné ni explications ni coups de fil pendant trois jours — du Rex tout craché. Il s'est pointé le samedi après-midi sans sa Corvette, d'après lui un ami qu'il avait aidé à ouvrir un restaurant en ville l'avait déposé. C'est là qu'il m'a demandé de lui prêter ma voiture le lendemain matin. Son avocat m'a dit que cette déclaration de ma part était la dernière chose dont Rex avait besoin afin d'être sûr de ne pas être impliqué dans

l'affaire de Luke. Le moins que je puisse faire étant donné les circonstances, a dit Carol. Du coup, bien que j'aie découvert ce même jour que Rex avait un casier judiciaire, qu'il avait été condamné pour fraude et trafic de stupéfiants, je me suis exécutée. Après quoi, les avocats, le procureur et Rex ont dit que je devais convaincre Luke de plaider coupable pour bénéficier d'une réduction de peine, et je me suis aussi exécutée. Ils m'ont affirmé que même si Luke avait dix-huit ans et était majeur, il n'écoperait que d'une bagatelle parce qu'il s'agissait de son premier délit, et que ça n'aurait aucune conséquence sur sa bourse ou sa vie. Vous croyez que j'ai eu l'idée de vérifier auprès de qui que ce soit — Stanford, son coach, un autre avocat — s'ils ne disaient pas n'importe quoi ? Bien sûr que non ! J'ai écouté Rex. De sorte qu'au lieu d'engager un avocat digne de ce nom et de laisser un jury trancher, j'ai convaincu Luke. Il était terrifié à ce moment-là, en prison depuis des jours, sans compter le procureur qui lui flanquait la trouille en le menaçant de passer sa jeunesse derrière les barreaux. L'avocat commis d'office lui a assuré que c'était sa chance de retrouver une vie normale, si bien qu'il a fini par plaider coupable. Il a plaidé coupable et passé onze mois en taule.

La fin ne vous surprendra pas. Rex s'en est tiré impunément, il a disparu au bout de trois semaines. Sans le moindre au revoir, coup de fil, petit mot ou remerciement. Rien. Je ne l'ai jamais revu, je n'ai plus jamais entendu parler de lui. Je parie que vous vous y attendiez, Winton. À cette partie de l'histoire où une fois que la pauvre idiote a fait ce que voulait le mec qui l'amuse, celui-ci joue les filles de l'air. Vous l'avez entendue, vue, infligée un millier de fois.

Est-ce que je vous ai parlé de la femme qui s'est présentée chez moi ce soir et qui m'a giflée ? Eh oui. Vous connaissez sans doute son père. Encore un connard qui, comme moi, envoie de la thune à des inconnus. Au moins a-t-il la chance d'avoir une fille pour intervenir. Elle ne m'a pas ratée. Et tant mieux ! Elle m'a ramenée à la raison. Quelqu'un a enfin fourré un peu de plomb dans ma putain de cervelle ! Vous savez ce qu'elle m'a dit ? Que je détruisais la vie des gens. Elle n'a pas tort. Elle m'a ordonné d'arrêter, Winton. Elle me l'a ordonné, alors même si c'est trop tard pour faire du bien à qui que ce soit, j'obéis.

Sans laisser à Winton le temps de répondre, Lydia se lève de la table de la cuisine. Elle abaisse le combiné, le serre sur sa poitrine l'espace de quelques secondes, puis le pose soigneusement sur son support. On a éteint la télévision à l'étage ; pour la première fois de la

soirée, le silence règne dans l'appartement.

SILAS

Cela fait neuf mois qu'il a largué son vélo ici avant de se faufiler dans l'allée et de traverser la pelouse pour s'approcher de la maison. De même que cette nuit-là, la lune est brillante, presque pleine, pas tout à fait. Elle éclaire la route et, en face de l'entrée barrée par une chaîne, les hectares de vergers de pommiers et poiriers où Silas et ses copains ont passé des heures dans leur enfance. Dans la lueur bleutée, il imagine Ethan et Charlie taper des pommes embrochées sur de longs bouts de bois contre les murs en pierre et les regarder exploser. Pendant combien d'après-midi ont-ils écrabouillé des fruits en se tordant de rire ? Il se souvient des ouvriers mexicains qui leur faisaient signe tout en les laissant tranquilles. Aucun ne semblait se préoccuper des pommes gaspillées ou qu'ils aient bravé l'interdiction d'entrer. Quand sont-ils venus pour la dernière fois ? L'été d'il y a deux ans, trois ? Cela lui fait l'effet d'une vie antérieure. De l'autre côté de la route, quelque chose luit dans le noir. Il ne distingue ce que c'est qu'après s'être approché de quelques pas : la vieille boîte aux lettres argentée et cabossée de June. Toujours là. Inclinée sur la gauche, tandis que le drapeau rouge en métal est pointé vers le sol. Silas retourne en haut de l'allée et descend lentement.

La maison a disparu, il ne reste à sa place qu'un rectangle sombre de terre et de cailloux. Silas ne voit rien de brûlé ou de carbonisé, pas la moindre trace. La taille le surprend. Ce n'est pas assez grand. Comment les pièces, meubles et systèmes compliqués nécessaires au fonctionnement d'une maison auraient pu y tenir ? Posté là où aurait dû être la fenêtre de la cuisine, il scrute l'air au-dessus de l'étrange parcelle. On dirait un jardin, pense-t-il, prêt à être planté, ou une énorme tombe, récemment creusée et comblée. Une branche craque, il bondit, regarde derrière lui et découvre les débris du petit apprentis en pierre, à moitié éclairé par la lune, tel un fantôme au linceul

déchiqueté. Le toit de bardeaux en cèdre s'est volatilisé, il reste les murs et la porte. Si incroyable que cela paraisse, deux des cartons de bœufs y sont toujours empilés. Silas entre, s'assied à même le sol, s'adosse à la pierre froide.

Neuf mois auparavant, il était revenu ici faute d'avoir le choix. Était-il très tard ? Un souvenir confus. Mais il est sûr d'être rentré du boulot à vingt heures parce qu'il avait dîné avec ses parents et ses sœurs. Ils l'avaient tarabusté pour qu'il raconte les préparatifs du mariage ou la répétition du dîner. Qu'avait-il vu, entendu ? Qui était là ? Cet intérêt excessif le dépassait, surtout de la part de sa mère qui lui demandait à tout bout de champ s'il avait aperçu Lydia, la mère de Luke. Elle avait toujours eu un problème avec cette femme. *Elle portait le même genre de petites robes décolletées que celles qu'elle mettait pour rappliquer au Tap ?* Sa sœur Gwen s'était indignée : *Maman, ce n'est pas gentil !* Son père avait rigolé et ça avait continué.

Après avoir terminé la glace à la vanille que sa mère lui a servie en guise de dessert, Silas se lève de table pour gagner sa chambre. Il a hâte de s'envoyer un hit et de pioncer. À mi-chemin de l'escalier, quelque chose le tracasse. Il s'arrête, réfléchit. Le sac à dos. Où est-il ? Sa poitrine se contracte. L'a-t-il laissé au pied de la table ? Il descend quatre à quatre, fonce vers l'évier de la cuisine en s'efforçant d'avoir l'air naturel. *Un verre d'eau*, marmotte-t-il à titre préventif, tandis qu'il regarde sous la table. Il ne repère rien près de sa chaise. Il s'éclipse avant d'être piégé dans une conversation et remonte dans sa chambre, où il passe en revue le moindre instant de l'après-midi. Il avait son sac à dos quand Ethan, Charlie et lui glandaient et planaient chez Moon. Il se rappelle s'être précipité dans l'appentis et l'avoir fourré derrière un carton rempli de bœufs pour qu'on ne le voie nulle part, notamment sur son dos, le temps qu'ils se grouillent de terminer le boulot.

Puis ça fait tilt. *IL EST LÀ-BAS*. Derrière le carton, dans l'appentis contigu à la maison. Dans ce putain de sac, là-bas, il y a son bang, son herbe, son permis d'apprenti conducteur, sa carte d'identité scolaire et son fric. Une flopée de gens se pointera le lendemain matin pour vider l'appentis et préparer la réception. Le traiteur Rick Howland, entre autres, sera certainement là avant huit heures ; quant à Luke, il est debout à six heures presque tous les jours. Du coup, même s'il pensait devancer Rick, ce ne sera pas le cas pour Luke, qui fera le tour de la propriété en ramassant des bouts de bois et en maudissant ses

employés de s'être si peu cassé le cul.

Silas s'assied sur son lit, essaie de contrôler sa respiration. Il descend à fond la caisse après sa défonce de l'après-midi et a la sensation d'être en état d'hyperventilation. Il enfonce les poings en haut de ses cuisses, prend une profonde inspiration et regrette de ne pas pouvoir se pieuter. Impossible, cependant, de se dérober à cette réalité déprimante : il doit retourner là-bas. Remonter à vélo Wildey Road et longer Indian Pond une fois qu'ils seront tous — ici et avec un peu de chance chez June Reid — endormis.

C'est exactement ce qu'il fait. Trois heures interminables plus tard. Après avoir entendu la dernière chasse d'eau dans la salle de bains de ses parents donnant sur le couloir. Après s'être branlé deux fois et avoir englouti un Red Bull tiède qu'il avait oublié de boire deux jours auparavant. Est-ce la caféine ou la décharge d'adrénaline, il n'en sait rien, mais autant il avait sommeil tout à l'heure, autant il est réveillé à présent. Prêt à en finir. Il descend l'escalier le plus silencieusement possible, traverse la cuisine et sort par la porte de service. Sa bicyclette est là, contre la maison. Il fonce dans Wildey et Indian Pond, manque dépasser l'allée de June Reid. Il freine en dérapant, descend de son vélo qu'il laisse tomber dans les broussailles.

La vieille maison à un étage, plongée dans la pénombre, est en pierre, sauf à droite, où la partie la plus ancienne est en bois. Les seules fenêtres de la façade sont au rez-de-chaussée. Des gens pourraient veiller en haut sans que Silas s'en rende compte de la route. Il lui faudrait longer la cuisine pour le savoir. Il songe à arriver par l'arrière et à contourner la maison, renonce en pensant au bruit qu'il ferait en passant à travers bois. Mieux vaut emprunter l'allée et se faufiler entre la cuisine et l'appentis.

Le gravier crisse sous ses pieds malgré ses efforts pour marcher le plus doucement et lentement possible. Il lui semble mettre un temps fou à gagner la pelouse, où ses pas sont presque inaudibles. Au moment où il parvient au coin de la maison, il distingue un rectangle de lumière jaune, projeté sur l'appentis en pierre : la cuisine est allumée. À en juger par la lueur vacillante, il y a quelqu'un à l'intérieur. *MERDE MERDE MERDE*, souffle Silas. Il s'appuie au bardage de bois brut pour garder l'équilibre. Impossible de rebrousser chemin. Il va avancer à pas de loup et se trouver un abri proche de la fenêtre de la cuisine jusqu'à ce que celui ou celle qui y traînasse aille se coucher.

Il esquisse un pas. Une chauve-souris, à coup sûr, bat des ailes juste au-dessus de lui et il s'écroule, se cache le visage. Il rassemble tout son sang-froid pour ne pas hurler. Il s'accroupit, avance en crabe afin de sortir du champ de lumière. Une fois à gauche de la fenêtre, il attend, la tête contre le mur latéral de la maison. Aucun bruit ne s'échappe de l'intérieur. Les stridulations perçantes des cigales, omniprésentes, finissent par composer un bruit de fond aussi archaïque que l'obscurité où il est blotti. C'est alors qu'il entend des voix venant de l'arrière. *La putain de véranda fermée !* se dit-il, car il avait oublié qu'elle se trouvait là, si près. S'il éternuait, on l'entendrait. Il s'affole. Il est trop exposé. S'il tente de partir maintenant, on l'entendra. Il s'efforce de contrôler sa respiration, mais plus il y fait attention plus elle est bruyante, saccadée. Il enlace ses jambes de ses bras et les serre. L'appentis où est caché son sac à dos a beau n'être qu'à une vingtaine de mètres, c'est comme s'il était à l'autre bout de la ville. Silas est piégé. Il ne lui reste plus qu'à attendre que tous les occupants de la maison aillent au pieu.

Accroupi dans les ténèbres, il essaie de capter ce qui se dit sur la véranda. Ces gens ne sont manifestement pas à la fête, à la veille d'un mariage. Lors de celui de sa sœur aînée, Holly, tout le monde avait picolé de la bière sur la véranda et était resté jusqu'à plus de quatre heures du matin. Il se souvient qu'Andrew, le fiancé, un New-Yorkais dont la famille pleine aux as possède une résidence secondaire en ville, avait huit boulettes de coke et que ses potes de fac avaient plongé, nus, dans la piscine de Harkness. C'était l'été dernier. Les sœurs de Silas ne lui avaient pas permis de participer. Il avait dû rester à la maison et regarder ses parents et ses oncles se bourrer la gueule, écouter ceux d'Andrew se disputer pour déterminer qui était assez sobre pour conduire. En comparaison, la scène chez June Reid est un enterrement. Lolly, qu'il voyait dans le coin depuis un bail, est sexy à la manière hippie d'une nana friquée ; quant au mec qu'elle épouse, il est sympa, juste un peu M. Je-Sais-Tout, un peu blaireau sur les bords. Il les a entendus discuter sur la pelouse plus tôt dans la journée. D'horaires de vols et de valises à faire. Silas se rend compte que Lolly Reid est sans doute montée à bord d'une centaine d'avions et allée dans des pays dont il n'a jamais entendu parler. Silas, lui, n'a pris qu'un avion : pour Orlando, en Floride. Avec ses sœurs. Leur grand-mère les a accueillis à l'aéroport ; ils ont passé deux jours dans des files d'attente à Disney World. Il ne croit pas que Lolly Reid a été de

ces enfants qu'on emmène à Disney World.

La porte de la véranda s'ouvre en grinçant et il y a un bruit de pas. On contourne la maison. Il aperçoit un homme : Luke, qui, en chemise blanche Izod et pantalon noir, se dirige vers les arbres, derrière la pelouse. Il pisse, en déduit Silas, regardant la chemise blanche flotter dans l'obscurité comme un fantôme. Luke s'attarde, plus que nécessaire s'il urine. Il revient enfin sur ses pas, s'approche d'abord de Silas avant de bifurquer du côté de la porte de la véranda. Les voix résonnent de nouveau, semblent se déplacer vers la cuisine. Silas entend vaguement des pas dans l'escalier, de l'eau dans la salle de bains à l'étage, une chasse tirée. Une porte claque, puis la maison est plongée dans le silence.

De l'eau coule un instant dans l'évier de la cuisine, au-dessus de lui. On referme des portes de placards. Le son régulier d'un mécanisme — *tic, tic, tic* — ponctue la conversation entre June et Luke. Elle lance quelque chose sur l'inutilité de s'acharner, il l'appelle par son prénom. Elle parle, il se contente de répéter son prénom. On dirait qu'il s'efforce de convaincre quelqu'un de descendre du rebord d'un immeuble ou d'un pont. *June*. Le tic-tic s'arrête. June reprend la parole, mais Silas ne perçoit pas ce qu'elle dit. Elle est trop loin de la fenêtre. Quel que soit le sujet de leur discussion, c'est pénible et, à en juger par le ton et le volume, cela va de mal en pis. Des ombres masquent la lumière qui tombe de la fenêtre. Ils sont à quelques centimètres de sa tête. Voilà qu'il entend chaque mot.

Luke : *June, je ne vais pas te prier de m'excuser de lui avoir répondu honnêtement. D'autant que c'est vrai, j'ai demandé ta main à deux reprises.*

June : *Ce n'est pas aussi simple. Tu le sais.* Sa voix est sévère, comme celle de la mère de Silas.

Luke : *Non, justement ! Putain, qu'est-ce qu'il y a de compliqué ? Quelque chose m'échappe et tu dois me l'expliquer.* Luke n'a jamais paru aussi bouleversé à Silas. Il lui arrive d'être sérieux au boulot, voire tendu, jamais comme ça.

La voix de June s'estompe, si bien que Silas n'entend plus que des bribes. Jusqu'à ses derniers mots qu'elle crie : *Parce que c'est impossible !*

Luke, toujours devant la fenêtre : *C'est un mensonge et tu le sais. Je t'aime, tu dis m'aimer. Je n'ai pas un tas de bons exemples à te citer, mais*

à mon sens ça signifie qu'on se marie. Il a haussé le ton, il hurle presque. Silas entend June ; elle s'est approchée de la gazinière, et ses mots ne sont qu'un bourdonnement. Lequel met un terme à la conversation, propulse Luke à travers la cuisine et la véranda. La porte moustiquaire claque, Luke est soudain dehors ; il s'élance vers l'extrémité de la pelouse, le champ, la limite des arbres, le labyrinthe de pistes de chez Moon. Silas regarde la chemise blanche foncer sans hésiter dans les bois et s'éclipser. Il y a du mouvement dans la cuisine. C'est June, cette fois. Elle ne marche pas, elle court en direction du bois, empruntant le même chemin que Luke une minute auparavant. Ses cheveux brillent et se détachent du champ bleuté piqueté d'argent, comme s'ils étaient éclairés par un unique rayon de lune la suivant sur une scène, à la manière d'un projecteur suivant une rock star lors d'un concert. Dès qu'elle arrive à la lisière entre le champ et le bois, elle disparaît aussi.

Ils ne sont plus là. En revanche, le tic-tic qui s'était arrêté se remet en marche. Silas pense tout d'abord qu'il y a quelqu'un d'autre dans la cuisine. Il attend quelques secondes, et ça continue sans qu'il y ait le moindre mouvement, ni vacillement de la lumière. A-t-elle laissé la gazinière allumée ? Est-ce possible ? Silas se relève lentement. Il est resté si longtemps accroupi que ses jambes et son dos sont ankylosés. Il s'avance vers l'autre côté de la fenêtre où un tuyau d'arrosage est enroulé contre la maison. Il prend appui sur le rebord de la fenêtre, pose le pied sur le tuyau et se hisse pour jeter un œil à l'intérieur. Personne. La cuisinière se trouve en face de la fenêtre — un de ces machins antédiluviens qui plaisent tellement aux riches New-Yorkais qu'ils les réparent à coups de milliers de dollars. Mais celle-ci ne semble pas en bon état. Le bas est rongé de rouille et les boutons ont l'air d'avoir été remplacés par des vieux provenant d'autres appareils. Silas lâche prise et saute. Il atterrit sur le bec du tuyau, se tord la cheville et bascule sur la pelouse. Il ne bouge pas. Une fois de plus, il entend : *Tic... tic... tic... tic*. Merde, qu'est-ce que je suis censé faire ? Silas cherche des yeux une trace de la chemise de Luke ou des cheveux de June dans le champ. Il ne distingue que le contour sombre de la tente sur l'herbe baignée par la clarté lunaire. Personne. C'est le moment. Retenant son souffle, il parcourt tant bien que mal la petite distance entre la maison et l'appentis. Il palpe la porte à l'aveuglette jusqu'à ce qu'il trouve le loquet métallique qu'il soulève. Un

grincement semblable à un glapisement de chat à l'agonie retentit lorsque la porte s'ouvre. Il se fige, tend l'oreille afin de détecter s'il y a du bruit ou du mouvement dans la maison. Rien. Hormis le tic-tic, que les stridulations des cigales rendent presque inaudible. Englouti par le bruit du monde, on ne l'entend que si on s'arrête pour l'écouter. Silas se l'interdit. À genoux, il tend le bras derrière les cartons de bocaux et — *OUI, BORDEL DE MERDE, OUI !* — son sac à dos est là. Après l'avoir fait glisser autour des cartons, il le serre contre lui tel un chiot adoré perdu depuis longtemps. *Il est temps de foutre le camp*, chuchote-t-il, penché vers le sac, imaginant le premier hit qu'il tirera de son bang une fois qu'il se sera cassé de la propriété. Il ferme la porte grinçante de l'appentis, le loquet, lance un regard à l'allée et imagine sa bicyclette cachée dans les broussailles.

À l'instant où il se lève pour partir, le tic-tic remet ça. *Putain de bordel de merde*, maugrée-t-il entre ses dents. Même si c'est la dernière chose qu'il a envie de faire, il se dirige vers la maison. Le bruit est de plus en plus fort. Silas n'en revient pas que ça n'ait pas réveillé tout le monde. L'image de Lolly endormie s'impose à lui. Est-elle à l'étage, seule, la veille de son mariage ? Ou bien le blaireau, le ringard est-il avec elle ? Est-ce qu'ils ont baisé ou attendent-ils leur lune de miel ? Silas n'a sauté personne et, jusqu'à présent, ça n'a même pas failli se produire. Il imagine Lolly là-haut en train d'être baisée et, l'espace d'une seconde, croit même entendre un gémissement. Il s'approche davantage de la maison, l'oreille aux aguets. Aucun autre bruit que le tic-tic ne lui parvient, ses pieds le portent automatiquement dans cette direction. Il se retrouve de nouveau sous la fenêtre où le tic-tic, de plus en plus fort, est implacable. Silas est le seul à l'entendre.

CISSY

Papa était un beau mec. Grand, large d'épaules, yeux aussi verts que l'herbe. Maman n'avait aucune chance de lui résister. Lors de leur rencontre, elle avait quinze ans et pêchait des étoiles de mer ou je ne sais quelle absurdité. Lui, à dix-huit ans, était fiancé à une fille de la réserve. Neuf mois plus tard, à l'étage de cette maison, dans la chambre où couche désormais ma sœur Pam, ma sœur Helen a vu le jour. Toutes les cinq, nous sommes nées dans cette chambre, dans le lit de maman. Toutes les cinq, nous nous sommes mariées, avons déménagé et sommes revenues vivre ici, veuves, divorcées ou désespérées. La seule différence : maman est morte depuis longtemps. Enterrée dans le cimetière de Moclips, près de ses parents, loin de papa inhumé dans la réserve. À mon avis, même à quinze ans, maman savait ce qu'elle voulait : papa. Il avait beau être inaccessible, elle l'a eu. D'après ce qu'on raconte, quand papa est allé voir ses parents pour leur annoncer qu'il avait engrossé une Blanche de la ville, ils n'ont pas cillé, ni haussé le ton, ni levé la main sur lui. Ils se sont dépêchés de lui faire épouser la pauvre fille de la réserve à laquelle il était fiancé. Point barre, assenait maman. Il avait eu un fils avec cette femme, cinq filles avec maman. Qui est restée avec grand-mère et grand-père, et ils nous ont élevées à trois. Papa passait plusieurs fois par semaine. Pour déjeuner. Jamais le soir, toujours dans la journée. Dès qu'il arrivait, on se mettait en rang comme des petites soldates attendant l'inspection. Il distribuait baisers et caramels, nous interrogeait sur l'école et les garçons, nous faisait des clins d'œil avant de s'asseoir avec maman dans la cuisine où il mangeait un sandwich, buvait du café, fumait des cigarettes.

Maman a décroché son diplôme de fin d'études secondaires au lycée de Moclips puis un DEUG à l'université de Grays Harbor. Elle est tombée enceinte à plusieurs reprises pendant ses études, sans que les

ragots la perturbent le moins du monde, assurait-elle. Elle avait papa, grand-mère et grand-père, nous, et ça avait le mérite de faire fuir les garçons. Elle aurait bien continué ses études mais il n'y a qu'un cursus de deux ans à Grays et aucun autre établissement n'était assez près pour qu'elle puisse faire l'aller-retour dans la journée. Elle a travaillé comme assistante bibliothécaire à la bibliothèque d'Ocean Shores jusqu'à sa mort en 2000. Papa est mort la même année. Sa femme, toujours en vie, n'a pas quitté la réserve. Elle doit avoir quatre-vingts ans, voire plus. Elle a survécu à son mari et à son fils, décédé il y a peu de temps, et, comme moi, elle habite avec les membres de sa famille qui restent. Mes sœurs et moi n'avons jamais eu de problèmes avec eux, c'est vrai que nous avons toujours pris soin de les éviter. Conscientes qu'aucun d'entre eux ne voulait avoir de rapports avec nous, on ne les approchait pas. Et on continue, la plupart du temps.

Au cours de mon existence, je me suis rendue cinq fois à la réserve, dont trois à cause de Will Landis. La dernière, c'était pour annoncer sa mort. Même s'il n'était pas l'un d'eux, les gens de la tribu l'adoraient et j'étais sûre qu'ils voudraient le savoir. Beaucoup d'entre nous avions énormément d'affection pour ce gamin, que ça nous plaise ou non. C'était le fils d'un couple de hippies de Portland qui s'était installé ici au début des années quatre-vingt-dix pour enseigner à l'école primaire. Ils avaient emménagé dans la maison que Ben nous avait construite après notre mariage, celle où il est mort. Comme je n'avais aucune raison d'y rester, ma sœur Pam l'a vendue et je n'ai eu que quelques pas à faire pour aller vivre avec mes sœurs. J'étais la dernière à rentrer au bercail, ce qui était normal puisque je suis la benjamine. Will aussi était le plus jeune, mais ce n'est pas ce qui m'a plu chez lui. Ce qui m'a plu, c'est qu'il bossait. Si vous lui demandiez de peindre une grange, il dégotait peinture et pinceau et se mettait au boulot jusqu'à ce que ce soit fini. Si vous lui demandiez d'enlever les algues de la mer, il courait chercher un râteau. Ce gamin ne renâclait jamais, je ne connaissais qu'un autre homme semblable à lui : Ben. Du coup, j'ai accepté qu'il me colle au train. Il frappait à ma porte, réclamait du boulot, et je lui en donnais. De dix à seize heures, au tarif de un dollar par jour. Au début, les Hillworth n'ont pas vu ça d'un bon œil, ils craignaient que l'État ne leur flanque une amende pour exploitation de mineur. Sauf que le gamin s'est rendu tellement utile qu'il a gagné leur affection. Il lavait leur vieux break Ford, rassemblait

leurs journaux et magazines qu'il embarquait pour les recycler, filait chez le quincaillier ou chez Laird pour tout et n'importe quoi. Je vous assure que c'était Ben, en petit garçon. Rien d'autre à dire sur Ben sinon qu'il se levait tôt, rentrait tard, travaillait dur, dormait d'un sommeil de plomb, était loyal. L'homme qu'il me fallait. Il n'avait qu'un défaut, il fumait et ça l'a tué. Je n'avais jamais imaginé désirer à ce point la présence de quelqu'un auprès de moi, c'était donc un vrai coup de bol. Sa disparition m'a moins surprise que son apparition, si bien qu'après sa mort je me suis rabattue sur le plan A, et suis retournée habiter avec mes sœurs dans la maison de mon enfance. Le gamin Landis s'est pointé à ce moment-là. Il avait dix ans et vivait avec ces hippies qui ne savaient absolument pas tenir une maison. Il venait travailler tous les matins et ne s'arrêtait que lorsque je le lui ordonnais.

Après avoir appris la nouvelle de la mort de Will, j'ai parcouru Pacific Avenue jusqu'à la réserve. En fait, Joe Chenois — un chef qui se battait pour récupérer des terres volées aux Quinault — avait aussi le gamin Landis dans la peau. Je ne lui ai demandé qu'une fois un service, celui de donner une chance à Will, qui en avait marre de nettoyer les gouttières, de changer les draps et de trimballer les ordures au Moonstone et était prêt à tenter autre chose. Il parlait sans cesse de la réserve, ça le démangeait de la découvrir. Alors je suis allée voir Joe dans son bureau et lui ai demandé de le mettre au boulot ; il n'a pas fallu longtemps pour que tout le monde l'appelle Petit Cèdre. Will adorait la réserve et, à l'instar de tous ceux qui y vivaient, il vénérât Joe. Grand comme papa. Des yeux du même vert. Plusieurs fois par semaine, Will passait encore au Moonstone pour donner un coup de main, ou chez moi, grimpant l'escalier quatre à quatre, la tête farcie : une nouvelle victoire remportée par Joe contre l'État, le fric que les propriétaires de canoës réclamaient aux touristes pour payer le long de la plage. Les anciens aimaient lui raconter les légendes et mythes de la tribu, et il les absorbait telle une éponge. Ceux qui le passionnaient le plus concernaient la langue de sable, située entre ici et la réserve, où se trouvait le campement destiné aux filles Quinault qui n'étaient pas encore mariées. Les anciens continuent de soutenir que les sirènes les protégeaient des hommes, ou de n'importe quel danger. Quiconque a grandi ici a entendu ces histoires un millier de fois, mais Will avait une façon de les raconter

qui m'a ouvert l'oreille. La moindre parcelle de ce territoire lui tenait à cœur. Les gens d'ici, leur passé, il n'en avait jamais son content, et bien que j'aie évité la réserve et les regards humiliants des membres de la tribu le plus clair de ma vie, j'aimais l'écouter.

Juste avant son départ pour une université de la côte est, il m'a convaincue d'aller à la réserve pour voir un canoë qu'il avait fabriqué. En quatre ans. Avec une sacrée aide de Joe et des sculpteurs. La première fois qu'il m'en avait parlé, en mai, je n'avais eu aucune intention d'accepter ; il a fini par m'avoir à l'usure en août, de sorte que je l'ai accompagné un soir après le boulot. J'ai entendu Joe tousser alors que j'entrais dans le hangar en bois tout en longueur. Je n'avais pas entendu une toux pareille — le genre qui fait l'effet de déchiqueter les poumons — depuis Ben. Bien que Joe soit mon contemporain, il faisait vingt ans de plus sous les lumières vives : voûté, la peau ridée et parcheminée. Un paquet de Camel gonflait sa poche de chemise. *Il est super, ton garçon*, a-t-il dit, m'accueillant comme à son habitude, avec une cordialité circonspecte. *Ce n'est pas le mien*, ai-je l'impression d'avoir répondu. Joe a souri et chuchoté : *On n'a pas eu voix au chapitre*.

Joe a toussé tandis qu'il désignait le seul canoë du hangar, posé sur des chevalets, long d'au moins neuf mètres. *Comment tu le trouves ?* Conforme à la tradition Quinault — il était long, large, taillé dans un seul tronc de cèdre. Proue élevée, poupe basse, compacte, quatre planches transversales. Papa nous racontait que fabriquer un canoë tel que celui-ci pouvait prendre deux ans. Les maîtres sculpteurs ciselaient la coque et, pour la colmater, ils la remplissaient d'eau où ils jetaient des pierres incandescentes afin de la faire bouillir. Ils la laissaient ensuite sécher l'hiver et le printemps. Des récits de mon père auxquels je ne pensais plus depuis belle lurette. En faisant le tour du bateau, j'ai remarqué que le moindre centimètre de sa surface était peint. Les motifs ne me sont clairement apparus que lorsque je me suis approchée de la proue : un visage de femme d'un côté, celui d'un homme de l'autre. Leurs longs cheveux argentés onduaient de la proue à la poupe dans ce qui ressemblait à la mer. Des poissons verts, baleines noires, sirènes bleues et moirées nageaient dans les vagues. Je n'ai pas reconnu les visages, pourtant j'ai compris. Joe m'a rejointe. Il a passé un bras autour de mes épaules. On ne s'était jamais ne serait-ce que donné la main, pendant toutes ces années. Même aux obsèques

de notre père, nous avons gardé nos distances.

Joe est mort un an plus tard. Encore un homme bien qui s'est tué à force de fumer. Will a débarqué de la côte est. Nous sommes allés ensemble au service funèbre. Certains membres de la tribu me regardaient de travers depuis toujours, et quelques-uns ne s'en sont sûrement pas privés le jour où je me suis pointée avec Petit Cèdre. Tant pis, ça m'est égal. Mes sœurs ne sont pas venues. Elles ne s'étaient pas plus déplacées pour l'enterrement de notre père. Non qu'elles ne l'aient pas aimé ; en vérité, il n'existait pour nous que dans la cuisine, nulle part ailleurs. Tel un voisin séduisant, il passait, illuminait la pièce l'espace de quelques heures et s'en allait. C'était la réserve son univers, son peuple, et même s'il ne l'avait jamais formulé, nous n'y étions pas les bienvenues. Il n'empêche que je suis allée à l'enterrement de papa parce que Ben m'y a poussée, et j'en suis contente. Comme je le suis d'avoir assisté à celui de Joe : un héros dans la réserve, une épine dans le pied de quiconque tentait de priver les Quinault de ce qu'il estimait leur appartenir. Des centaines de personnes étaient là, et Will, parmi beaucoup d'autres, a pris la parole. J'étais fière de le voir face à ces gens que j'ai fuis ma vie durant. De l'entendre dire que Joe avait toujours eu du temps pour lui et que, grâce à son exemple, il voulait mener la même vie que lui, une vie utile.

Ben et moi, on n'a pas eu d'enfants. On n'a pas essayé ni refusé d'essayer. Ce n'est pas arrivé, ce qui ne me tracasse pas vraiment. Mais la question qui me traverse une fois tous les trente-six du mois — quel genre de gosse aurions-nous pu avoir ? — s'est imposée quand les gens se sont levés un par un et ont prononcé leur éloge. J'avais beau savoir que Joe était un chef et un homme qu'on admirait, j'ai été étonnée de voir comment un seul être pouvait influencer autant de vies. J'étais fière, à coup sûr. De Joe, de Will, de moi pour les avoir présentés. Sauf que Ben me manquait énormément, j'aurais aimé qu'il soit près de moi et écoute Will parler de Joe. Ce n'est pas dans ma nature de vouloir que les choses soient différentes de ce qu'elles sont. Pourtant, ce jour-là, j'ai regretté que Ben n'ait pas vécu assez longtemps pour connaître le seul garçon que j'aurais été fière de considérer comme le mien.

Les voies de la magie du monde sont impénétrables, elle surgit près de vous quand vous tournez la tête. Sous la forme d'un grand type à l'odeur de poisson qui vous tire la natte un soir dans un bar et

vous demande de l'épouser. Ou d'un gamin qui se présente sur le pas de votre porte. Will n'est pas venu les mains vides et n'est pas parti sans laisser quelque chose. Il m'a un peu rendu Ben quand celui-ci me manquait le plus, il a été un bon compagnon qui ne voulait que bosser avec moi et, par-dessus le marché, il m'a piégée sans que je m'y attende en me rappelant qui je suis, du moins la moitié enfouie.

Quand j'ai reçu l'invitation au mariage de Will, j'ai coché la case *a le regret de décliner*, et j'ai envoyé le carton le lendemain. Il savait bien que je ne prendrais pas l'avion pour aller à l'autre bout du pays. J'étais contente qu'il ait trouvé quelqu'un. Il l'a amenée ici leur premier été pour lui montrer d'où il venait. Je leur ai préparé de la soupe. Nous nous sommes baladés sur la plage et j'ai écouté les vagues tandis qu'il racontait les légendes des sirènes à sa chérie. Contrairement à la plupart des gens, il ne modifiait pas les histoires, ne les étoffait pas à chaque récit. Il les lui a toutes racontées comme Joe les lui avait racontées, exactement comme papa me les avait racontées.

Après la mort de Will, je pensais en avoir fini avec les surprises. Que tous ceux qui avaient un rôle à jouer ou devaient apparaître l'avaient sûrement fait. Je me suis résignée et j'ai fait ma part au boulot comme à la maison, point final. C'est alors qu'une femme disant s'appeler Jane a réservé la chambre 6. Où elle est restée.

SILAS

Il n'y a pas de cigales puisque c'est l'hiver, pourtant Silas les entend. Il est accroupi près des cartons de bocaux, adossé à l'appentis en pierre. Les coassements des grenouilles ont une sonorité sauvage, tropicale. Malgré le froid, il se rappelle l'air tiède, la lune trop éblouissante. Il est au même endroit. Les autres aussi. Rien n'a disparu, les choses sont en l'état. Il voit et entend tout. Les paroles, la porte de la véranda, la chemise blanche de Luke qui luit dans la nuit, June qui le suit.

Le tic-tic ne s'est pas arrêté. Il se demande une fois de plus s'il y a quelqu'un dans la maison. Est-il possible que Lolly soit seule ? Comment se fait-il qu'elle n'entende pas ? Comment peut-on dormir avec un putain de bruit aussi fort ? Il se la représente sans autre vêtement qu'une culotte, endormie sur les draps. Il imagine sa peau — parfaite, éclatante — différente de celle des filles de la ville qui sont moins protégées des intempéries. *RÉVEILLE-TOI BORDEL DE MERDE !* Il a failli crier ça. Le tic-tic continue, il n'y a aucun son, aucun mouvement à l'intérieur. Silas scrute la ligne d'arbres, le champ, guettant un signe de Luke ou de June. En vain. Quelqu'un doit éteindre la gazinière, et il n'y a personne à part lui. Cela ne prendra qu'une minute, se rassure-t-il. Il sera entré et sorti avant le retour de Luke et June, aucun occupant de la maison ne sera au courant. Un bouton à tourner puis le problème sera réglé. On ne le prendra pas sur le fait. S'il se taillait maintenant, il pourrait arriver n'importe quoi. Il a entendu des histoires sur des maisons remplies de gaz qu'une chiquenaude sur un interrupteur a suffi à faire exploser. Des contes à dormir debout que les parents inventent pour effrayer leurs gosses afin qu'ils fassent gaffe ? *Merde*, marmonne-t-il, en se déplaçant lentement le long de la maison. Il s'avance vers la porte de la véranda, l'ouvre le plus silencieusement possible. Il traverse la véranda, monte à pas de loup

les deux marches dallées, entre. Debout au pied de l'escalier, il se met au défi de lancer un regard à la rambarde, jusqu'en haut. Pas le moindre son ni le moindre mouvement. Personne ne l'a entendu. Le tic-tic couvrant le bruit de ses pas sur le parquet à larges lattes, Silas fait coïncider chacun de ceux-ci avec le martèlement menaçant de la cuisinière. Il s'approche de l'antiquité démoniaque, baisse les yeux sur le brûleur et remarque que le petit marteau tape à chaque tic-tic sans produire d'étincelle. Aucun signe sur la cuisinière ou le sélecteur rotatif n'indique ce qui est éteint ou allumé. Rien. Il essaie le bouton le plus proche du brûleur qu'il tourne machinalement à gauche. Il y a un tic-tic puis des flammes. Un éclair. À peine ont-elles émis une petite explosion qu'elles se réduisent à quelques centimètres. Le tic-tic cesse. Il tourne le bouton à droite et la flamme s'éteint. Il reste immobile, perturbé par la détonation mais soulagé par l'absence de bruit. L'instant d'après cela recommence. *C'est quoi ce bordel ?* murmure-t-il, examinant le brûleur, le bouton qu'il tourne de nouveau à gauche. Le tic-tic s'arrête et, cette fois, il n'y a pas de flammes. Peut-être ont-elles jailli la première fois à cause d'une accumulation de gaz ? Il fallait juste qu'il se consume entièrement. Soudain désorienté, Silas regrette de s'être levé ce matin. Si seulement il n'avait pas travaillé pour Luke de la journée, ne s'était pas défoncé à en perdre la notion du temps, et n'avait pas oublié son putain de sac à dos dans l'appentis ! Il fixe la gazinière, à l'affût d'une réponse qu'il n'obtient pas. Que le tic-tic ait cessé ne signifie pas que l'appareil soit éteint. Il a l'impression que ça sent le gaz, sans en avoir la certitude. Auquel cas ça remonte à avant son arrivée dans la pièce. Vraiment ? L'odeur ne l'a pas frappé. En nage à présent, les mains moites, il ferme les yeux, réfléchit. Puisque le tic-tic s'est arrêté, c'est sûrement éteint. Il s'efforce de passer en revue chaque mouvement — gauche, droite, gauche. Ou était-ce droite, gauche, droite ? La flamme ne s'est-elle pas élevée quand il a tourné le bouton à gauche ? Comment est-ce que ça pouvait être éteint s'il a dû le remettre dans sa position initiale ? L'a-t-il fait ? Il cligne plusieurs fois des yeux, s'ebouriffe les cheveux, tente de se concentrer de nouveau sur ce qui vient de se passer. Une latte du plancher de l'étage craque, il doit se casser. Le tic-tic s'est arrêté, se répète-t-il une dernière fois, alors c'est éteint. Avant de partir, il balaye la cuisine du regard. La pièce, lumineuse, est aussi vieille que la gazinière, alors que les autres appareils sont flambant neufs. Les

plans de travail sont recouverts de grosses plaques de marbre et, au-dessous de la fenêtre, il y a un double évier profond équipé d'un robinet à bec recourbé. Les placards sont peints en jaune clair, les murs en blanc. Silas lance un dernier coup d'œil à la gazinière, renifle en quête d'une odeur de gaz qu'il est sûr, cette fois, de détecter. Un soupçon en tout cas. Une paire de lunettes de soleil papillon que Lolly portait cet après-midi, tandis qu'elle parlait aux membres de la famille de son fiancé, est posée sur le plan de travail. Il s'en approche, mais au moment où il s'apprête à les prendre, une porte s'ouvre là-haut et des pas résonnent. Il traverse la cuisine en courant, descend dans la véranda fermée, se rue vers la porte. Il se cogne à un fauteuil en osier, lequel bascule sur le dallage. Aussi vite que possible, il le redresse et le replace parallèlement au canapé, en face d'un autre fauteuil. Ce faisant, il remarque les coussins blanc et bleu, une couverture beige, moelleuse, pliée sur un accoudoir du canapé, des bougies éparpillées, consumées, à la cire fondue et aux mèches noires. Quelque chose le retient ici, même s'il sait qu'il devrait se dépêcher. Ce lieu qu'on venait d'occuper, l'odeur de citronnelle et de parfum toujours prégnant, les coussins aplatis où des gens étaient assis quelques minutes auparavant. Il se souvient de la mère de Luke et June Reid qui riaient. On tire la chasse d'eau à l'étage, il bat en retraite, se retourne et franchit la porte de la véranda qu'il laisse par mégarde claquer derrière lui. Il se précipite vers son sac à dos qu'il a laissé près de l'appentis, pique un sprint sur la pelouse, dans l'allée obscure et sur la route. Il récupère son vélo dans les broussailles, ajuste le sac sur ses épaules et serre les courroies autour de son torse. Il balance une jambe par-dessus la selle et saisit le guidon. Ses mains tremblent. *Je m'arrache*, marmotte-t-il, une manière de confirmer et de contester ce qui est en train de se passer, ce qui ne devrait sans doute pas se passer. Il pousse sur la pédale gauche, imaginant le premier hit bienheureux. Sous lui, les roues glissent sur l'asphalte. Derrière lui, dans son sac à dos, le bang bouge. *Je m'arrache*, répète-t-il, convaincu cette fois.

Il pédale avec acharnement jusqu'à ce qu'il ait dépassé l'église et bifurqué à gauche sur une piste forestière à l'abandon. C'est tout juste s'il n'a pas le goût de la fumée sur sa langue lorsqu'il saute de vélo, ouvre son sac et attrape le bang. Ses bras sont toujours secoués de spasmes. *Putain qu'est-ce qui vient d'arriver ?* maugrée-t-il entre ses

dents, se rappelant l'odeur de gaz. *Qu'est-ce que j'ai foutu ?*

L'espace d'un instant, l'idée de rebrousser chemin lui vient à l'esprit. D'appeler à l'étage de cette maison plongée dans le sommeil pour réveiller Lolly ou quiconque sera prêt à l'écouter. Il y réfléchit, tandis qu'il bourre le culot de grosses pincées de came et pêche un briquet dans la poche frontale de son sac à dos. Il s'assied sur l'herbe à côté de la bicyclette, jambes croisées, à l'indienne. Il passe en revue les conséquences — la police, ses parents, Luke. Il approche le bang de ses genoux, se penche et, à mesure qu'il emplit ses poumons, son esprit se vide. Il s'empêche d'exhaler aussi longtemps qu'il le peut, et quand il le fait, des volutes de fumée s'enroulent autour de sa tête, dansent au-dessus de lui comme autant de flammes spectrales. Il ferme les yeux, remonte ses genoux contre son torse. Les heures précédentes, une minute abominable après l'autre, perdent de leur intensité puis disparaissent progressivement. Il s'envoie un autre hit. Il se calme, et le monde redevient simple : les cigales qui strident, l'étincelle d'un briquet, le souffle d'un garçon.

JUNE

Lolly avait raison. Le Moonstone se trouve au bord du monde. June est allée le plus loin possible en voiture, c'est ici qu'elle va s'arrêter. Dans cette chambre aux murs blancs, à moquette grise, où une sirène dorée peinte sur un fragment de bois flotté est accrochée au-dessus du lit. Elle restera ici aussi longtemps que nécessaire, toujours peut-être, pense-t-elle, éteignant la lumière et posant sa tête sur l'oreiller. Dehors, l'océan martèle le rivage, encore et encore. Pour la première fois, au lieu de se l'interdire, elle laisse remonter les souvenirs de ce soir-là.

Devant l'évier, elle remplit la bouilloire mais, pour sa part, elle est déjà en ébullition. À cause d'un blocage insurmontable, dû à leur désaccord depuis cette nuit de la Saint-Sylvestre où il lui avait demandé sa main. Elle avait réagi par un éclat de rire ; elle avait éludé la question en faisant mine de croire qu'il plaisantait, comme s'il lui avait proposé de couper à travers champs derrière chez eux, de grimper les marches du bâtiment principal de l'Église de l'Unification et de rejoindre les moonistes. Dédaigneux et glacial, son rire avait été d'une telle efficacité qu'il avait mis presque un mois à le lui redemander. Il avait fait un feu et ils mangeaient du risotto qu'elle avait préparé, des reliefs du dîner de la veille que Lydia avait partagé avec eux. Elle les avait interrogés sur le mariage de Lolly, prévu en mai. Lolly avait téléphoné après Thanksgiving pour dire à June que Will et elle acceptaient sa proposition, remontant à presque un an, d'organiser la réception chez elle. Cela leur laissait moins de six mois pour louer une tente, envoyer les invitations, engager un traiteur, prévoir les arrangements floraux et tout le bataclan, avait expliqué June. Luke n'était pas intervenu dans la conversation et n'avait fait aucune remarque après le départ de Lydia. Il avait attendu le lendemain soir pour demander à June si son hésitation avait un

rapport avec l'argent et l'énorme décalage entre leurs situations. Son entreprise paysagiste lui permettait de gagner correctement sa vie, rien de comparable cependant avec elle, son compte en banque et la maison payée intégralement du temps où elle était encore la femme d'Adam. Si c'est cela qui l'inquiétait, il était tout à fait disposé à signer le contrat de mariage qu'elle voulait. June ne peut nier que l'idée lui avait traversé l'esprit, mais à peine. En vérité, elle n'avait pas envisagé de l'épouser assez sérieusement pour réfléchir aux conséquences financières ou juridiques. Son seul souci avait été Lolly quand, le soir de la Saint-Sylvestre, genou fléchi, Luke lui avait offert une ravissante bague en émail, très originale. Lolly ne communiquait de nouveau avec sa mère que depuis quelques années. Ne tolérait Luke et ne consentait à prononcer son nom que depuis moins de deux ans. N'avait accepté la proposition de June d'organiser la réception que quelques semaines auparavant. Balancer la nouvelle de son mariage avec Luke ne ferait qu'alimenter la théorie de base de Lolly : June pensait uniquement, d'abord et avant tout, à elle-même ; elle agissait sans jamais tenir compte de l'impact que cela aurait sur les autres, notamment sur sa fille. Telles étaient les pensées de June ce soir-là, tandis qu'elle s'efforçait de rattraper sa première réaction insensible, de rassurer Luke. Son instinct lui soufflait de ne pas s'appesantir afin d'éviter de monter Luke contre Lolly en la présentant comme un obstacle à son désir. Elle était enfin parvenue à convaincre Lolly de donner une chance à Luke. Mais elle n'avait rien expliqué de tout ça à Luke en février, devant le feu. Ni qu'elle avait ri lorsqu'il lui avait demandé sa main parce qu'il l'avait prise au dépourvu, parce que c'était impossible. En revanche, elle lui avait dit qu'elle l'aimait et qu'il devrait s'en contenter pour l'instant. Ce qu'il avait fait ce soir-là et pendant un certain temps. June avait rangé la bague dans son écrin gris avec ses autres bijoux, dans le premier tiroir de sa commode. Elle avait raconté à Luke qu'elle était trop grande et qu'elle la ferait rétrécir à Salisbury. Or la bague lui allait parfaitement et elle n'avait aucune intention de la mettre. Non qu'elle la trouve moche — c'était une jolie bague du genre vintage art déco — mais elle refusait d'arborer une question non résolue à son doigt, de l'agiter entre eux quotidiennement. Elle souhaitait que la question cesse d'en être une.

Sauf qu'elle s'est de nouveau posée et que June a encore plus mal réagi. Figée devant la gazinière, elle a une main serrée en poing sur la

hanche, l'autre sur le bouton d'où ne s'échappent ni étincelles ni flammes. Luke vient de décamper, claquant la porte de la véranda. Avec des mots qui ne sont pas les siens, elle l'a fait fuir. June tripote le bouton de la cuisinière, le tourne à fond sur la gauche, attend que ça s'allume. Au lieu de quoi, une légère odeur de gaz s'échappe. *Merde*, marmotte-t-elle, imaginant que la veilleuse est une fois de plus en panne. Difficile à dire avec cette gazinière, qui tantôt marchait à la perfection, tantôt prenait un temps fou à s'allumer, tantôt ne fonctionnait pas du tout. June tourne le sélecteur rotatif complètement à droite, et comme d'habitude des étincelles jaillissent — une, deux, plusieurs fois... Cela cessera au bout de quelques minutes, voire davantage, de même que le tic-tic. C'est ainsi depuis des lustres. Je vais remplacer ce tas de ferraille, se promet-elle chaque fois que la gazinière ne s'allume pas et continue d'émettre ce bruit longtemps après qu'on a fermé le brûleur, comme maintenant. Elle le fera quand elle changera la moustiquaire déchirée de la véranda, le sèche-linge bousillé du rez-de-chaussée, mais pas avant le mariage, pas avant que les choses se soient tassées. June franchit précipitamment la porte de la véranda. Elle marque le pas pour accommoder, le temps que les arbres, l'appentis, le champ, la tente se profilent dans la nuit. Au loin, la chemise blanche de Luke chatoie dans les hautes herbes. Elle se rue dans cette direction.

Empruntant l'allée tondue en lisière du champ, June suit la silhouette de Luke jusqu'à l'orée du bois où il disparaît dans le sentier le plus proche. La lune est presque pleine, de sorte qu'une lueur argentée baigne le paysage, les lointaines Berkshires, comme si le monde était un négatif. Lorsqu'elle se retrouve sur le chemin menant à l'Église de l'Unification, June a perdu Luke. Tout en cherchant l'éclat de sa chemise blanche, elle l'appelle, faisant attention de ne pas trébucher sur une racine ou une pierre. Tandis qu'elle continue d'avancer sur cette piste qu'ils ont parcourue ensemble un millier de fois, le soir où Luke l'avait demandée en mariage lui revient une fois de plus à l'esprit : elle s'y attendait si peu, était tellement soulagée d'avoir fait avorter le projet, du moins pour un moment. Bien qu'elle n'ait envie de partager sa vie avec personne d'autre, l'idée — au-delà des problèmes avec Lolly — de se remarier lui semblait compliquée. Le contrat de mariage, la crainte qu'il ne lui en veuille parce qu'elle ne pourrait pas lui donner des enfants, leur différence d'âge, le souvenir

de son pénible divorce : autant d'obstacles qui rendaient la perspective inconcevable.

Elle marche une heure, à travers bois, le long de la pelouse derrière l'Église de l'Unification, sur la route qui décrit un arc de cercle jusqu'en lisière de sa propriété. Même sous le clair de lune, elle ne le retrouve pas. Elle entre dans le champ, la masse sombre de sa maison se dresse de l'autre côté, ainsi que la tente blanche montée en vue de la réception du lendemain. On dirait un gigantesque chien qui, pelotonné au pied de chez elle, veille sur sa famille endormie. À peine June se met-elle à traverser le champ qu'elle entend une branche craquer dans son dos. Elle appelle Luke, revient sur ses pas, quelques mètres, crie de nouveau son nom. Une chouette se moque d'elle avec un hululement assourdi. *Imbécile. Imbécile. Imbécile.*

June sort du bois. L'oreille aux aguets, elle se dirige vers la pelouse. Une fois à hauteur de la tente, elle jette un regard en arrière avant d'y pénétrer. Elle scrute l'inquiétante étendue, lustrée d'argent, le rideau d'arbres derrière, mais Luke est invisible.

Elle entre, s'approche d'une des trois longues tables dont aucune n'est encore dressée avec de la vaisselle en porcelaine ou décorée de fleurs. Elle s'assied sur une chaise pliante en bois, imagine le bruit, les rires qui y résonneront le lendemain, se rappelle son mariage avec Adam vingt-trois ans auparavant. Elle attendait Lolly, sauf que personne, même Adam, n'était au courant. Elle avait beau ne pas avoir fait de test, n'avoir vu aucun médecin, elle savait, et elle se souvient s'être dit qu'elle avait ce que pouvait lui donner un mari : un enfant. Libre à elle de disparaître — repartir de zéro avec son fils ou sa fille et faire l'impasse sur le reste. En vingt ans, June n'avait pas pensé à cette nuit-là, ni à son fantasme de fuite. Ni à ce que représentait épouser une femme nourrissant ce genre de pensées la veille de son mariage. Adam avait-il perçu son ambivalence ? Pour la première fois, elle prend conscience de l'impact de ses fantasmes d'alors sur l'évolution de leur vie conjugale. Lolly est-elle en proie au même dilemme ? Couchée, les yeux grands ouverts, à côté de son futur mari, mijotant sa fuite avant l'aube. Peu probable. Mais qui aurait imaginé que June avait de telles idées à l'époque ? En apparence, c'était une jeune mariée insouciant qui épousait son amour de fac et se lançait dans une vie passionnante à New York. En son for intérieur, cependant, elle se doutait que l'échec était plus vraisemblable que la réussite. Elle

avait occulté ce pressentiment avec l'avenir que son entourage assignait à son couple et qu'elle envisageait parfois, à condition de le voir par leurs yeux. Son père souffrait d'une insuffisance cardiaque à l'époque, et sa mère était morte quand elle faisait ses études supérieures, de sorte qu'elle avait besoin d'un point d'ancrage, d'une place dans le monde.

La compassion le dispute au ressentiment quand elle pense qu'Adam dort à l'étage. Lolly a insisté pour qu'il passe le week-end avec eux ; elle se réjouit d'avoir fini par céder. La querelle s'est vite envenimée la veille de l'arrivée d'Adam et après un échange violent, une longue promenade dans les bois, elle a compris que si elle persistait à mettre Adam au Betsy — où elle avait réservé une chambre —, le week-end serait gâché, cela saboterait le rapprochement avec sa fille et les chances que cela progresse. Lolly avait raison. La présence d'Adam a été facile à supporter et étrangement agréable. June se crispe en pensant aux conséquences si elle s'était obstinée et avait refusé. Elle se prend la tête entre les mains, la serre.

Elle voit Luke. Des mois auparavant : un genou à terre, la demandant en mariage, la bague en émail rose enchâssée dans son écrin de velours gris ; le regard dévasté qu'il lui a lancé lorsqu'elle a ri. Et ce soir : son beau visage empreint de perplexité quand il lui a posé la question, simplement, sans colère : *Pourquoi ?* Sa réponse ne correspondait pas à ses convictions, ni à aucune de ses idées, en revanche c'était ce qu'elle imaginait que d'autres disaient, ce qu'elle craignait que ses amis de New York racontent dans son dos avec force ricanements, ce que les commères du coin susurraient à la supérette. Sa réponse charriait son agacement : la soirée avec Lolly s'était terminée dans l'aigreur car son mariage avec Luke était venu sur le tapis, et Luke ne l'avait pas écarté pour rétablir l'ambiance. Sa réponse, June ferait n'importe quoi pour qu'elle n'ait pas franchi ses lèvres. *Tu n'es pas un mec qu'une femme comme moi épouse, tu es le genre de mec avec qui une femme comme moi se retrouve après l'échec de son mariage.* Autant de mots qui lui ont échappé, qu'elle n'avait pas tournés et retournés dans sa tête, qu'elle n'avait pas pesés, qu'elle ne s'était pas répétés tout bas ou à voix haute. Elle les a vus voler et toucher leur cible et, tandis que Luke sortait en trombe, elle a tourné le bouton sur la droite, sur arrêt ; la porte a claqué, les grenouilles ont

coassé, le tic-tic s'est déclenché.

June ramène les jambes contre son buste, pose ses tennnis au bord de la chaise pliante et regarde gonfler la tente blanc argenté, tenaillée par le sentiment de culpabilité, la honte, la meurtrissure d'avoir tort — la sensation se répand dans sa poitrine, lui serre la gorge, lui brûle le visage. Comment a-t-elle pu être aussi cruelle avec un homme qui lui avait offert son amitié, son amour et l'avait traitée avec tant de gentillesse ? Accepter, c'est à cette condition qu'il lui pardonnera et que leur couple aura une chance après sa réponse. L'épouser. Elle a cinquante-deux ans, Luke trente. Ils se connaissent depuis trois ans, et il n'a jamais été malhonnête ni désagréable. Négligent, peut-être. Égoïste, sûrement. Impatient, parfois. Il est en outre bien plus solidaire que ne l'a jamais été Adam, et elle a confiance en lui. Contrairement à Adam, qui ne l'avait plus approchée après la naissance de Lolly, Luke trouvait le moyen de la toucher toute la sainte journée. Il lui effleurait le haut du bras, lui palpaît les fesses dès qu'elle passait devant lui. Quant aux rapports sexuels, si elle les aurait préférés un peu moins fréquents, ils étaient souvent passionnés et physiquement surprenants. Le corps de Luke, habillé ou nu, continuait à la chambouler et le moindre contact la faisait glousser comme une gamine ou la réduisait au silence. Pourquoi laisser son passé ou son orgueil l'empêcher de lui donner ce qu'il désire ? Ce qu'elle désire. June tend les jambes afin de poser les pieds sur la chaise de devant. Elle inspire l'air immobile de la nuit et, exhalant, sent les muscles de ses épaules et de son cou se détendre. Eh bien voilà, se dit-elle, se rappelant avoir éprouvé le même soulagement lorsqu'elle avait pris la décision de quitter Adam et qu'elle avait analysé sa vie conjugale des années précédentes — tissée de doutes, de mensonges, d'indices —, en se demandant pourquoi elle avait tant traîné alors que c'était soudain une évidence. Autant de questions qu'elle s'était posées à l'époque et d'autres qu'elle se pose maintenant. Pourquoi certaines décisions étaient-elles tellement compliquées puis plus du tout ? Pourquoi n'apprenait-elle les leçons essentielles qu'au prix de grandes souffrances ?

Serrant sa veste sur sa poitrine, June s'installe sur les deux chaises pliantes dont elle a fait un lit de fortune. Elle attendra le retour de Luke. Elle restera ici dans la nuit d'été, où les cerfs éternuent dans les bois, où les grenouilles gazouillent au pied des arbres. Elle l'attendra ici. Sous la tente de mariage. Et elle dira oui.

SILAS

Il est plus de trois heures du matin quand il rentre en ville. Il ne s'est pas envoyé de hit depuis que Lydia Morey lui a crié dessus sur le trottoir. Il n'y en aura plus cette nuit puisque son bang est réduit à des bouts de verre qui tintinnabulent dans son sac à dos. Pour une fois, il n'a pas envie de se défoncer. Pour une fois, il ne veut rien entre le monde et lui. Il en a marre, et c'est le moment. Mais avant de faire ce qu'il aurait dû faire des mois auparavant, il doit revenir sur ses pas et se remettre les événements en mémoire avec suffisamment de précision pour les décrire. Luke leur avait recommandé, à tous les trois, de travailler deux fois plus dur que d'habitude. *Vous faites du bon boulot, les mecs, mais je veux que ce soit super aujourd'hui.* Sitôt que Luke était parti dans l'allée, Ethan, Charlie et lui s'étaient rués dans le champ derrière la maison, s'étaient shootés chez Moon et avaient glandouillé avant de terminer le boulot à toute allure. Le travail bâclé n'avait sûrement pas échappé à Luke à son retour. Il leur en aurait fait la remarque la prochaine fois qu'ils se seraient vus, sans péter les plombs ou se comporter comme un salopard. Il leur aurait simplement dit qu'il attendait beaucoup mieux de leur part et que s'ils n'étaient pas foutus de se ressaisir, il chercherait d'autres types. Ce n'était pas la première fois ; ça suffisait pour qu'ils se sentent coupables et se bougent le cul pendant un mois et quelque, le temps de rentrer en grâce. Luke avait beau être un adulte, il n'en avait pas l'air. Ils le respectaient bien plus qu'ils ne le craignaient. Primo, ils ne connaissaient aucun mec aussi fort que lui ; deuzio, il avait le sens des responsabilités sans être un connard et il bossait dur sans être un enfoiré. Il lui était arrivé, alors qu'ils travaillaient avec lui sur un chantier, de se mettre en rogne à cause de ce qu'il avait fait, même de casser un râteau sur son genou. C'était rare, et il ne s'en prenait jamais à ses employés. Luke, c'était un mec bien. Pas le camé pour lequel le

faisait passer la mère de Silas quand elle avait refusé de le laisser travailler pour Luke. Sauf qu'elle avait dû céder puisqu'il n'avait rien trouvé d'autre cet été-là, entre les classes de quatrième et de troisième. Non sans prévenir Silas qu'elle veillerait au grain et guetterait ce qu'elle appelait des coups tordus. Vu que rien de tel ne s'était produit, les histoires de prison et de trafic de drogue avaient fini par sembler concerner quelqu'un d'autre. Ça ne correspondait vraiment pas au type chez qui il bossait par intermittence depuis l'âge de treize ans. Pour autant, sa mère n'avait jamais changé d'avis, jamais admis que les pipelettes de la ville ou elle puissent se tromper. L'accident avait apporté de l'eau à son moulin. *Désolée, mais je savais que ça allait déraper*, avait-elle claironné le jour de la catastrophe. *Les gens, on ne les dupe pas éternellement. Je me réjouis juste que Silas n'ait pas été embringué*. Il se souvient de sa mère au téléphone. En l'espace de quelques minutes, elle avait colporté ses salades, trouvé un mobile et un coupable. Il se souvient surtout de ne pas l'avoir interrompue, ni d'avoir coupé le sifflet aux gens qui faisaient des blagues, en rajoutaient ou émettaient des jugements. Il se souvient surtout de son silence. Il se souvient surtout d'avoir vu Lydia Morey au coffee-shop quelques mois après les événements et d'avoir aussitôt eu envie d'aller lui révéler la vérité. Il n'en a pas eu le cran. Ni plus tard. Il s'est contenté de la suivre à bonne distance dans la ville. Allant jusqu'à se poster devant son immeuble et à la regarder se déplacer de pièce en pièce. Chaque fois qu'il l'aperçoit, il décide que c'est l'heure de sortir de l'anonymat ; chaque fois il perd courage. Non seulement en raison des conséquences pour lui, mais parce qu'il ne se résout pas à cesser de la voir comme ça. Ne sachant rien, triste, seule. C'est impossible à expliquer mais il se prend pour son gardien, son ombre. Il se doute que personne ne le considérerait de la sorte, notamment Lydia. Une fois qu'il lui aura dit ce qu'il a à lui dire, il s'attend à être le dernier qu'elle excusera. S'il ne l'avait pas effrayée ce soir, peut-être que rien n'aurait changé. Il aurait pu continuer à être son ombre pendant des années. Sauf qu'il n'est plus invisible pour elle. Sauf que ce qu'il a fait est irréversible. S'il est une chose qu'il en est venu à comprendre cette année, c'est bien ça.

Le silence règne dans la ville, où toutes les lumières sont éteintes à part les réverbères qui projettent leurs auréoles habituelles. Malgré l'heure tardive, Silas est bien réveillé et calme. Il traverse la véranda

du rez-de-chaussée, frappe chez Lydia. L'instant d'après, elle se tient devant lui. Debout derrière la vitre encastrée dans la porte, elle serre une tunique grise sur sa poitrine ; ses cheveux lui encadrent le visage et captent la lumière venant de la cuisine. Il n'est pas question qu'elle ouvre, dit-elle à Silas, qui n'en tient pas compte. Elle va appeler la police, dit-elle à Silas, qui ne bouge pas. Il attendra jusqu'à ce qu'elle lui fasse confiance. Cette fois, il s'incrusterait aussi longtemps qu'il le faudra. Et il lui dira.

LYDIA

La vérité vous sauvera. Pendant la démonstration du personnel de bord sur la façon d'attacher sa ceinture et de respirer dans un masque à oxygène, Lydia s'étonne qu'il ait fallu un arnaqueur et un gamin dévasté par des secrets pour la propulser dans cette voie, la faire monter dans un avion pour la première fois de sa vie. *La vérité vous sauvera, chère Lydia,* avait psalmodié Winton de sa voix mélodieuse lors du dernier coup de téléphone. *C'est la seule chose qui le peut.* Même s'il ne cherchait qu'à alimenter la conversation ce soir-là, il l'avait encouragée à mettre un terme à ce qui durait depuis trop longtemps. Toute sa vie d'adulte, elle avait dissimulé ou déformé la vérité ; elle en avait souffert ou fait souffrir les autres. En disant la vérité, Silas, ce pauvre garçon bourrelé de remords, lui a prouvé l'impossibilité de continuer à vivre de la sorte. Silas, qu'elle a eu envie d'étrangler à cause de sa bêtise, du mauvais choix qu'il a fait pour sauver sa peau ; pourtant, si pénibles et absurdes que ces révélations puissent paraître à d'autres, elle comprenait les mauvais choix motivés par la peur, par un instinct de survie dévoyé. Prévenir la police ? Sûrement pas. Ce qu'il a fait est irréparable, et c'est un châtement amplement suffisant. Il avait gardé son secret le plus longtemps possible avant de le confier. Il était temps qu'elle suive son exemple.

Lydia a tout rassemblé et tout classé par ordre chronologique dans des chemises entourées d'élastiques rouges : bulletins scolaires, lettres au Père Noël, coupures de presse sur les records de l'État qu'il avait battus, sur la bourse qu'il avait décrochée pour Stanford, photos où il serrait la main du gouverneur, où il portait un smoking pour un bal de fin d'année, où il lavait sa voiture, torse nu, un jour d'été. Ainsi que l'article du journal local sur l'arrestation. Pourquoi l'avait-elle découpé à ce moment-là et conservé ? Elle l'ignore. Il est soigneusement plié avec les autres, le gros titre *Champion de natation de Wells arrêté pour*

trafic de drogue en évidence au-dessus de quelques phrases courtes décrivant la garde à vue de Luke après la découverte de plus de cinq cents grammes de cocaïne dans sa voiture et dans l'appartement qu'il partageait avec sa mère. Elle le montrera également à George et lui expliquera son rôle dans l'affaire. La seule photo de Luke et de June, elle l'a prise dans le parking de l'église le soir de la répétition de la cérémonie du mariage de Lolly. Elle avait laissé le film dans son appareil jusqu'à cette semaine, où elle l'a fait développer au drugstore. Il n'y avait que trois clichés : deux de Will et Lolly et celui de June et Luke debout devant le camion — il souriait à l'objectif, elle était sérieuse, distraite par quelque chose situé à gauche du cadre. Enfin, les articles sur ce qui est arrivé après, qu'elle a imprimés à la bibliothèque et s'est empressée de replier, sans les lire, ni y jeter le moindre coup d'œil, à mesure qu'ils sortaient de l'imprimante. Même si ce n'est pas complet, Lydia a rassemblé le plus de documents possible afin de raconter la vie de leur fils à George.

Le lendemain du jour où Silas s'était planté sur le pas de sa porte, Lydia est allée à la bibliothèque et s'est installée derrière un ordinateur pour voir ce qu'elle trouverait. Elle a tapé dans la barre de recherche Google *George King*, le nom figurant sur la carte de visite qu'elle avait conservée des années avant de se résoudre à la balancer. Elle l'avait gardée pendant sa grossesse inattendue — sitôt qu'elle s'était découverte enceinte de trois mois, elle avait su qui était le père —, et Earl sombrant dans l'inconscience tous les soirs, il ne se rendait pas compte qu'ils ne faisaient plus l'amour depuis plus de six mois. Il n'en avait pas moins pavoisé plus que n'importe quel mec quand il avait appris qu'il allait être père. Elle l'avait laissé déblatérer, gardant la carte de visite cachée dans son portefeuille, et attendu l'orage. D'un côté elle en prévoyait la violence — il serait de notoriété publique qu'Earl n'était pas le père —, d'un autre elle subodorait qu'elle aurait de grandes chances de recouvrer sa liberté avec un enfant en prime. Elle avait gardé la carte de visite lors de l'inéluctable divorce et pendant les premières années de solitude sans pension ni soutien d'Earl ou de qui que ce soit hormis de sa mère — mais avec réticence, sous réserve et avec mépris. Lydia avait failli composer le numéro plus d'une fois, mais elle refusait de compliquer une vie qui l'était déjà suffisamment. Ce n'est que lorsque Luke s'était mis à nager qu'elle avait su que son fils sortirait du lot, s'en tirerait seul sans sa mère et

sans l'aide d'un père inconnu. Elle avait alors déchiré la carte : le bouton sur lequel appuyer en cas d'extrême urgence dont elle ne s'était jamais servie.

George King. À peine a-t-elle pianoté quelques lettres sur le clavier qu'une adresse est apparue ainsi qu'une notice nécrologique pour sa femme — cancer, onze ans après son séjour à Wells —, des coordonnées professionnelles, un numéro qu'elle a fini par composer. Au bout de trois sonneries, une messagerie vocale s'est déclenchée qu'elle a écoutée pour obtenir la confirmation qu'il travaillait toujours là. *Pour George King, tapez 1*, a précisé la voix électronique. *Pour Rick King, tapez 2*. Une trentaine d'années plus tard, George King n'avait pas bougé. Il travaillait toujours avec son frère à Atlanta, Géorgie. Le trouver semblait trop facile. Elle a fait repasser le message avant de presser la touche indiquée. Elle n'avait pas l'intention de lui parler, seulement de voir ce qui arriverait. Une jeune femme du Sud a répondu d'un ton enjoué : *Bureau de George King, bonjour !* Le cœur battant la chamade, Lydia a aussitôt raccroché. Quelques frappes supplémentaires sur le clavier à la bibliothèque et des photos se sont affichées sur l'écran. De l'homme qu'elle avait connu moins de trois semaines, qui lui avait posé des questions, avait écouté ses réponses et qui était aussi paumé et angoissé qu'elle. Il était plus corpulent, ses cheveux épais et coupés court se clairsemaient, ce qui en restait grisonnait comme sa barbe, sinon il n'avait pas vraiment changé. Sur l'un des clichés, il avait remporté un championnat de golf dans un country club, sur un autre on le voyait à une réunion d'anciens élèves d'un lycée. Les deux avaient été pris au cours des trois années précédentes. Qu'il soit ce bel homme, élancé, distingué, surprenait Lydia. Lui qui, à l'époque, était un jeune père de trente-cinq ans, craignant l'avenir — l'argent, sa femme, son fils mal en point, son frère ambitieux —, il avait réussi et approchait de la retraite. Il portait le même genre de vêtements que les New-Yorkais qui l'employaient et son regard ne reflétait plus l'étonnement de la jeunesse dont elle se souvenait, mais la bonté qu'elle y trouvait quand elle en avait besoin n'avait pas disparu. Sur ces photos où elle revoyait George King pour la première fois depuis le dernier matin au Betsy, elle reconnaissait le grand front, le large sourire, les sourcils d'une finesse presque féminine : Luke, s'il avait atteint l'âge mûr, l'homme qui aurait vieilli avec June et qui aurait peut-être — c'est la première fois que l'idée lui

vient à l'esprit — fait la connaissance de son père. Lydia avait passé un accord avec Luke : elle lui révélerait la vérité quand il aurait vingt et un ans, une blague récurrente entre eux tout au long de son enfance et de son adolescence. *Denzel voudra que je change mon nom pour Washington après notre rencontre, pas vrai ?* plaisantait-il. *Parce que ça va lui coûter bonbon. Il a un certain nombre d'années à compenser, tu ne crois pas ?*

À vingt et un ans, Luke se fichait de ce qu'elle avait à dire et, plus tard, après que June les avait réunis, ils tournaient autour des sujets épineux, s'en s'approchant avec circonspection. Ils se ménageaient, prenaient leur temps. *Nous y arriverons*, avait assuré Lydia un jour où June la poussait à aborder la question. *Il n'y a pas d'urgence, nous avons la vie devant nous.*

Le lendemain de son coup de téléphone au bureau de George, elle a composé un numéro gratuit d'American Airlines trouvé au dos d'un magazine de voyage pour réserver un vol de Hartford, Connecticut, à Atlanta, Géorgie. C'était le premier billet d'avion qu'elle achetait, la première fois qu'elle se déplacerait autrement qu'en voiture.

Trois jours plus tard, une enveloppe portant le cachet de la poste de l'État de Washington est arrivée dans la boîte de Lydia. Dès qu'elle a lu le petit mot écrit par Mimi Landis sur le papier à lettres d'un motel, l'informant du lieu où vivait June et lui donnant toutes les coordonnées, elle a rappelé la compagnie aérienne et demandé si elle pouvait changer son billet pour une autre destination. À l'autre bout du fil, la femme, impatiente, a voulu savoir laquelle : *Seattle, Washington*, a répondu Lydia.

JUNE

Le fracas de l'océan. Elle est tout habillée, n'a pas ôté sa veste en lin, et le lit où elle est allongée est fait. Quelque chose la réveille, elle se crispe, ouvre les yeux assez longtemps pour reconnaître la chambre, la lumière familière qui filtre entre les stores. Je suis ici, se dit-elle, tandis qu'elle se détend sur le matelas. Elle serre l'oreiller contre elle, remonte les genoux sur sa poitrine et sombre de nouveau dans le sommeil.

La porte moustiquaire claque. C'est le matin. La chaise pliante en bois sur laquelle elle s'est endormie est couverte de rosée. Elle est mouillée, percluse de courbatures ; il est rentré. Elle se lève, s'étire, sort de la tente et foule la pelouse où, quatre ans plus tôt, elle avait aperçu Luke en train de déblayer des branches qu'une tempête tropicale avait disséminées partout. *C'est un désastre*, avait-elle commenté. Il s'était arrêté et avait rectifié, amusé, mais d'un ton gentiment autoritaire, comme s'il s'adressait à une enfant : *Oh, non ! Pas vraiment*. Elle se souvient de l'effet que son visage avait produit sur elle. Sa réaction avait été du même ordre que devant une sculpture, une installation ou une peinture dont la beauté l'émouvait au point de l'empêcher de tout assimiler en une fois. C'était pareil avec Luke. Sourcils, avant-bras, pommettes, cou, lèvre inférieure, biceps, nævus. Et un teint de bronze, resplendissant. Jamais auparavant l'apparence physique d'un homme ne l'avait autant frappée. De temps à autre, celle de certaines femmes : une sorte de collision entre cheveux, peau et réfraction de la lumière au sein d'un origami de tissu et de bijoux. Dans son tee-shirt délavé et son Levi's élimé, cet homme venu enlever les branches était une énigme en matière d'ossature, de peau et d'yeux qui la laissait sans voix. *Oh, non, c'est un véritable désastre*, se souvient-elle d'avoir répété à Luke, qui avait souri avant de prendre la parole.

Tout en traversant la pelouse, elle les revoit tels qu'ils étaient : plantés au milieu d'un enchevêtrement de branchages, l'instant précédant la rencontre. Ce n'est que maintenant qu'elle prend conscience, trempée de rosée et ankylosée au sortir de son étrange sommeil, du côté invraisemblable et unique de cet instant qu'elle considérait jusqu'alors comme normal, se rappelant l'arrivée de Luke comme un regret, vivant le fait qu'il reste comme une perturbation, une complication, comme si l'amour était une contrainte qu'on lui imposait. Elle l'avait traité de la même manière que s'il avait été un désastre, elle avait eu tort. Elle lui avait fait perdre son temps et elle l'avait tenu à distance.

À mi-chemin entre la tente et la maison, June, saisie par l'envie d'appeler Luke, est à deux doigts de le faire, mais il est tôt et ils dorment tous. Dans deux minutes, elle sera arrivée, se morigène-t-elle. Elle passera par la porte de la véranda et entrera dans la maison — la cuisine, la chambre, le séjour, la salle de bains, où qu'il soit. Bientôt elle le retrouvera et, pour la première fois, elle ne sera ni inquiète, ni énervée, ni impatiente, ni effrayée.

Elle l'entend se déplacer rapidement dans la maison. Il a crié quelque chose qu'elle n'a pas capté — elle est trop loin. Elle a l'impression qu'il s'agissait de son prénom.

Elle lui demandera pardon. Et elle dira oui.

LYDIA

La route d'Aberdeen à Moclips longe le rivage, mais on ne distingue rien à cause du brouillard. La jeune conductrice du taxi, plutôt costaud, a précisé que le trajet durerait quarante-cinq minutes mais, faute de visibilité, elle a beaucoup ralenti et elles roulent depuis plus d'une heure. La fille — Reese, s'est-elle présentée — porte un bandana marron noué autour de ce qui paraît être un crâne rasé. L'odeur de cigarette et d'orange qui règne dans l'habitacle donne la nausée à Lydia. Madonna chante une de ses premières chansons pop, où elle enveloppe quelqu'un de son amour, *complètement, complètement*. L'a-t-elle entendue pour la première fois trente ans plus tôt ? Au Tap avec Earl ? Plus tard ? L'univers extérieur n'est que blancheur, grisaille et monotonie, comme lorsqu'elle est montée dans le car à Seattle après avoir pris un taxi à l'aéroport. Louer une voiture ne lui était pas venu à l'esprit avant que Reese lui demande pourquoi elle ne l'avait pas fait. Tous ceux qui prennent l'avion louent-ils une voiture une fois qu'ils ont atterri ? A-t-elle mené une vie tellement retirée à Wells qu'elle ignore comment fonctionne le monde ? Sans doute, conclut-elle, passant la main sur sa valise où, dans la poche de devant, sont rangés les dossiers de Luke, bourrés de bulletins, de photos et de coupures de presse. Elle a acheté la valise à la boutique de l'association caritative de l'hôpital. Trois dollars. Équipée de roulettes, d'une poignée télescopique, elle est, malgré les grosses étoiles dorées dessinées au Crayola sur le couvercle, comme neuve. C'est la première que Lydia possède ; la tirer dans l'aéroport de Hartford lui a donné la sensation, à la fois embarrassante et grisante, de jouer un rôle d'hôtesse de l'air dans une émission de télé ou dans un film. À Seattle, le chauffeur du car lui a demandé de la mettre dans le compartiment à bagages, et elle a refusé, répondant qu'elle la calerait sur ses genoux si nécessaire. Ce qu'elle a fait pendant les trois

heures au cours desquelles le car bondé a cahoté sur la route côtière menant à Aberdeen. Si somnolente qu'elle ait été, Lydia avait peur de s'endormir de crainte qu'on la vole ou qu'on lui pique son sac. Maintenant qu'elle est seule à l'arrière du taxi, bercée par les paroles familières de la chanson bubblegum¹ de Madonna, elle s'assoupit par intermittence. Silas transporte des pierres du bois situé en lisière des champs appartenant à June. Il les pose sur de grandes bâches en plastique bleu, le genre dont les habitants de Wells se servent pour recouvrir les tas de bûches, et les traîne dans les hautes herbes jusqu'au site calciné où se dressait la maison. Il a empilé une énorme quantité de grosses pierres : une hauteur de deux étages et presque aussi large. Même s'il y en a manifestement plus qu'assez pour construire une maison, Silas n'est pas satisfait et à peine a-t-il balancé une nouvelle fournée sur le tas qu'il traverse le champ pour retourner dans les bois. Lydia l'appelle mais il ne peut l'entendre. Il est déterminé, la rumeur du monde ne lui parvient pas, la bâche bleue claque dans son sillage telle une immense cape.

On est presque arrivées, la prévient doucement Reese, tandis que la voix d'Annie Lennox est à peine audible dans les haut-parleurs. Lydia époussette les peluches accumulées sur sa robe portefeuille noire, dénichée chez Caldor à Torrington une quinzaine d'années auparavant, qu'elle n'a portée que trois fois : lors de la remise du diplôme de fin d'études secondaires de Luke, de son audience à Beacon, et à son enterrement. Ce voyage lui paraissant empreint de la même solennité, du même sérieux que les autres occasions, elle l'a mise. En outre, c'est sa plus jolie, et son envie de plaire à June les premières fois qu'elles se sont rencontrées subsiste en partie. Lydia a beau n'avoir vu June qu'en tenue décontractée, jean, pantalon de toile ou jupe, elle imaginait sa vie élégante à New York et à Londres, où robes, bijoux et chaussures sophistiquées étaient de rigueur. Plus elle enlève de peluches de sa robe, plus elle en remarque, alors elle s'arrête pour regarder par la vitre. Cela fait moins d'une semaine qu'elle a lu le mot de Mimi, qui commençait par : *Chère Lydia, nous avons pensé que vous aimeriez savoir où s'est réfugiée June*, et seulement quelques jours de plus que Silas est apparu sur le pas de sa porte. Si ces événements s'étaient produits à plusieurs mois ou même plusieurs semaines d'intervalle, peut-être n'aurait-elle pas ressenti un besoin aussi pressant de voir June, peut-être aurait-elle pris un vol pour l'État de

Washington après avoir rendu visite à George à Atlanta et non l'inverse. Mais dès l'instant où elle a replié la lettre de Mimi après l'avoir parcourue, elle a compris que retrouver June était la seule chose qui comptait.

Si elle composait le numéro du motel figurant sur le papier à lettres et demandait à parler à June, elle se doutait qu'elle risquait de la perdre, une fois de plus. La seule solution, c'était de se présenter à sa porte, comme June l'avait fait à la sienne trois ans auparavant.

Après les révélations de Silas tôt ce matin-là, elle n'avait pas tant été soulagée qu'étreinte d'une sorte de honte en apprenant que la colère ou l'hostilité n'étaient pas à l'origine du départ de June. Lydia avait présumé que, à l'instar de la plupart des gens, June mettait le drame sur le dos de Luke. Elle avait expliqué son rejet et sa fuite de mille façons en oubliant ce qu'elle connaissait le mieux : le sentiment de culpabilité. Grâce à la découverte de cet élément majeur du chagrin de June, Lydia s'était sentie de nouveau proche d'elle. Elle savait ce que c'était, d'endosser la responsabilité d'une calamité. De vivre avec des regrets. Ce qui minait June était toutefois infiniment plus lourd, au point que lorsque Lydia avait lu le mot de Mimi, elle avait compris qu'elle devait partir sur-le-champ. Si ce qu'elle avait à dire à June ne compensait pas leurs pertes, cela éluciderait au moins l'accident et l'aiderait à comprendre que ce n'était ni la faute de Luke ni la sienne. Qu'elle puisse faire ça pour June avait réveillé chez Lydia des sensations et émotions qu'elle n'éprouvait plus depuis la petite enfance de Luke : un but précis, un amour plein d'ardeur, protecteur, alimenté par des décharges d'adrénaline, refoulant les autres préoccupations ou désirs. Elle irait voir June, rien d'autre n'avait d'importance.

Reese quitte la route à deux voies et s'engage dans une allée sablonneuse débouchant sur un parking. Le brouillard dérobe tout au regard, de sorte que Lydia ne distingue que de vagues lumières blanches de part et d'autre d'une porte. Elles luisent d'une telle manière qu'on les croirait sous l'eau. Lorsque le taxi s'arrête, Lydia a l'impression d'arriver dans un lieu où elle restera un moment. Le vol qu'elle a réservé pour Atlanta est dans une semaine, mais elle ne partira sûrement pas aussi vite. George sera là, ainsi qu'il l'a été, comme par miracle, pendant toutes ces années, et elle finira bien par le retrouver. Dans l'intervalle, elle séjournera dans ce motel noyé sous la brume le temps qu'il faudra.

Après qu'elle a réglé sa course à Reese et rempli le formulaire à la réception, une femme rousse, d'un certain âge, lui dit de la suivre. Tirant sa valise derrière elle, Lydia lui emboîte le pas sur un chemin cimenté longeant une construction blanche, de plain-pied. Une fois devant la porte où le numéro 6 est peint en noir, la femme s'attarde. Mue par un souci de protection, la curiosité ou les deux ? Lydia n'en sait rien. Elle s'éloigne enfin et, ce faisant, rappelle à Lydia que si elle a besoin de quoi que ce soit, elle sera à la réception.

Lydia s'avance et frappe doucement. Aucune réponse, aucun mouvement, aucun bruit. Elle recommence, plus fort cette fois. Un sommier grince, le silence retombe, puis il y a le déclic de loquets qu'on soulève. La porte s'ouvre. Voici June. Lydia a des picotements dans les jambes et pousse un soupir de soulagement inattendu, comme si elle avait en partie créé cette femme de toutes pièces, inventé la vie précédant ce moment. Voici June. Une preuve, même si la femme dans l'embrasure de la porte de cette chambre de motel n'est qu'une pâle copie de celle qu'elle avait en mémoire. Malgré sa tenue, identique à celle qu'elle portait la dernière fois que Lydia l'avait vue, lorsqu'elle s'était ruée hors de l'église après les obsèques de Luke, June est pratiquement méconnaissable. Pour Lydia, qui n'a pas gardé le souvenir d'une femme aussi petite, cela illustre ce qu'elle a entendu dire sur le fait que les célébrités qu'on croise en personne sont diminuées par la réalité. Les bras le long du corps, June regarde Lydia, l'air d'avoir été prise en flagrant délit de casser un objet fragile et précieux. Elle lâche la porte, recule. Lydia a du mal à parler. *June*, murmure-t-elle, comme pour se convaincre de l'identité de cette femme. June pose un pied derrière elle, puis l'autre, et esquisse la moitié d'un pas vers le bord du lit. Elle s'assied lentement, attrape un oreiller blanc qu'elle pose sur ses genoux. Lydia entre dans la pièce — impeccable, plongée dans la pénombre, apparemment inoccupée. Elle s'approche et s'assied à côté de June. Une infime fragrance de lilas lui parvient, elle se rappelle lui avoir demandé quel était son parfum ; le sourire aux lèvres, June avait répondu : *Un parfum insignifiant du nom de ménopause*. Cette June-là, qui pouvait de temps à autre, rarement certes, chasser sa gravité avec une plaisanterie, et qui le faisait aussi pour Lydia, se trouvait à mille lieues de cette lugubre chambre de motel. À sa place, il y a celle qui n'a pas dit un mot depuis qu'elle a ouvert la porte, qui tripote les coins d'un oreiller de ses doigts aux

ongles coupés mais sans vernis. Lydia s'étonne de ne pas être gênée par le silence. Être aussi près de June, l'avoir retrouvée — et qu'elle ne se soit pas sauvée — la réconforte. Lydia entend enfin l'océan. On dirait qu'une stéréo vient d'être branchée et que le bruit assourdissant de déferlantes sort des haut-parleurs. L'odeur de la mer flotte dans l'air, elle l'inspire profondément. Sa nausée s'est volatilisée, de même que sa fatigue. Elle scrute June. Le gris argenté prédomine dans les racines de ses cheveux blonds, plus longs qu'avant, ramassés en un chignon lâche. Elle a maigri. Son visage est émacié. Des rides, creusées aux commissures de ses lèvres pincées, s'étirent vers sa mâchoire. Malgré ses efforts, Lydia n'arrive pas à se souvenir de la voix de June. Pour la première fois depuis la veille et le lendemain de l'enterrement l'année dernière, les larmes montent aux yeux de Lydia, ruissellent. Elle prend la parole, couvrant le bruit de l'océan, et s'adresse autant à elle-même qu'à June : *Tu m'as manqué*. Avec précaution, elle passe le bras autour des épaules minces de June : l'une et l'autre sursautent sous l'effet du contact physique. Cela fait des lustres qu'on ne les a pas touchées. *Ils ne sont plus là*, lâche Lydia sans réfléchir, étonnée de s'entendre. *Ils ne sont plus là*, répète-t-elle, plus fort, comme si le formuler en présence de June donnait enfin de la réalité au fait. Elles se taisent pendant longtemps. Finalement, Lydia se rend aux toilettes ; lorsqu'elle en revient, elle enlève de l'oreiller une main de June, la plus proche d'elle, et la pose sur ses genoux.

Elle caresse doucement cette main qui, neuf mois auparavant, lui avait imposé silence. *J'ai tant de choses à te dire*, lui confie-t-elle, se rappelant Winton, le seul être avec qui elle a parlé, plus souvent qu'à son tour, au long de l'année. Elle décrit le premier coup de téléphone, sa lucidité qui ne l'avait pas empêchée de se comporter comme une imbécile, son sentiment de solitude. *Je suis faible*, murmure-t-elle, le répétant à plusieurs reprises. *Je l'ai toujours été*. Les mots s'échappent d'elle, en même temps que son regard par la fenêtre jusqu'à l'océan. La dernière fois qu'elle avait vu des vagues sur une plage, c'était pendant son voyage de noces à Atlantic City, avec Earl. Elles sont plus hautes, plus majestueuses, plus puissantes. Tandis que Lydia les regarde s'élever puis s'effondrer en gerbes d'écume, il lui semble que la phrase qu'elle vient de prononcer l'a libérée de quelque chose, en elle depuis toujours, impossible à nommer.

Lydia, immobile, accorde sa respiration à celle de June. Elles sont

assises côte à côte. Lydia sent leurs mains devenir moites, sans qu'elles se lâchent pour autant. Avant de raconter quoi que ce soit sur Silas, elle se souvient de lui dans son appartement une semaine plus tôt, de son débit précipité, des propos incohérents qu'il tenait sans reprendre son souffle. Il lui avait fallu une bonne heure pour comprendre ce qu'il tentait désespérément de dire. Lorsqu'elle avait enfin compris, elle avait été furieuse — contre lui, qui avait laissé tout le monde accuser Luke, qui n'était pas retourné dans la maison ; contre June, qui n'avait pas réparé la gazinière des années auparavant ; contre elle-même, qui n'avait pas insisté pour que June le fasse malgré le nombre de fois où elle n'avait pas réussi à allumer le vieil appareil ou à arrêter le tic-tic. Ils étaient tous responsables, avait-elle conclu en essayant de se calmer. Silas et elle avaient passé des heures sur son canapé. Elle s'était levée plusieurs fois pour aller se coucher mais il ne bougeait pas. Alors elle était restée avec lui dans le séjour éclairé, gardant le silence. Il y avait trop de choses à élucider, trop à dire, mieux valait se taire. Elle avait fini par s'endormir. Quand elle s'était réveillée, elle l'avait entendu sangloter. Elle l'avait attiré contre elle, l'avait gentiment secoué par les épaules et lui avait certifié que ce n'était pas sa faute, ni celle de personne. Elle se rappelle les yeux terrifiés avec lesquels il la dévisageait. L'aube approchait et la journée de la veille avait été dingue, mais c'était qu'on ait besoin d'elle qui la sidérait le plus. La dernière chose à laquelle elle s'attendait. Avec un torrent de larmes, des coulures de morve et force bâillements, Silas ne cessait de marmonner : *Je suis désolé*. Au bout d'un moment, il s'était affalé sur le canapé, le menton sur la poitrine, et avait sombré dans le sommeil. Lydia avait regardé son corps se soulever et s'affaisser au rythme de sa respiration, son visage un peu boutonneux se convulser en réaction à son rêve, quel qu'il soit. Voici un être qu'elle comprenait. Un être vivant mais détruit. Si elle ne pouvait ressusciter son fils, l'empêcher de tourner le bouton qu'il avait tourné ou d'actionner l'interrupteur qu'il avait actionné ce matin-là, ni rectifier les erreurs qu'elle avait commises de son vivant, elle avait peut-être la possibilité d'aider ce garçon. Et, grâce à ses révélations, de faire la même chose pour June.

Aussi est-elle venue ici. *Je veux te parler de quelqu'un*. June ne bouge pas, n'indique d'aucune façon qu'elle écoute. Lydia n'en continue pas moins. Elle lui parle de Silas, de ses parents, le fait qu'il travaillait pour Luke, qu'il l'avait suivie, et ce qu'il lui avait dit le soir

où il était apparu sur le pas de sa porte. Cette partie-là, elle la raconte lentement, avec minutie, avec tous les détails qui lui reviennent à l'esprit.

June ne réagit pas tant que Lydia parle. Sitôt qu'elle a terminé, en revanche, elle lève la main de Lydia vers son visage, étire chaque doigt et appuie la paume sur sa joue. Elle couvre la main de Lydia avec les deux siennes, la presse doucement d'abord, puis plus fort. En même temps, elle penche le buste, replie les jambes, et pose la tête sur les genoux de Lydia. Ni l'une ni l'autre ne parle. De sa main libre, Lydia caresse le sommet du crâne de June, écarte les mèches de son visage, l'une après l'autre, puis plaque sa main sur le front nu. Le souffle de June ralentit, son corps se détend, et l'instant d'après elle dort. L'aiguille bleue d'une pendule en plastique noir égrène les secondes. Lydia entend chacune d'entre elles.

1. Musique conçue dans les années quatre-vingt pour attirer le public adolescent.

CISSY

Je m'étais engagée à les marier, j'ai tenu parole. Je l'avais déjà fait deux fois : pour mon neveu et sa petite amie de dix-neuf ans, et pour un couple à qui ma sœur Pam avait vendu une maison d'Ocean Shores. Même si Rebecca et Kelly vivaient ensemble depuis des lustres, elles tenaient au bout de papier maintenant que c'était légal aux yeux du gouverneur. Je n'y voyais pas d'inconvénient.

Par rapport à d'autres mariages, celui de Rebecca et Kelly a été modeste. Elles ; la famille de Will : Dale, Mimi, Pru et Mike ; les frères et neveux de Kelly, et quelques cousins. June était là. Avec Lydia, qui s'est pointée il y a un mois. Elle avait atterri à Seattle, pris un car pour Aberdeen et un taxi jusqu'ici. Quand j'ai vu Kelly emmener une femme aux cheveux noirs, à la forte poitrine, vers la chambre 6, j'ai deviné de qui il s'agissait. June ne m'avait pas fourni beaucoup de détails sur la mère de Luke, sauf qu'elle en avait bavé avec les mecs, dont son fils. Elle l'avait décrite comme l'Elizabeth Taylor d'un patelin, et c'est exactement à ça que ressemblait la femme qui se dirigeait vers la chambre 6. Je suis restée à l'écart pendant deux jours. Puis je suis entrée pour faire le ménage et apporter un thermos de soupe de pois cassés — la seule chose qu'elle avale à part les sachets de cacahouètes qu'elle se procure à la station-service.

À la mort de Ben, j'ai pris mes quartiers dans la cuisine de ma sœur. Je faisais cuire tout ce que je trouvais à Swanson's Grocery — jambon, poulets, dindes, rôtis de porc, pommes de terre — n'importe quoi. Je faisais des petits pains et des chaussons, je dévorais les gâteaux, tartes et biscuits que je préparais le matin pour manger le soir après le dîner. Quand mes fringues sont devenues trop serrées et que mon jean n'a plus fermé, j'ai demandé à Ellie Hillworth un boulot au Moonstone. À plus de soixante-dix ans, Bud et elle voulaient vendre l'établissement, alors un coup de main n'était pas de refus. Nettoyer

les chambres et trimballer les ordures jusqu'aux bennes, ça m'a obligée à sortir de la cuisine, du moins entre neuf et quinze heures, puis je me suis mise à faire des marmites de soupe le week-end et, parfois, des petits gâteaux à l'orange. Et ça dure depuis des années.

Peu après l'arrivée de June à moitié morte et prête à en finir, je lui ai apporté un thermos de velouté de potiron dans sa chambre. Sans lui demander son avis. Je l'ai laissé sur la commode avec une cuillère et une serviette en papier. Elle n'y a pas touché. Ni à la soupe de pois cassés que j'ai laissée quelques jours plus tard. Ça ne m'a pas empêchée de continuer et, au bout d'un certain temps, je me suis rendu compte qu'il manquait un peu de soupe dans le thermos lorsque je le récupérais le lendemain matin. Il n'était jamais vide, mais je trouvais que c'était un signe : bien qu'elle n'en ait pas conscience, elle avait décidé de vivre.

Si dure que soit la vie, je sens dans mes tripes que nous sommes censés tenir bon et jouer notre rôle. Même si celui-ci consiste à tousser à en mourir à cause des cigarettes ou à exploser dans une maison sous les yeux de sa mère. Même s'il consiste à être cette mère. Quelqu'un aura peut-être besoin de savoir que vous vous en êtes sorti. Ou peut-être quelqu'un auquel vous ne vous attendez pas aura besoin de vous. Un gosse qui réclame que vous le laissiez vous aider à nettoyer les chambres d'un motel. Un fantôme qui, affamé, s'égare sur votre chemin. Des gens bien qui vous demandent de les marier. Il est possible qu'on ne sache pas quel rôle on a joué, le sens que cela avait pour quelqu'un de vous regarder vivre au quotidien. Peut-être que quelqu'un ou quelque chose nous regarde tous évoluer. Je ne crois pas que nous saurons jamais pourquoi. Ce n'est pas mes oignons, ainsi que le répétait Ben à propos de la plupart de mes inquiétudes.

Certains des anciens ont désapprouvé l'installation de Kelly et Rebecca au Moonstone. Même ma sœur Pam, qui leur avait vendu l'établissement, a froncé le nez. Mais, comme pour presque tout, on s'est à peine souvenu le lendemain de ce qui semblait important et déplaisant la veille. Sans doute y aura-t-il toujours des grimaces, des gens pour se moquer des gouines du Moonstone, du petit garçon de la réserve qui aime mettre les boucles d'oreilles de sa mère ou de moi, la sang-mêlé, la salope qui vit avec ses sœurs. Ça s'arrête à notre mort et perdure pour ceux que nous laissons. Nous ne pouvons que jouer notre rôle et nous tenir compagnie.

June et Lydia resteront ici aussi longtemps que nécessaire. Je leur apporterai de la soupe et les regarderai revenir à la vie. Le soir, je me coucherai dans la chambre où j'ai grandi et écouterai mes sœurs ouvrir et fermer les portes, tirer la chasse d'eau, monter l'escalier. Le matin, j'entendrai leurs voix dans la cuisine et sentirai l'odeur du café avant d'ouvrir les yeux.

Rebecca et Kelly porteront les alliances que je les ai regardées passer à leur doigt lorsqu'elles ont échangé leur consentement. Elles vieilliront ensemble. Les Landis reviendront tous les ans. Je préparerai leurs chambres. Je leur apporterai des biscuits le plus longtemps possible, et quand je n'y arriverai plus, ils viendront toujours, avec leurs enfants, leurs petits-enfants. Ils frapperont à notre porte : je serai là, voûtée, vieille ; un jour, ils frapperont, et je ne serai plus là. À chacun de leurs séjours, ils raconteront à ceux qui ne la connaissent pas l'histoire du jeune homme qui avait passé son enfance ici, qui était parti, revenu, reparti, qui nettoyait des chambres, qui avait sculpté un canoë et peint sur sa proue les visages d'une famille. Les récits changeront, le canoë se muera en tête de lit, la famille en sirènes, les chambres en manoirs. Personne ne se souviendra de nous, de qui nous étions, ni des événements qui se sont déroulés ici. Le sable soufflera dans Pacific Avenue et sur les fenêtres du Moonstone. De nouveaux venus descendront sur la plage, marcheront jusqu'au majestueux océan. Ils seront amoureux, ou ils seront perdus, et n'auront pas de mots. Et les vagues émettront le même clapotis pour eux que pour nous la première fois que nous les avons entendues.

REMERCIEMENTS

Pour bien davantage qu'il ne m'est possible de l'exprimer ici, toute ma reconnaissance à Jennifer Rudolph Walsh, Raffaella De Angelis, Tracy Fisher, Cathryn Summerhayes, Karen Kosztolnyik, Jennifer Bergstrom, Louise Burke, Wendy Sheanin, Carolyn Reidy, Jennifer Robinson, Michael Selleck, Lisa Litwack, Paula Amendolara, Charlotte Gill, Becky Prager, Chris Clemans, Jillian Buckley, Kassie Evashevski, Martine Bellen, John Gall, Kim Nichols, Sean Clegg, Emma Sweeney, Adam McLaughlin, Cy O'Neal, Jill Bialosky, Susannah Meadows, Stacey D'Erasmo, Sarah Shun-lien Bynum, Heidi Pitlor, Pat Strachan, Isabel Gillies, Courtney Hodell, Jean Stein, Robin Robertson, Luiz Schwarcz, Kimberly Burns, et à Alan Shapiro pour son extraordinaire poème, et à Haven Kimmel pour avoir choisi les six mots qui ont semé la graine il y a bien des années.

Titre original :
DID YOU EVER HAVE A FAMILY

© *Bill Clegg, 2015. Tous droits réservés.*
© *Éditions Gallimard, 2016, pour la traduction française.*

BILL CLEGG

Et toi, tu as eu une famille ?

Il en faut peu pour détruire une vie. Un mensonge, une maladie, un accident...

En une nuit, un incendie a tout enlevé à June : sa fille Lolly, qui allait se marier le lendemain ; Will, son futur gendre ; Luke, son petit ami, et Adam, son ex-mari. Unique survivante et réduite à l'errance, elle traverse le pays en voiture, abandonnant la petite ville du Connecticut où a eu lieu la catastrophe, à la recherche de ce qui la lie encore à Lolly, avec qui ses relations étaient difficiles.

La voix des habitants, touchés eux aussi par le drame, émerge peu à peu. Il y a Lydia, la mère de Luke, mise au ban de la société en raison d'un scandale passé, il y a Silas, un adolescent qui aime tirer sur son bang de temps en temps, et ce d'autant plus qu'il est le détenteur d'un secret qu'il aimerait oublier. Il y a aussi les commères de la ville, qui voient en Luke un coupable idéal, car ce jeune Noir, de vingt ans le cadet de June, a déjà été incriminé pour une affaire de drogue. Autant de voix, de délicates interférences, qui témoignent de cette tragédie et en explicitent peu à peu les causes.

Bill Clegg dresse une galerie de portraits subtile et émouvante, dans un roman à la narration complexe qui est avant tout une ode à la famille — celle que l'on a, celle que l'on crée — si imparfaite et fracturée soit-elle. La réflexion qui sous-tend *Et toi, tu as eu une famille ?* est poignante — comment supporter l'insupportable, comment se remettre d'une telle épreuve ? — et se voit transcendée par l'espoir, la bonté et le pardon.

Bill Clegg est agent littéraire. Il est aussi l'auteur d'une autobiographie : Portrait d'un fumeur de crack en jeune homme et de 90 jours : Récit d'une guérison. Il a écrit pour le New York Times, Lapham's Quarterly, New York Magazine, le Guardian et Harper's Bazaar.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Jacqueline Chambon

PORTRAIT D'UN FUMEUR DE CRACK EN JEUNE HOMME
90 JOURS, Récit d'une guérison

Cette édition électronique du livre
Et toi, tu as eu une famille ? de Bill Clegg
a été réalisée le 31 mai 2016 par les [Éditions Gallimard](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070148752 - Numéro d'édition : 280909)
Code Sodis : N70732 - ISBN : 9782072593307.
Numéro d'édition : 280910

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.

Table des matières

Titre

Dédicace

Exergue

Silas

June

Edith

Lydia

Rick

Rebecca

Lydia

June

Rebecca

George

Dale

Kelly

Lydia

Silas

June

George

June

Lydia

Lolly

Silas

June

Dale

Lydia

Silas

Cissy

Silas

June

Silas

Lydia

June

Lydia

Cissy

Remerciements

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser